
HAUTE COUR DE JUSTICE.

S U I T E

D E L A C O P I E
D E S P I È C E S

*Saisies dans le local que BABOEUF occupoit
lors de son arrestation.*



A P A R I S,
D E L ' I M P R I M E R I E N A T I O N A L E .

2^d volume. Nivôse, an V.

100331

S U I T E
D E L A C O P I E
D E S P I È C E S

*Saisies dans le local que BABOEUF occupoit
lors de son arrestation.*

Q U I N Z I È M E L I A S S E .

Contenant cent deux pièces.

Première pièce.

La première pièce n'est autre chose que la liste des abonnés du journal de Babœuf.

Deuxième pièce.

Le 10 thermidor , ou la mort de Robespierre.

AIR : Pauvre Jacques.

Ah ! pauvre peuple , adieu le siècle d'or ,
N'attends plus que peine & misère :
Il est passé dès le dix thermidor ,
Jour qu'on immola Robespierre.
Quand il vivait , il allégeait nos maux ,
Il avait toute notre estime :
Les décemvirs , pour perdre ce héros ,
L'accusent de leur propre crime.
Ah ! pauvre peuple , &c.

A 2

Deuxième.

Brave Saint-Just, trop sensible Couthon ;
 Vous deviez être aussi victimes :
 De Corvola, de Socrate & Caton,
 Vous eûtes les vertus sublimes ;
 Et les tyrans qui, sous le siècle d'or,
 Avient tout leur empire,
 Pour le reprendre au jour de thermidor,
 S'efforcèrent de vous détruire.

Troisième.

Et vous, Lebas, Robespierre second (1),
 Vous aviez à défendre un frère ;
 La mort ne fit point pâlir votre front,
 Et vous fûtes des Robespierres.
 Peuple, il n'est plus cet heureux siècle d'or
 Où tu n'avais pas de misère :
 Tu n'es plus rien. — Dès le dix thermidor,
 Tu manques de tout sur la terre.

Quatrième.

Commune, aussi tu fus de leur complot,
 Avec eux tu brisas le trône ;
 Pour t'en punir, tu meurs sur l'échafaud,
 Et c'est le sénat qui l'ordonne.
 Il nous ravit cet heureux siècle d'or,
 Et nous plonge dans la misère,
 En égorgeant, aux jours de thermidor,
 Nos magistrats & Robespierre.

Cinquième.

Vous périssez, citoyens & soldats ;
 Animés d'un zèle civique ;

(1) Robespierre jeune. (Note faisant partie de la pièce.)

Mais votre mort peut entraîner... hélas !
 La chute de la République.
 O généreux martyrs de thermidor,
 Amis de la démocratie,
 Nous n'aurions pas, si vous viviez encore,
 De rois, ni d'aristocratie !

Sixième.

Républicains qui, dans ces jours d'horreur,
 Sûtes échapper au carnage,
 Rallions-nous, &, d'une même ardeur,
 Jurons de venger tant d'outrages.
 Reconquérons notre heureux siècle d'or,
 Exécrons celui de misère ;
 Vengeons la France, & du dix thermidor,
 Et de la mort des Robespierres.

Troisième pièce.

AIR : *Du vieillard républicain.*

Défenseurs de la liberté,
 Arrivant des frontières,
 Venez-vous en cette cité,
 Pour enchaîner vos frères ?
 On nous assure que vos bras,
 Armés pour nous défendre,
 Si nous ne nous soumettons pas,
 Nous réduiront en cendre.

On dit que nous voulons un roi :
 C'est un mensonge insigne ;
 Nous ne réclamons que nos droits ;
 Et voilà notre crime.
 Nous demandons la liberté,
 C'est notre vœu unique :

*Bonheur commun, égalité ;
C'est notre République.*

On dit que nous ne voulons pas
De gouvernement stable ;
Ho ! c'est bien vous seuls, magistrats,
Qui en êtes coupables.
Vous nous privez de tous nos droits,
De notre indépendance ;
Vous avez vendu mille fois
Le salut de la France.

Prononcez donc, Républicains,
Héros couverts de gloire !
Verra-t-on les armes en vos mains
Souiller tant de victoires ?
Frapperez-vous des mêmes coups
Et les fils & les pères ?
Nos neveux verront-ils en vous
L'assassin de leurs mères ?

Ce tableau est trop déchirant,
Pour qu'il soit votre ouvrage ;
Certes, un tigre altéré de sang
N'en fait pas davantage.
Du brave Saint-Just expirant
J'entends la voix qui crie :
Courageux soldats, il est temps
De sauver la patrie.

Quatrième pièce.

Un code infame a trop long-temps
Asservi les hommes aux hommes :

Tombe le règne des brigands !
Sachons enfin où nous en sommes :
Reveillez - vous à notre voix
Et sortez de la nuit profonde,
Peuple ! ressaisissez vos droits,
Le soleil luit pour tout le monde. } *refrain général.*

Tu nous créas pour être égaux,
Nature, ô bienfaitante mère !
Pourquoi des biens & des travaux
L'inégalité meurtrière ? — Réveillez, &c.

Pourquoi mille esclaves rampans
Autour de quatre à cinq despotes ?
Pourquoi des petits & des grands ?
Levez - vous, braves sans - culottes. — Réveillez ; &c.

Dans l'enfance du genre humain
On ne vit point d'or, point de guerre,
Point de rang, point de souverain,
Point de luxe, point de misère !
La sainte & douce égalité
Remplit la terre & la féconde :
Dans ces jours de félicité,
Le soleil luit pour tout le monde.

Tous s'aimoient, tous vivoient heureux,
Goûtant une commune aisance ;
Les regrets, les débats honteux,
N'y troubloient point l'indépendance. — Rév., &c.

Hélas ! bientôt l'ambition,
En s'appuyant sur l'imposture,
Osa de l'usurpation
Méditer le plan & l'injure. — Réveillez, &c.

On vit des princes, des sujets,
Des opulens, des misérables;
On vit des maîtres, des valets;
La veille tous étoient semblables. — Réveillez, &c.

Du nom de lois & d'instituts
On revêt l'affreux brigandage;
On nomme crimes les vertus,
Et la nécessité pillage. — Réveillez, &c.

Hélas! vos généreux desseins,
Fils immortels de Cornélie,
Contre le fer des assassins
Ne peuvent sauver votre vie. — Réveillez, &c.

Et vous, Lycurgues des Français,
O Marat! Saint-Just! Robespierre!
Déjà de vos sages projets
Nous sentions l'effet salutaire;
Déjà le riche & ses autels,
Replongés dans la nuit profonde,
Faisoient répéter aux mortels:
Le soleil luit pour tout le monde.

Déjà vos sublimes travaux
Nous ramenoient à la nature:
Quel est leur prix? les échafauds,
Les assassinats, la torture. — Réveillez, &c.

L'or de Pitt & la voix de d'Anglas
Ont ouvert un nouvel abîme:
Rampez ou foyez scélérats,
Choisissez la mort ou le crime. — Réveillez, &c.

D'un trop léthargique sommeil,
Peuples, rompez l'antique charme:

Par le plus terrible réveil,
Au crime heureux portez l'alarme.
Prêtez l'oreille à notre voix,
Et sortez, &c.

5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e pièces.

(Minute qui paroît de la main de Babœuf.)

Gracchus Babœuf au journal des *Hommes libres*, en
réponse à l'article signé *Antonelle*, inséré dans le n^o. 144.

Paris, 4 germinal.

Je ne connois Antonelle que par ses œuvres. Je partage cet avantage avec une bonne partie de la France qui les lit. Je ne suis pas flatteur, on le fait; mais je dirai qu'il est celui des publicistes qui a acquis presque exclusivement le droit de m'intéresser. De tous ses lecteurs, je défie qu'il en soit un qui, plus que moi, se complaise à admirer son ame franche; sa logique profonde, pure & droite, ses formes délicates & hardies, son allure fière & énergique, indépendante, libre, à quoi il n'est peut être donné qu'à lui de savoir allier l'urbanité, les graces du langage & ce talent heureux de frapper avec tant d'art, que le blessé est presque mis dans l'impossibilité de se plaindre. Je rends, par dessus tout, justice à son vif amour de l'humanité, à ce patriotisme devenu une ardente passion, à cette philanthropie qui se prouve elle-même capable de tous les dévouemens, à ce démocratisme parfait qui ne se contente pas du passable, mais qui veut le mieux en matière d'organisation sociale.

Mais, pour la seconde fois, le citoyen Antonelle me force à l'attaquer quand je le vois, j'ose presque dire en contradiction avec lui-même, dans la discussion d'un important sujet qui est devenu mon domaine spécial.

Du moins s'il n'est pas contraire à lui-même, je le trouve fort au-dessous des vraies conséquences à déduire des grands principes qu'il fait très-avantageusement ressortir, & qu'il reconnoît incontestables.

Antonelle, la lettre que tu viens d'insérer dans le journal des Hommes-Libres est la confirmation de celle que tu as mise, il y a plus de trois mois, dans le n°. 9 de l'Orateur plébéien. En reconnoissant, dans la première, la justice irrécusable de ma doctrine, de l'égalité réelle, tu me disputes la possibilité de son établissement parmi nous : j'ai consacré en entier mon n°. 37 du *Tribun* pour répondre aux raisons que tu donnes pour étayer cette opinion. Tu ne m'as pas contre-réfuté. J'en avois conclu que j'avois été assez heureux pour te convaincre.

Je me suis trompé, puisque tu reproduis aujourd'hui & la même affirmation sur la justice totale & même exclusive du système, & les mêmes doutes sur les moyens de nous l'appliquer.

Avant d'ouvrir une thèse comme celle que je soutiens, je l'avois beaucoup réfléchi. J'ai promis, dès en débutant, tu le fais, de la défendre envers & contre tous. Je serois coupable envers les hommes, si, après avoir agité une telle question, j'en laissois attaquer sans résistance la conséquence la plus essentielle, lorsque je crois avoir tous les moyens de la rendre triomphante.

Ce n'est pas ici une petite affaire, puisqu'il s'agit de décider si j'ai présenté à l'univers le *nec plus ultra* facilement abordable du bonheur social, ou si je ne lui ai présenté qu'une belle illusion.

Il y a au moins plus de plaisir à plaider cette cause au tribunal des sages qui écoutent, examinent & raisonnent, qu'au tribunal des inquisiteurs & des censeurs, qui d'abord condamnent, calomnient & proscrivent. Aussi le jugement de l'opinion persuadée a-t-il bien plus de pouvoir que celui de la force. Le torrent de la philosophie entraîne les na-

tions & les siècles; l'influence des baïonnettes & des sbirres effleure à peine des instans & des localités.

J'ai dit qu'Antonelle n'avoit fait que reproduire dans le n°. 144 du journal des Hommes-Libres la démonstration donnée dans le n°. 9 de l'Orateur plébéien de la justice exclusivement incontestable du système social de l'égalité parfaite. J'ai ajouté que dans l'un & dans l'autre écrit, il avoit conclu pour l'impossibilité de son introduction parmi nous; que j'avois, par des raisons, combattu celles dont il s'est servi pour appuyer son opinion; mais qu'il ne m'a pas contre-réfuté. Je vais rapprocher les assertions des deux écrits, & reproduire à mon tour mes premières preuves: car les mêmes raisons doivent être toujours bonnes jusqu'à ce qu'on les ait détruites.

« *Le droit de propriété est la plus déplorable création de nos fantaisies..... Je suis convaincu que l'état de communauté est le seul juste, le seul bon, le seul conforme aux purs sentimens de la nature; que, hors de-là, il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses.* » Antonelle dans l'Orateur plébéien, n°. 9.

« *Le nombre est infini de ceux qui adoptent l'opinion que les hommes réunis en société ne peuvent trouver le bonheur que dans la communauté des biens. C'est un des points..... sur lesquels les poètes & les philosophes, les cœurs sensibles & les moralistes austères, les imaginations vives & les logiciens exacts, les esprits exercés & les esprits simples, furent & seront toujours unanimes dans leur sentiment comme dans leur pensée.* » Antonelle, n°. 144 du journal des Hommes-Libres.

Fort bien, nous sommes jusqu'ici d'accord.

« *Mais (Babeuf & moi) nous parûmes un peu tard au monde l'un & l'autre, si nous y vinmes avec la mission de désabuser les hommes sur le droit de propriété. Les racines de cette fatale institution sont trop profondes & tiennent à*

» tout : elles sont désormais inextirpables chez les grands & vieux peuples ». Antonelle, n^o. 9 du Plébéien.

» Cela ne veut pas dire assurément qu'il faille aujourd'hui voter l'abolition effective de la propriété & la conquête de la communauté des biens : car, évidemment, on ne pourroit y marcher que par le brigandage & les horreurs de la guerre civile, qui seroient d'abord d'affreux moyens, uniquement propres, d'ailleurs, à détruire la première sans pouvoir jamais nous donner l'autre. Où retrouver en effet des vertus & cette simplicité nécessaires pour rentrer & se maintenir dans un ordre de choses naturel & par dont il ne nous seroit plus donné d'apprécier les douceurs?..... Ce chancre invétéré est devenu inextirpable ». Antonelle, n^o. 144 des Hommes Libres.

Voici ma réponse : « Je conteste l'opinion qu'il nous eût été plus avantageux d'être venus moins tard au monde pour accomplir la mission de défabuler les hommes par rapport au prétendu droit de propriété. Qui me défabulera, moi, de l'idée que l'époque actuelle est précisément la plus favorable; qu'elle l'est infiniment plus que ne l'eût été celle d'il y a mille ans? Ce n'est pas d'ordinaire avant que le mal d'un abus se fasse sentir qu'on songe à le détruire. Or, les hommes, toujours imprévoyans, n'ont pas pressenti, lorsqu'ils ont laissé introduire le droit de propriété particulière, tous les inconvéniens qui alloient en résulter. Leurs lumières d'alors, leur inexpérience, ne pouvoient guère leur permettre ce calcul. Et lors même qu'on leur eût crié : *Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous & la terre à personne*, je doute qu'ils eussent rien écouté, ou bien ils ne l'auroient pas voulu croire. Les résultats funestes ayant été long temps sans devenir très-sensibles, on n'auroit pas eu meilleur compte, au bout de quelques centaines d'années, de venir proposer la réforme. Ensuite, lorsque le mal s'est bien fait sentir, il s'étoit glissé imperceptiblement & très à la longue; on en étoit arrivé à devoir le juger tout naturel; on ne savoit plus trop d'où il venoit; il récul-

loit de toutes circonstances, qu'un long usage avoit accoutumé à voir & que l'on prenoit en conséquence pour l'ordre immuable & fatal : l'ignorance, la superstition & l'autorité, s'étoient liguées pour empêcher qu'on n'en démêlât la vraie cause, ou qu'on ne se mit en puissance de l'attaquer. Mais aujourd'hui, quand la gangrène a étendu ses ravages au point qu'il ne lui reste plus rien à dévorer; quand le peuple entier a été réduit d'abord à deux onces de pain par jour, en suite à le payer soixante francs la livre; quand la masse, le plus grand nombre, a été contraint à vendre ses dernières guenilles pour s'en procurer, à s'en passer tout-à-fait quand tout a été vendu; quand ce peuple est éclairé, capable d'entendre, & disposé, par toutes les circonstances de sa position, à saisir avec avidité cette vérité précieuse : *Les fruits sont à tous, la terre à personne*; & quand Antonelle se trouve là, & lui dit encore : *L'état de communauté est le seul juste, le seul bon; hors de cet état il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses* : je ne vois pas pourquoi ce peuple qui veut nécessairement son bien, qui veut par conséquent tout ce qui est juste & bon, ne pourroit pas être amené à prononcer solennellement son vœu pour vouloir vivre dans le seul état de *société paisible & vraiment heureuse*. Loin qu'on puisse dire à l'époque où l'excès de l'abus du droit de propriété est porté au dernier période, loin qu'on puisse dire alors que cette fatale institution a des racines trop profondes, il me semble, au contraire, qu'elle perd le plus grand nombre de ses filemens, qui, ne liant plus ensemble les soutiens principaux, exposent l'arbre au plus facile ébranlement. Faites beaucoup d'impropriétaires, abandonnez-les à la dévorante cupidité d'une poignée d'envahisseurs, *les racines de la fatale institution de la propriété ne sont plus inextirpables*. Bientôt les dépouillés sont portés à réfléchir d'eux-mêmes & à reconnoître, d'après ceux qui ont réfléchi avant eux, que *les fruits sont à tous & la terre à personne*; que nous ne sommes perdus que pour l'avoir oublié; que c'est une bien folle du-

perie de la part de la majorité des citoyens de rester l'esclave & la victime de l'oppression de la minorité ; qu'il est plus que ridicule de ne point s'affranchir d'un tel joug & de ne point embrasser l'état d'association *seul juste, seul bon, seul conforme aux purs sentimens de la nature* ; l'état hors duquel *il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses*. La révolution française nous a donné preuves sur preuves que des abus pour être anciens ne sont point indéracinables ; qu'au contraire ce fut leur excès & la lassitude de leur longue existence qui en a sollicité plus impérieusement la destruction. La révolution nous a donné preuves sur preuves que le peuple français, pour être *un grand & vieux peuple*, n'est point pour cela incapable d'adopter les plus grands changemens dans ses institutions, de consentir aux plus grands sacrifices pour les améliorer. N'a-t-il pas tout changé depuis 89, excepté cette seule institution de la propriété ? Pourquoi cette unique exception, si positivement on reconnoît qu'elle tombe sur ce qu'il y a de plus abusif, *sur la plus déplorable création de nos fantaisies* ? L'ancienneté de l'abus arrêtera-t-elle ici plus que la même circonstance n'a pu faire pour tous les autres abus qui ont été renversés ? La gravité, l'importance de celui-ci seront-elles des motifs pour le faire respecter davantage ? L'observation suivante qui n'a point paru frapper Antonelle dans une première lecture, pourra-t-elle ne pas lui faire d'impression en la lui reproduisant (1) ? *Il est des époques où les derniers résultats des meurtrières règles sociales sont, que l'universalité des richesses de tous se trouve engloutie sous la main de quelques-uns. La paix naturelle, quand tous sont heureux, devient nécessairement troublée alors. La masse ne pouvant plus exister, trouvant tout hors de sa possession, ne rencontrant que des cœurs impitoyables dans la caste qui a tout accaparé, ces effets déterminent l'époque de ces grandes révolutions, fixent ces*

(1) Tribun du peuple, N^o. 35, page 84.

périodes mémorables prédites dans les livres du temps, où un bouleversement général dans le système des propriétés est inévitable, où la révolte des pauvres contre les riches est d'une nécessité que rien ne peut vaincre. Tribun du peuple, n^o. 37.

Dans l'Orateur plébéien, Antonelle avoit dit :

« *La possibilité éventuelle du retour à cet ordre de choses si simple & si doux (l'état de communauté) n'est qu'une rêverie PEUT-ÊTRE.....* »

Je lui avois répondu :

« Si j'ai prouvé que le bouleversement du système des propriétés est réellement inévitable, je ne vois point que *la possibilité éventuelle du retour à l'état de communauté puisse n'être qu'une rêverie* : il est bien vrai que, peu semblable à tous ces hommes tranchans qui n'hésitent jamais pour prononcer des jugemens définitifs, tu ne te permets pas de décider tout-à-fait affirmativement sur cette opinion de *rêverie*. Tu la tempères par un PEUT-ÊTRE. Je trouve ce *peut-être* d'autant plus précieux & bien ménagé, qu'il me semble que, pour changer la *rêverie* en chose effective, il ne s'agiroit que de CONVAINCRE le peuple, aussi bien que tu parois être CONVAINCU, que l'état de communauté est *le seul juste, le seul bon, le seul conforme aux purs sentimens de la nature... & celui hors duquel il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses*. Réfléchis bien si de cette conviction seule ne dépendroit pas la possibilité. En t'exhortant à cette réflexion, je suis sûr de t'engager à une chose qui t'est agréable. Tu penses que la réalisation du plan social dont nous parlons est *le vœu constant des âmes pures, la plus naturelle pensée des esprits droits....* que ce seroit *un bonheur d'y réussir, &c.* »
Tribun du peuple, n^o. 37.

Il me semble que c'est à l'égard de ces dernières citations que tu n'es plus tout-à-fait semblable à toi-même dans le n^o. 144 des Hommes Libres ; tu n'y subordonnes plus à un PEUT-ÊTRE la possibilité du retour à la parfaite égalité ; tu

finis par trancher la question. Évidemment, dis-tu, on ne pourroit marcher à l'abolition effective de la propriété & à la conquête de la communauté des biens que par le BRIGANDAGE & LES HORREURS DE LA GUERRE CIVILE, qui seroient d'abord d'affreux moyens, uniquement propres, d'ailleurs, à détruire la première, sans pouvoir jamais nous donner l'autre. Où retrouver, en effet, ces vertus & cette simplicité nécessaires pour rentrer & se maintenir dans un ordre de choses naturel & pur, dont il ne nous seroit plus donné d'apprécier les douceurs ?

Qu'entends-tu qu'on ne pourroit marcher à la conquête de l'égalité réelle que par le BRIGANDAGE ? Seroit-ce bien Antonelle qui définiroit le brigandage, à la manière du patriciat ? mais dans le sens où s'entendent les hommes justes & les enfans de la nature, qu'est ce que le brigandage ? Ce sont les cent mille moyens par lesquels nos lois ouvrent la porte à l'inégalité & autorisent le dépouillement du grand nombre par une petite portion. Tout mouvement, toute opération qui effectueroit déjà, ne fût-ce que partiellement, le dégoisement de ceux qui ont trop, au profit de ceux qui n'ont plus assez, ne seroit point, ce me semble, un brigandage : ce seroit un commencement de retour à la justice & un véritable bon ordre.

Tu ajoutes que cette marche vers la conquête de la parfaite égalité ne pourroit encore s'opérer que par les horreurs de la GUERRE CIVILE. La guerre civile ! Je te demanderois s'il en est une plus horrible que celle qui existe perpétuellement depuis l'établissement de la propriété, par le moyen de laquelle chaque famille est une république à part, qui, par la crainte d'être dépouillée, & l'inquiétude constante de manquer elle ou le sien, conspire sans cesse pour dépouiller les autres ? Diderot, que tu te complais à citer, dit précisément dans son ouvrage du *Code de la nature*, dont l'analyse remplit presque en entier ta lettre ; Diderot dit que « l'esprit de propriété & d'intérêt » dispose

» dispose chaque individu à immoler à son bonheur l'espèce
 » entière..... la propriété est la cause générale & per-
 » manente de toutes les discordes »..... Je copie moi-
 » même ce que tu as copié : « Par elle, les choses se trou-
 » vent malheureusement arrangées, ou plutôt bouleversées,
 » de façon qu'en une infinité de circonstances il faut qu'il
 » naisse DE VIOLENTES ET FOUQUEUSES SECOURS.....
 » En privant la moitié des hommes des biens de la nature,
 » ces prétendus sages, que notre imbécillité admire, ont
 » ouvert la porte à TOUS LES CRIMES..... Ils ont
 » ALLUMÉ L'INCENDIE d'une grande cupidité : ils ont
 » excité la faim, la voracité d'une avarice insatiable ; leurs
 » folles constitutions ont exposé l'homme au risque con-
 » tinuel de manquer de tout : est-il étonnant que pour re-
 » pousser ces dangers les passions se soient embrasées jus-
 » qu'à la fureur ? Pouvoient ils mieux s'y prendre pour
 » faire que cet animal DÉVORAT SA PROPRE ESPÈCE ?.....
 » Il a fallu, à force de règles, de maximes, reboucher
 » les ruptures continuelles d'une digue imprudemment op-
 » posée au cours paisible d'un ruisseau gonflé par cet ob-
 » tacle, & devenu par ses débordemens une mer ORA-
 » GEUSE. » — Tout cela me paroît prouver bien clairement
 qu'il n'y a point à craindre, en marchant à l'égalité, de
 guerre civile, comparable aux guerres d'homme à homme,
 & de peuple à peuple, qu'entretient sans interruption notre
 état présent. Eh, nature ! puisqu'on n'a pas hésité devant
 les guerres sans nombre & continuelles qui ont été ouvertes
 pour maintenir la violation de tes lois, comment pourroit-
 on balancer devant la guerre sainte & vénérable qui auroit
 pour objet leur rétablissement ? Encore est-il bien certain
 qu'il y aura une guerre au moment où nous serons assez
 sages pour vouloir instituer l'égalité ? Je n'en crois rien, &
 personne ne le croira plus que moi, si l'on trouve incon-
 testable ma démonstration de la page 201 du n°. 39 du
Tribun du peuple, où j'établis qu'il y a en France quatre-
 2^e volume. Copie des pièces de Babouf. B

vingt-dix-neuf individus qui n'ont point assez contre un centième qui a trop.

En continuant, tu soutiens qu'on ne parviendroit qu'à détruire la propriété, sans pouvoir jamais organiser la communauté des biens. Je ne conçois pas encore parfaitement ce que tu veux dire ici. Tu entends probablement par la destruction seule possible de la propriété, que si les 99 expropriés, en livrant la guerre au centième qui a accaparé leur portion, parvenoient à le faire dégorger, il n'en résulteroit qu'une simple mutation de propriétés, un changement de possesseurs, qui, à la vérité, seroit toujours salutaire, puisqu'il ôteroit à la petite portion, qui a beaucoup plus qu'il ne lui faut, pour transporter à la grande masse qui a beaucoup moins qu'il ne lui est nécessaire; mais qu'il ne pourroit jamais s'ensuivre cette grande régénération de l'administration commune que tu conviens être seule capable de fonder une félicité parfaite & durable.

Voici les motifs que tu en donnes

« Où retrouver, en effet, ces *vertus* & cette *simplicité* nécessaires pour rentrer & se maintenir dans un ordre de choses naturel & pur, dont il ne nous seroit plus donné d'apprécier les douceurs? »

Diderot étoit un peu plus consolant que toi: « Il ne s'agiroit, dit-il, que de parvenir à FAIRE BIEN ENTENDRE à la majorité lésée, que cet ordre entretiendroit parmi nous une réciprocité de secours si parfaite, que JAMAIS aucun ne pourroit manquer, non seulement du NÉCESSAIRE & de l'UTILE, mais même de l'AGRÉABLE. »

Ce qui se rencontre positivement avec ce que j'ai dit: qu'il ne faudroit que pouvoir CONVAINCRE la masse dépouillée, comme tu parois être CONVAINCU toi-même, que l'état de communauté est le seul bon, le seul juste, le seul conforme aux purs sentimens de la nature celui

hors duquel il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses.

Je le dis encore une fois, je me persuade qu'il ne faut que cette conviction pour garantir la possibilité: & je ne vois pas qu'il faille avoir des VERTUS extraordinaires pour adopter un ordre de choses démontré être exclusivement celui où l'on trouve le MIEUX ÊTRE, le *nec plus ultra* du BONHEUR. Il ne faut avoir que la vertu de s'aimer soi-même, d'aimer son repos, sa tranquillité durable & entière, sous tous les rapports; d'aimer la plus grande somme possible de jouissances personnelles; & cette vertu, la nature a eu très-grand soin de l'implanter dans le cœur de tous les hommes; c'est parce qu'elle y tient par un attachement extrême que l'aveuglement de la passion a conduit dans une fausse route, l'amour de soi a porté chacun à travailler pour grossir & mesurer son avoir: on a pu croire que c'étoit là la seule manière de faire arriver le plus grand nombre à un état heureux. Montrez qu'on s'est trompé; persuadez bien chacun qu'il est un autre moyen de faire atteindre la majorité au faite du bonheur: vous verrez que la masse, sans avoir besoin d'autre vertu que celle de l'amour de soi-même, ne se fera guère prier pour adopter votre moyen.

C'étoit encore le sentiment de Diderot que cette persuasion seroit tout. « J'indique, disoit-il, le coup qu'il faut porter à la racine de tous les maux. De plus habiles que moi réussiront peut-être à persuader ». Tu vois donc qu'il ne désespéroit de rien.

Il désespéroit si peu, il comptoit si fort sur le grand moyen de la CONVICTON, qu'il disoit, qu'iques lignes plus loin: « Mortels faits pour régir les nations..... voulez-vous bien mériter du genre humain en établissant le plus heureux & le plus parfait des gouvernemens?.... commencez par laisser pleine liberté aux vrais sages d'attaquer les erreurs & les préjugés qui soutiennent l'esprit de propriété... »

» bientôt il ne vous sera plus difficile de faire adopter à
 » vos peuples des LOIS A-PEU-PRÈS PAREILLES A CELLES que
 » j'ai recueillies d'après ce qu'il m'a paru que la raison peut
 » suggérer de mieux aux hommes. »

Ce que je viens de dire par rapport à ton objection sur le mot vertu, s'applique également à celui de simplicité morale. Il n'est encore besoin que de la simplicité de l'égoïsme pour porter les quatre-vingt-dix-neuf centièmes qui n'ont point ce qu'il leur faut, à vouloir jouir de l'état d'aïfance où, selon Diérot, jamais aucun d'eux ne pourroit manquer non-seulement du NÉCESSAIRE & de L'UTIL, mais même DE L'AGREABLE. Je te demande encore si tu as dit bien juste lorsque tu as posé qu'il ne nous seroit plus donné d'apprécier les douceurs de cet ordre de choses. Quoi ! cela ne seroit point donné à nos quatre-vingt-dix-neuf centièmes d'hommes souffrans & manquant de tout !

Il ne me reste qu'à voir le parti que tu prends, après avoir reconnu : 1°. que l'état de communauté est le seul juste, le seul bon, le seul conforme aux purs sentimens de la nature, celui hors duquel il ne peut exister de sociétés paisibles & vraiment heureuses ; 2°. mais que cela ne veut cependant pas dire qu'il faille aujourd'hui voter l'abolition effective de la propriété & la conquête de la communauté des biens.....

« Tout ce qu'on pourroit espérer, d'atteindre, ce seroit
 » un degré supportable d'inégalité dans les fortunes..... »
 Antonelle, Orateur plébéien, n° 9.

« Cela veut dire que toutes nos lois doivent être dirigées
 » contre l'ambition & l'avarice, constantes causes de tous
 » nos maux, produites elles-mêmes & sans cesse sementées par
 » les mauvais esprits & par les détestables mœurs que fit ger-
 » mer & enraciner chaque jour en nous le système de propriété
 » indéfinie & individuel. — Que ce système, indestructible
 » si l'on veut, soit en outre irréformable, c'est de quoi l'on
 » ne permettra de douter..... De ce que ce chancre invétéré
 » est devenu inextirpable, il ne s'ensuit pas qu'il faille le

» laisser s'accroître & tout dévorer. Il suit, au contraire, qu'il
 » faut le cerner de toutes parts, & si l'on ne peut encore le
 » repousser & le circonscire dans de plus étroites bornes, lui
 » opposer au moins des calmans qui arrêtent ses ravages. »
 Antonelle, dans les Hommes Libres, n°. 144.

Quoi ! citoyen, des palliatifs !..... Tu me permettras d'en révoquer l'efficacité en doute. Je te somme de commencer par répondre à ce que j'ai déjà exposé à cet égard dans le numéro 37 du Tribun : « Quel est, te disois-je, ce degré supportable d'inégalité dans les fortunes dont tu te contentes ? » Pense donc encore s'il ne seroit pas plus difficile à fonder & à maintenir que la très-rigoureuse égalité ? Que le grand jour du peuple arrive, qu'on le fasse transiger avec les scélérats, que le peuple ne leur demande qu'une demi-justice, le peuple est presque sûr de ne point l'obtenir. La caste friponne du million le marchandera ; elle temporisera, & elle tâchera de ne rien finir. Qu'au contraire le peuple exige une justice entière, il est obligé alors d'exprimer majestueusement sa volonté souveraine, de se montrer dans sa toute-puissance ; & au ton dont il se prononce, aux formes qu'il déploie, tout cède nécessairement ; rien ne lui résiste ; il obtient tout ce qu'il veut & tout ce qu'il doit avoir. Les lois populaires partielles, les demi-moyens régénérateurs, ces simples adoucissimens auxquels paroissent se borner ces vœux, sont toujours sans solidité. La loi Licinia à Rome, celle du maximum en France, durèrent peu, & furent aisément éludées. Les lois de Lycurgue durèrent davantage, parce qu'elles présentoient un intérêt majeur, journalier, continuel, pour chaque citoyen, & que tous se sentoient engagés à veiller à leur conservation.

Mais allons chercher une autorité & des raisons qui, sans doute, valent mieux que les miennes.

« Loin d'abolir des usages vicieux & les préjugés qui
 » les autorisoient, loin de chercher les moyens de rappro-

» cher & faire revivre les premières constitutions de la
 » nature, prenant, pour avoir plutôt fait, les choses &
 » les personnes telles qu'ils les trouvoient, *des réforma-*
 » teurs, des fondateurs de Républiques n'ont fait qu'ap-
 » pliquer çà & là quelque CONTRE-POIDS, quelque ÉTANÇON
 » qui pût TELLEMENT QUELLEMENT soutenir la sociabilité
 » prête à se dissoudre. — Ainsi comme, en remontant à
 » l'origine & aux causes physiques de l'affoiblissement des
 » sentimens de consanguinité, j'ai découvert la naissance
 » de tout désordre; de même, en remontant à l'origine de
 » toute société, c'est-à-dire aux établissemens qui leur ont
 » donné quelque forme, on trouvera que les lois qui n'ont
 » apporté que des remèdes palliatifs aux maux de l'humani-
 » té, peuvent être regardées comme causes premières des
 » suites fâcheuses de leur mauvaise cure; on peut aussi les
 » accuser d'être causes secondes des maux que leur impru-
 » dence a fomentés ou manqué de prévenir. Souvent ceux
 » qui les ont faites, ont adopté comme bons de véritables
 » abus, & ont travaillé, pour ainsi dire, à PERFECTONNER,
 » à RÉGLER L'IMPERFECTION ELLE-MÊME & les choses les plus
 » répugnantes au bon ordre.»

C'est encore Diderot qui dit cela.

Non, non, Antonelle, ce n'est point à la fin du dix-huitième siècle, ce n'est pas lorsque nous sommes investis de toutes les lumières de l'expérience & de la philosophie que nous devons chercher à ÉTANÇONNER, à appuyer de faibles *contre-poids*, à soutenir *tellement quellement* ce vieil édifice de la propriété individuelle qui a servi, durant tant de siècles, d'ancre dévorant où alloit s'engloutir la substance du plus grand nombre, qui, réceptacle exclusif des monstres qui en gardoient soigneusement la clef, ne nourrissoit qu'eux & les esclaves dont ils avoient un indispensable besoin pour le service de la caverne, hors de laquelle il n'étoit permis de vivre qu'à ceux qui échappoient aux atteintes dévastatrices de cette race féroce. Aujourd'hui par ses ruses, son astuce, elle est parvenue à attirer dans

l'autre la totalité des productions nourricières : les mortels errans au dehors de ce gouffre ne trouvent plus rien à glaner, & ils frappent l'air de vains gémissemens; la faim les dispose à faire plus; ils veulent attaquer le bâtiment-colosse où l'abondance encombrée l'écrase lui-même sous son propre poids. C'est cet état que Diderot appelle celui de la *sociabilité prête à se dissoudre*. Laisse, Antonelle, laisse les malheureux jetés hors de la société par les monstres de la caverne; laisse les faciliter son prompt écroulement; ne viens pas avec tes *étançons*, tes *contre-poids*; ne viens pas aussi pour RÉGLER, PERFECTONNER L'IMPERFECTION. Laisse 24 millions d'Erostrates renverser à tes yeux le temple infâme où l'on sacrifie au démon de la misère & de l'assassinat de presque tous les hommes.

Que feront-ils après ce renversement? vas-tu dire; seront-ils capables alors d'édifier le temple auguste de l'Égalité? Oui, je t'en réponds. Ils iront encore lire dans le *Code de la nature* de Diderot: « Que c'est très-peu de chose que
 » les difficultés de détail qu'ils doivent rencontrer dans les
 » applications particulières des lois pour les distributions
 » des principales occupations, les moyens de pourvoir
 » suffisamment aux besoins publics & particuliers, & ceux
 » de faire également subsister sans confusion, sans dis-
 » corde, une multitude de citoyens . . . ; que tout
 » cela n'est qu'une simple affaire de dénombrement de
 » choses & de personnes, une simple opération de calcul
 » & de combinaisons, & par conséquent susceptible d'un
 » très-bel ordre; que nos faiseurs de projets, anciens &
 » modernes, ont conçu & exécuté des desseins incompa-
 » rablement plus difficiles, puisqu'outre les accidens im-
 » prévus, ils avoient contre eux les accidens de la nature,
 » & les obstacles sans nombre qui naissent de l'erreur &
 » dont elle s'embarrasse elle-même; que si l'on doit
 » s'étonner, c'est que ces imprudens aient réussi en quel-
 » que chose ».

Et j'imagine que ces paroles rassureront beaucoup nos sages Erostrates.

En outre, ne leur ai-je pas déjà promis moi, par mon dernier numéro, que j'allois travailler au plan d'exécution que de tous côtés on me demande? j'y travaille effectivement; je fais que d'autres autant & plus capables que moi y travaillent de leur côté; & notre sage, notre principal précurseur, notre Diderot enfin, nous a très-avantageusement aplani la route, par le projet dont tu as transcrit le premier titre. Tu dois convenir qu'on ne pourra pas être en défaut pour pouvoir substituer *l'ultimatum* de l'ordre au plus exécrationnel désordre.

J'espère que le parti des hommes de bonne foi trouvera que nous en mettons un peu, toi & moi, dans notre manière de discuter; mais je désespère que nos réfutateurs ordinaires, c'est-à-dire; MM. les journalistes chouans & ministériels, se convertissent par notre exemple, & qu'en venant se mêler à la traverse dans cette nouvelle arène, ils renoncent à leur coutume indécente & perfide de donner, en place de réponse, des injures, & en place d'objections solides, des fureurs & des absurdités; ils vont encore tronquer, dénaturer & mentir. Salut fraternel.

GRACCHUS BABŒUF.

Quatorzième pièce.

La quatorzième pièce est une chanson, la même que la pièce quatrième.

Quinzième pièce.

Paris, ce 25 nivôse, an 4.

GRACCHUS BABŒUF AU PLEBÉIEN SIMON.

Je t'écris, mon cher égal, afin de stimuler tes pinceaux, dont tu nous as déjà prouvé la vigueur & la hardiesse;

viens en brave auxiliaire combattre avec nous; nous avons besoin d'être aidés; nous avons besoin de montrer à l'ennemi plus d'un chef courageux & intrépide de la sainte ligue de l'égalité & du bonheur commun.

Je crois bien que tu as su, par Darthé, par qui & comment étoit rédigé le journal de l'Ami du Peuple; un coquin, nommé Pithou, ex-abbé, le confident & l'âme damnée de Mercier le 73^e, fut constamment le faiseur de cette production, depuis qu'elle est échappée des mains de Châles. Je ne connois & n'ai jamais oui parler de scélérat plus immoral que ce Pithou, & je n'ai jamais connu de scélératesse plus révoltante que la rédaction de l'Ami du Peuple par lui; tu vas être au fait. Pithou, après le 9 thermidor, rédigea le *Tableau de Paris en vau-devilles*, feuille périodique, que tu as dû connoître, & qui étoit le *nec plus ultra* de la furocratie. Il n'avoit point encore fini ce travail qu'il entreprit en même temps la rédaction de l'Ami du Peuple. Ce croquant a quelque facilité. Quand le Tableau de Paris n'eut plus lieu, il travailla à une autre feuille aristo-thermidorienne, qu'il ne cessa d'écrire chaque jour pour deux partis opposés. Des renseignements certains nous ont appris que le Timon d'Athènes, ouvrage royaliste, qui a paru il y a à-peu-près un an sous le nom de Mercier, & qui faisoit pendant au Spectateur de Delacroix, étoit réellement de la composition de Pithou; & Pithou fit, dans son Ami du Peuple, afin de bien dérouter les espions, l'analyse critique du Timon d'Athènes. Pithou, dans le même journal, faisoit l'apologie des journées de septembre, à l'époque précise de l'exaspération la plus outrée de la jeunesse Fréronienne, dans le but évident de porter à son comble l'aigreur des esprits & d'inspirer les plus féroces vengeances aux hécatombistes; & Pithou, depuis la contre-révolution de vendémiaire, dans la même feuille de l'Ami du Peuple, réchauffa la querelle de septembre, & fit au contraire le procès à cette époque révolutionnaire.

Pithou fit paroître sur les journées de vendémiaire un

petit écrit intitulé : « Les crimes de la Convention envers le peuple , & les crimes du peuple envers la Convention , » ouvrage qui conclut en faveur des rebelles vendémiairistes. Et Pithou, dans l'Ami du peuple, ne se gêne pas encore pour faire la critique de cet ouvrage.

On voit déjà que ce vil Protée s'est constamment fait un jeu de l'apostolat du patriotisme , & que le journal de Lebois ne fut que l'égout des superfétations sacrilèges de cet infâme roué. Pourquoi donc les patriotes s'engouèrent-ils jusqu'à certain point de ces Catilinaes bâtarde qui n'avoient que l'enveloppe extérieure de la véhémence ? Ah ! combien ils étoient dupes ! Si , comme quelqu'un que je connois , ils avoient pu tous approcher le caméléon vénal , ils l'auroient constamment entendu s'écrier avant de se mettre à la besogne sur le journal populaire : Eh ! qu'il faut être malheureux d'être obligé , pour manger , d'écrire ce que l'on ne pense pas , de parler pour ces scélérats de républicains ! Allons , puisqu'il faut dîner , faisons encore une toise de démagogie. Aussi quelle étoit au fond la valeur de ces prétendues Philippiques ! Un mauvais ton de fade satire , qui n'étoit nullement celui de la véritable indignation républicaine , qu'il convient d'employer contre les Appius & les tyrans. L'effet de ces froids sarcasmes , de ces tristes quolibets , étoit de satisfaire la foule bestiale qui rit de tout , & l'on étoit vengé quand on avoit entendu une cynique épigramme contre un grand criminel & un grand crime. Encore faut-il savoir de plus que ces pasquinades étoient fournies par Pithou à la censure de son ami Mercier , & qu'il recevoit de lui & de sa clique telle latitude de mordant qu'on jugeoit convenable de fixer. En dernière analyse , voici le fin mot du secret , c'étoient la Gironde & les 73 qui dictoient l'esprit & le ton de l'Ami du peuple. On laissa subsister ce journal autant qu'on le crut à propos , pour qu'il restât un simulacre de la liberté de la presse. Quand on voulut le supprimer , on y fit mettre ce qu'on voulut pour motiver l'arrestation de Lebois , & ce pauvre prête-

nom fut persévéramment la dupe de tout le manège. Sa bonhomie est telle , qu'il retomba dans les mêmes filets après son débauchement à l'époque de vendémiaire.

Mais pourquoi racontons-nous tout cela au citoyen Simon ? Nous le lui dirons. D'abord il voit que le journal Lebois n'a jamais été ce qu'il devoit être. Il n'avoit de bon que les trois mots du titre. Il n'étoit qu'un hochet dont une faction scélérate tenoit le suspensoir , & dont elle amusa tant qu'on voulut une foule crédule & simple.

Le Pithou , impatienté d'un rôle où il est tant obligé de se contrefaire , vient d'abandonner tout-à-fait la rédaction de l'Ami du peuple. Lebois jusqu'ici paroît n'avoir personne pour le remplacer , ses deux derniers numéros sont faits avec du remplissage.

Quel est ce remplissage ? des lettres , des déclamations déjà répétées mille fois contre quelques individus. Je dis que voilà toujours un journal qui remplit mal son but & son titre.

Ne semble-t-il pas que le salut du peuple ne dépende que de la punition de quelques scélérats , & qu'il ne faille que parler d'eux exclusivement ? N'y a-t-il que cela qui intéresse le peuple ? Et les persécutions de quelques patriotes , & la perte des places de quelques autres ; & leur non-réintégration , & ce qu'ils ont souffert de thermidor en vendémiaire , tout cela devoit-il passer avant , tout cela devoit-il faire oublier l'oppression universelle du peuple par la famine & le système de spoliation perpétuelle , & par l'établissement des monstrueuses & plébéicides institutions ?

On dit : Il faut appitoyer sur les victimes , il faut exaspérer contre les immolateurs ; il faut , pour obtenir les mêmes succès , imiter précisément la conduite des réacteurs thermidoriens. Mais je dirai aux patriotes : Pauvres gens , vous ne voulez donc être que de misérables copistes ? croyez-vous donc qu'en révolution ou réussisse bien deux fois pour

la même marche ? En le supposant , tâchez d'être au moins des singes passables. J'apperçois que vous en êtes de très-mauvais. Vos harangues sont insipides , narcotiques & point irritantes. Vous copiez dans vos journaux des lettres verbeuses & pleines de petits détails. Ce n'est pas là ce que faisoit Fréron. Prenez modèle sur son Orateur : vous trouverez chez lui une chaleur soutenue , de la véhémence , du mouvement , des faits & des raisonnemens servant d'appuis , des discussions soignées , une logique fautive mais adroite , des dissertations sur tous les points qui touchoient à l'intérêt de la caste dont il s'étoit rendu l'avocat , des homélies larmoyantes sur tout ce qu'elle avoit perdu de cher , des exhortations pathétiques , des plans de marche & de conduite pour son peuple doré. Vous avez bien plus beau champ de faire la même chose pour le sans-culotisme , vous qui vous mêlez d'écrire en sa faveur. Faites-le donc.

Voici enfin ma conclusion : je dis à Simon le plébéien qu'il lui appartient de s'emparer en bonne partie de la rédaction du journal de Lebois , & de l'empêcher de tomber encore dans de mauvaises mains. Ce seroit prévenir un grand malheur ; & y substituer un bonheur proportionné. Il lui appartient de donner à ce journal la couleur qu'il doit avoir , d'y parler beaucoup du bonheur commun de la vraie égalité , des véritables institutions plébéiennes , de la démocratie telle qu'on ne l'a point encore connue , des charmes de cet ordre de choses , & de son exclusive légitimité , des moyens d'y parvenir , &c.

Faites donc des articles , force articles , & nous tâcherons , par nos intrigues , de gagner sur notre vieux Lebois la faveur de l'insertion : nous tâcherons de l'encre à-peu-près dans ce poste de rédacteur en chef *honorifique* ; & je ne regarde pas cela comme un petit avantage pour ces pauvres vingt-quatre millions auxquels le vingt-cinquième fait tant de mal : tu fais que nous avons déjà su placer à la rédaction du Courier des armées un assez bon populacier , qui a dit

dans son avis ou prospectus qu'il parloit de cette base : *La révolution est le bonheur du grand nombre.* Tâchons de grossir encore le collège des missionnaires de cette doctrine , ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra prospérer. Dans un premier entretien , écrit ou verbal , je te dirai , pour t'engager à la soutenir , combien elle a déjà de sectateurs.

Salut fraternel.

Salut en l'égalité , G. Babœuf.

Au citoyen Simon.

Seizième pièce.

La seizième pièce est une feuille périodique intitulée : *l'Ami du Peuple par Lebois* , n°. 10.

Dix-septième pièce.

Matériaux du n°. 141.

Dix-huitième pièce.

Un autre mot de rappel à l'ordre , pour René-François Lebois. — Rev.

Dix-neuvième pièce.

La dix-neuvième pièce est une feuille périodique intitulée, *l'Ami du Peuple par Lebois*, n°. 1^{er}.

Vingtième pièce.

Démenti donné à Lebois par un panthéoniste de l'article intitulé : Plaintes des patriotes sur la fermeture de la réunion du Panthéon.

On lit dans la feuille n°. 1^{er}. du 2 germinal l'an 4, un article portant pour titre : *Plaintes des patriotes sur la fermeture de la réunion du Panthéon* : il est au devoir de tout patriote sincère, membre de cette réunion, d'en défavouer le contenu : les auteurs seuls doivent en supporter le ridicule, je puis même dire l'opprobre.

Toi qui te dis l'ami du peuple, je dois penser que de vils intrigans, de plats valets du *Directoire*, t'ont induit en erreur : j'en appelle à tous les vrais panthéonistes, à tous ces hommes qui, dédaignant les belles promesses des corrupteurs tout-puissans, les menaces tant répétées & les poignards de leurs sicaires, élevèrent courageusement la voix en faveur de l'égalité, provoquèrent avec une vigoureuse énergie le retour désiré de son auguste règne, & déjà parvenaient à arracher le peuple à l'inertie, à la torpeur où l'avoit si profondément plongé la faction atroce thermidorienne. . . . Oui, j'en appelle à ces braves. . . , en est-il un seul qui se démente ? & servilement prosterné aux pieds d'un trône que l'iniquité, la perfidie, ont seules élevé, qu'un souffle donc suffira pour détruire, en est-il un seul qui, courbant son front républicain, son front qui, caractérisé de toutes les vertus, imprime la terreur aux plus audacieux pervers ; en est-il un seul qui prononce, dans une morne componction, ce fatras indigeste & dégoûtant de

doléances ? en est-il un seul ? & toi tu as pu l'imprimer ! un seul qui demande à l'autorité usurpatrice : *Qui avez-vous frappé en nous ? qu'avions-nous fait ? & qui êtes-vous ?*

Interrogat absurde !

Ils sont d'effrontés libéricides, de coupables affameurs... l'état, la souffrance du peuple, répondent invinciblement pour eux.

Nous travaillions à rétablir la démocratie, à venger l'humanité méconnue, avilie pendant seize mois.

Ils ont frappé des démocrates, dont les rigides mœurs forment un tableau trop effroyablement disparate de leur faste, de leur affreux brigandage.

En est-il un seul en qui l'arbitraire & l'injustice de ces envahisseurs effrénés du pouvoir aient porté la consternation ? *Des républicains consternés !* Scévola surpris un poignard à la main dans la tente de Porfenna, traduit devant son juge, à la vue du brasier ardent, à la vue de ses bourreaux, éprouva-t-il quelque effroi ? Et de nos jours, ce Williams Weldon, cet immortel *defender* (les *defenders* sont en Ecosse, en Irlande & en Angleterre, ce qu'étoient, ce que sont en France les *panthéonistes*, des zélateurs fervens de l'égalité, des défenseurs austères des droits des nations, la terreur des rois & des grands), Williams Weldon, un de ces hommes précieux & chers à l'humanité, vient d'être mis à mort, & son corps en lambeaux, par le gouvernement anglais. Les journaux que le *Directoire* soudoie se sont apitoyés sur le sort de cette infortunée victime de la barbarie de Georges, & le lendemain, les perfides ! ils ont applaudi à l'acte non moins atroce du *Directoire* envers les *defenders français*. (Ah ! Louvet, Réal, Méhée, que vous êtes fourbes & mal adroits !) Pa-t-on vu pâlir & balbutier des excuses au tribunal de Georges ? Certes, l'intrépidité de ces deux héros croissant à l'aspect du danger qui les presse, ils expriment fermement toute l'honneur dont ils sont pénétrés pour le despo-

tisme, votent le salut de leurs généreux compagnons, celui de la liberté publique, & du sein même des souffrances, plongent la consternation meurtrière jusqu'au fond de l'âme de leurs assassins, des tyrans de leur pays. Ah! ces traits sublimes ne sont pas perdus pour les francs républicains, pour les vrais panthéonistes : livrés en proie à la persécution la plus féroce, à la veille de voir s'élever sur leur patrie malheureuse le comble infamant de la scélératesse patricienne, à la vue des forfaits énormes, innombrables, dont les gouvernans donnent l'éveil & l'exemple, leurs âmes cuirassées de stoïcisme sont inébranlables, impassibles, & consument à méditer une vengeance éclatante & salutaire, le temps précieux que d'autres perdent à murmurer & à se plaindre.

Si le Directoire étoit moins généralement connu, qu'il eût l'art de pallier ses atrocités; si l'on pouvoit ne pas être aussi fortement convaincu qu'on est forcé de l'être qu'il ne veut, qu'il n'opère que la calamité publique, l'anéantissement absolu de la *liberté* & de l'*égalité*; si même, sans passer pour son complice ou son instrument, on pouvoit attribuer à l'erreur tout ce qu'il a commis d'odieux, c'est-à-dire la série de tous ses actes depuis le jour de sa funeste installation, j'excuserois (l'effort seroit grand & pénible, je l'avoue), j'excuserois une démarche auprès de lui, mais qui ne fût pas, comme celle des soi-disant patriotes qui se plaignent ou plutôt se lamentent dans ta feuille, l'œuvre de la lâcheté, si ce n'est de la déraison. Je consentirois à adopter un instant cette prétendue politique qui substitue la fourberie à la franchise, & que ces mêmes soi-disant patriotes soutiennent d'après leur patron, le tant fameux *Fouquier*, de Nantes, expertissime diplomate de 1789, pouvoir & devoir seule sauver eux d'abord, ensuite la chose publique. Mais quand tous les Français, hors ceux qu'une crasse stupidité aveugle ou qu'une insigne mauvaise foi régite; quand tous ne voient le Directoire que comme l'égout, le cloaque, la sentine de tous les vices, dont la pestilentielle

rielle féridité corrompt & tue au loin qui peut, qui ose l'approcher. . . . Ah! si c'étoit avec la verge imposante du peuple pour le fustiger, mais avec de lamentables oraisons, de piteuses suppliques! . . . O ignominie ineffaçable! . . . Mais qu'ai-je dit? L'œuvre de la lâcheté, si ce n'est de la déraison. Combien de phrases de cette œuvre infâme portent un tout autre type! La noire calomnie, l'intrigue hideuse, l'esprit impur de la contre-révolution, s'y manifestent.

Quels sont les hommes qu'on y accuse d'avoir été *exaspérés*, *peut-être infligués*? Ce n'est pas les Feru & conforis; le style plat & servile de cette accusation atteste qu'elle est d'eux: ils n'ont pu s'accuser eux-mêmes. Ah! je n'en doute pas, les hommes sur lesquels on veut attirer tout le ressentiment, toute la fureur des dominans; les hommes qu'on dévoueroit bien volontiers en holocaustes expiatoires à leur rage dévoratrice; les hommes dont on dit impudemment que *la masse* a retenu, comprimé la colère, sont les inflexibles amis de la vérité, qui chaque jour plaudoient avec chaleur les intérêts du peuple, ceux de ses défenseurs, & faisoient passer dans tous les cœurs de *la masse* leur indignation contre le Directoire & ses affidés.

Tu le fais; tu les a entendus; plus d'une fois tu as mêlé tes applaudissemens à ceux de *la masse*. Ils s'écrioient dans les brûlans transports de leur enthousiasme républicain: « Depuis seize mois la famine & l'assassinat sont » complètement organisés dans notre patrie défolée: ceux » qui gouvernent, que font-ils pour arrêter leurs terribles » effets? La *liberté*, l'*égalité*, la *justice*, en sont inhumainement exilées: ceux qui gouvernent, que font-ils pour » les y rappeler? Elle est la proie d'une horde de brigands, d'un troupeau de vampires; ceux qui gouvernent, » que font-ils pour en arracher les tristes lambeaux à l'insatiable voracité? Ses amis, ses soutiens, ses défenseurs » gémissent accablés de la plus affligeante détresse: ceux qui » gouvernent, que font-ils pour les soulager? Le riche, » 2^e volume. Copie des pièces de Babœuf. C

» l'égoïste, trafiquent avec l'étranger de notre dernier souffle ;
 » & veulent nous ravir l'unique consolation qui nous reste
 » de l'émettre, ce dernier souffle, sous l'ombre d'une ré-
 » publique : ceux qui gouvernent, que font-ils pour arrêter
 » ces honteuses négociations, pour frapper les traîtres ? Rien,
 » rien, rien. »

Ceux qui, chaque séance, par ce langage austère, importunoient le Directoire, dévoiloient ses trahisons ou du moins son apathie, son indifférence protectrice des crimes, ont-ils articulé cette péroraison, bien digne de l'exorde ? *Vous pouvez, Directoire, disposer du reste de notre existence.* Offre liberticide ! augure sinistre ! qui suggères au gouvernement l'idée de tout ce qu'il peut ofer & à la patrie de tout ce qu'elle doit craindre, tu es l'ouvrage des esclaves, des stipendiés de la tyrannie constitutionnelle ; d'Anglais seul, tu nous indiques les auteurs & l'affreux projet qu'ils ont conçu d'immoler, d'anéantir jusqu'au dernier de ces généreux citoyens dont je viens de signaler le caractère, de ces braves qui jamais ne transigèrent avec des monstres dont le moindre forfait est d'avoir usurpé sur le peuple un despôtique empire ; & je le demande à l'homme probe, quelque spécieux que soit le prétexte de cette immolation, de cet anéantissement, est-ce autre chose que la contre-révolution ? Osez, osez, hommes qui vous prétendez érudits, sans doute parce que vous êtes à la solde des éminens du jour, osez autrement appeler la défaite & la mort des Républicains *exaspérés*, c'est-à-dire, énergiques & bouillans.

Mais qu'entends-je !

Tant qu'il nous restera une étincelle d'existence, elle sera consacrée à défendre en vous la République.

S'ils n'avoient atteint, les déhontés usurpateurs, le plus haut apogée de la scélératesse, après une telle assurance que devroient-ils attendre pour y parvenir ? O blasphème ! sacrilège ! ô violation de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus

grand, de plus saint ! République conquise par quatre années de travaux, de fatigues & de sacrifices ; République fondée sur des monceaux de cadavres ; République consolidée par des flots du plus pur sang ; République garantie à la postérité par tout un lustre de victoires ; République défendue par quatre millions de bras armés & aguerris, tu n'es plus qu'un fantôme que se crée notre imagination délirante, tu n'es plus qu'une ombre vaine, tu n'es plus rien, si ton salut, si ta durée sont liés aux destinées de nos cinq régnaux ! Quels êtres exécrables ont pu innover cette atroce maxime, que du règne du crime dépend celui de la vertu, & qu'on doit pour garantir celle-ci défendre celui-là ? O perversité inouïe ! O foudre vengeresse qui reste suspendue & ne punit pas ces profanes outrages ! Ah ! la plume échappe à ma main : quel excès de corruption & d'iniquités !

Lebois, as-tu pu méconnoître à ce point ton titre & l'illustre martyr qui le premier & si justement s'en décora ? O Marat ! vertueux Marat ! ton ombre s'indigne & frémit ; le coup est bien plus cruel, bien plus douloureux, que celui que te porta, le 13 juillet, la main dirigée par les Buzot, les Petion, les Lanjuinais. Appaise-toi, Marat, appaise-toi Si la surprise ou l'aveuglement égarèrent un instant celui qui se prétend ton disciple, ton successeur, de la voie que tu lui traças, nous veillons, nous l'y ramènerons bientôt. Si l'or, si les menaces l'en ont arraché, Marat ! tu seras vengé. Les vrais panthéonistes en attestent les immortels principes dont tu te montras l'apôtre si zélé, l'adorateur si fervent ; tu seras vengé.

Un membre du Panthéon.

(Ici est un paraphe semblable à celui qui accompagne les signatures de Charles Germain.)

Vingt-deuxième pièce.

Paris, 28 ventôse.

C I T O Y E N ,

Je t'adresse une lettre *infiniment modérée* que je te prie de lire tout de suite en la présence du porteur, & de lui dire si tu l'inséreras demain dans ton journal. En faisant cette lecture, tu verras que tu me dois ce que je te demande; mais si toutefois quelque chose pouvoit t'arrêter, le citoyen qui te remet la lettre me la rapporteroit, & je la mettrois dans *l'Eclaireur du Peuple*. Salut & fraternité.

Gracchus Babœuf.

*(La pièce paroît être minute de sa main.)*23^e, 24^e & 25^e pièces.*(Minute qui paroît de Babœuf.)*

AUX RÉDACTEURS DU JOURNAL DES HOMMES LIBRES.

Paris, 28 ventôse, l'an 4 de la République.

Votre journal, citoyens, est rédigé par *plusieurs écrivains patriotes*. Quand le titre de chaque numéro ne l'annonçeroit pas, pour le peu que je m'y connoisse, j'en serois intimement convaincu. En général j'applaudis, avec tous les hommes purs, au choix de cette réunion de collaborateurs. L'identité de leurs sévères principes républicains, leur constance égale à les défendre, leur accord parfait sur tous les points de sa doctrine, justifient assurément l'hommage de toute la classe des Français vertueux & justes dont se compose la liste de vos lecteurs. Il m'est probable qu'aucun d'eux n'a à se

plainte de vos feuilles: c'est; sans doute, une singularité qui me met, moi personnellement, dans un cas contraire.

Je prévien votre objection: le motif qui me fait réclamer n'est pas cependant si exclusivement individuel, que ma lettre n'ait quelque droit à occuper sa place dans un journal voué à l'intérêt public: vous en jugerez bientôt.

Ne perdons pas de vue mon texte: il base sur le fait de la pluralité des rédacteurs du journal des *Hommes libres*. J'en remarque jusqu'à quatre au moins qui s'y sont diversement exprimés sur mon compte, qui, chacun, ont donné de moi à la France une opinion différente.

Il est pourtant vrai qu'aucune de ces opinions n'a de ressemblance avec celles que proclament journellement les porte-nouvelles du patriciat & du royalisme; mais c'est précisément parce que les uns & les autres ne se ressemblent pas, & que presque toutes me paroissent inexactes, que, comme homme qui figure aujourd'hui bruyamment sur la scène polémique, je ne crois pas indifférent de tenter à rendre à ces mêmes opinions quelque rectitude.

Cela est vrai: les journaux royaux, patriciens, ministériels, ne retentissent que de mon nom; mais ils ne donnent pas une idée claire de ma personne. Je suis, selon eux, un forcené royaliste. Ils sont réduits, pour le prouver, à employer l'affertion toute nue, parce qu'il leur est impraticable, à eux & à tout le monde, d'en trouver le moindre indice dans mes ouvrages; mais il est tout aussi impossible que nulle ame les croie, parce qu'il est évident qu'ils ne s'irriteroient pas si fort si j'étois ce qu'ils disent: or, il résulte que toute la France, qui entend parler de moi, ignore absolument ce que je suis, d'après ces feuilles de la chouannerie & du royalisme. Si, pour l'apprendre, elle veut consulter les feuilles patriotiques, je ne vois guère dans cette classe que le journal des *Hommes libres*, dont la circulation n'est pas trop entravée jusqu'à ce jour, & qui, par conséquent, reste à sa disposition. Le journal des *Hommes libres* a plus d'une fois affirmé

l'absurdité bien grossière de l'imputation de royalisme; mais je n'explique pas pourquoi il a presque toujours laissé subsister, dans ce qu'il a dit de moi, je ne fais quel louche & quel vague qui ne donne encore de ma personne & de mes principes aucune idée nette.

Autrefois Cagliostro étoit l'homme indéfinissable; tout le monde en parloit comme d'un homme merveilleux, & nul ne pouvoit dire au juste ce qu'il étoit; l'oisive curiosité du temps cherchoit avec beaucoup d'intérêt à pouvoir l'analyser; c'étoit à qui s'évertueroit sur cela avec plus d'émulation: si par hasard l'intérêt de me définir étoit aujourd'hui égal à celui que les badauds conçoient pour trouver la juste solution de cet empirique, je voudrois épargner à bien des esprits la torture, je voudrois faciliter moi-même à la République l'explication de ce qui est encore pour beaucoup de ses membres une difficile énigme: *Quel homme suis-je?*

L'un de vous, citoyens, a écrit dans votre numéro d'hier 27 ventôse, ce paragraphe que je crois devoir copier en entier.

« Les dernières lettres du ministre de la police offrent
 » une affectation bien caractérisée pour faire poursuivre
 » des écrivains à qui l'on reproche des erreurs, mais que l'on
 » ne peut, avec quelque apparence de bon sens, confondre
 » avec les royalistes; & tandis que l'on invoquoit la sé-
 » vérité de la police contre Babœuf, on sembloit respecter
 » Richer-Serisy: est-il donc un système de persécutions
 » exclusives contre les patriotes? »

Il est clair qu'à tous ceux qui ont lu ailleurs que je suis un fameux royaliste, ce passage dit que c'est une énorme imposture; il leur affirme de plus que je suis un des patriotes contre qui il paroît exister un système de persécutions exclusives; mais il leur apprend en même temps que je suis un de ces écrivains à qui L'ON reproche des erreurs. Quel est ce ON qui reproche ces erreurs? Sont-elles fondées?

C'est ce que le Journal des Hommes Libres laisse en équivoque.

Je préjuge cependant bien quelques raisons qui vous portent à ne point me rendre toute la justice que j'ai l'opinion que vous aimeriez à m'accorder; mais au moins je crois que, forts de la garantie de ma signature, vous n'hésitez pas de dire toute la vérité sur mon compte, en rectifiant tout ce que j'accorde que la difficulté de votre position vous a pu forcer d'y mettre de restrictions; cependant il me semble que vous eussiez pu & que vous pouvez éviter dorénavant tout sujet d'interprétations capable de donner lieu à fortifier le jugement des mal intentionnés contre un homme dont la réputation n'est peut-être pas tout-à-fait indifférente à la cause que vous servez si bien; vous pouvez nuire beaucoup à cette réputation en me livrant pour un patriote à erreurs; vous m'eussiez fait beaucoup de plaisir en motivant ce reproche, au lieu que vous avez ressemblé en cela à mes acharnés persécuteurs, qui ne me battent qu'avec des épithètes. Ils ont encore quelquefois le malheur de me citer, & ils se sont confondus eux-mêmes, à cause de ma manière de ne jamais coucher une phrase qui ne porte avec elle son motif basé sur d'incontestables principes. Si, plus adroits qu'eux, vous aviez pu m'en surprendre une qui n'eût pas été surbordonnée à cette méthode, & que vous l'eussiez indiquée, j'aurois volontiers & de bonne foi passé condamnation.

J'ai dit en commençant que je remarquois jusqu'à quatre collaborateurs de votre journal, qui avoient parlé de moi diversément: je justifie cette allégation. Par exemple, Antonelle & Felix Lepeletier ont été loin de me présenter comme un patriote écrivant des erreurs, lorsque l'an, dans le n°. 9 de l'Orateur Plebéien, sanctionnoit avec des raisonnemens si convaincans ma doctrine du bonheur commun, & que l'autre, en défendant si généreusement ma femme, prononçoit avec non moins de courage que les principes du mari ne pouvoient être condamnés sans condamner à

la fois les livres de Rousseau, de Mably & d'Helvétius. Un autre auparavant avoit traité, dans votre même journal, mes premières pages, après vendémiaire, de pages imprudentes & inexplicablement folles; mais il est vrai, je crois, que celui-là qui a fait pour jamais ses preuves ailleurs, n'a depuis plus écrit chez vous. Enfin, un quatrième, dans le n°. du 10 ventôse, a défigurés Feru & moi, en arrangeant à celui-là une défense qui l'empêche de paroître, lui, & en m'indiquant encore comme un homme à *erreurs* & même comme un peintre de *calomnies*. Vous conviendrez, citoyens, que tous ces tableaux ne se ressemblent pas & ne sont même point conséquens entre eux.

J'espère qu'à tous ceux qui ne sont pas à portée de lire le *Tribun du Peuple*, cette lettre, insérée dans votre numéro, suffira avec celle que vous y avez déjà mise & que j'adressois au moine Gallais; ces lettres suffiront, dis-je, pour préciser ce que je suis, pour débrouiller ce maudit logogryphe à la Cagliostro, & pour réhabiliter un peu ma pauvre renommée rendue si méconnoissable par les chouans. Je ne supplie pas pour obtenir de vous l'insertion de ma lettre; vous ne pouvez la refuser, parce que ma réputation, la réputation d'un révolutionnaire, ne vous appartient pas, ni à moi non plus; elle appartient à la patrie. Nous ne sommes qu'un trop petit nombre de défenseurs des vrais principes; ne nous affaiblissions pas encore en laissant des incertitudes sur le caractère de chacun de nous. Salut & fraternité.

GRACCHUS BABŒUF.

Vingt-sixième pièce.

AIR : *Degnair m'épargnez le reste.*

1^{er}.

La dite nous de bonne foix
Mais fleur les tirans de la France
Jusqu'à quand ferez vous la loi
Quand verron nous tourner la chance
Naise pas asse gouverner
Plus longtemps vous serait funeste
Capet aussi voulu régner. *bis.*
Comme nous vous savez le reste. *bis.*

2. me.

Soyez-en sûr le peuple est las,
La faim l'agite & le réveille,
Il veut du pain non des débats,
Ventre affamé n'a point d'oreille;
Grassement il vous entretiens,
Et que lui donnez-vous un zeste;
S'il se lève, pensez-y bien, *bis.*
On ne vous répond pas du reste. *bis.*

Vingt-septième, vingt-huitième & vingt-neuvième pièces.

(Minute qui paroît de Babœuf.)

Sur le bruit d'un nouveau 31 mai & d'un nouveau 13 vendémiaire.

L'arrêté sur la fermeture des réunions patriotiques & des repaires des Chouans causé plus d'un genre de fermentation. Les *honnêtes gens*, sur qui en effet la correction

tombe d'une manière moins sanglante que sur les partisans & les défenseurs de la classe opprimée, dissimulent leur mécontentement, parce qu'il se trouve tempéré par la satisfaction que l'on éprouve de voir châtier ce qu'on appelle les jacobins & leurs amis. Le chouanisme dissimule, avons-nous dit; & fermant les yeux sur le petit échec qu'il partage, il feint de ne voir qu'une victoire à son profit dans l'anéantissement du Panthéon. Serpent lâche & toujours souple, on le voit se replier & tenter de vouloir faire déjà de ceci le prétexte d'une nouvelle réaction. Si quelque chose pouvoit surprendre dans l'impudeur de ses échos, l'on seroit étonné de voir dans le Journal des lois, n°. 127, la proposition pure & simple d'exempter de la réquisition la jeunesse dorée, sur le fondement que *cette jeunesse, qui a sauvé la Convention en prairial, pourroit encore s'opposer au nouveau 31 mai que projettent messieurs les jacobins.* Qui n'admira pas ici le zèle de MM. de prairial? Mais qui ne fait pas que MM. de prairial sont aussi MM. de vendémiaire? Qui ne fait pas encore que de leur côté MM. les jacobins accusent MM. les royalistes de préparer un nouveau vendémiaire? quoi faut-il croire de préférence? Est-ce au 13 vendémiaire, ou au 31 mai? Il seroit au moins bon de le savoir, pour qu'on se dispose à opposer le peuple aux messieurs, comme en vendémiaire, ou les messieurs aux sans-culottes, comme au premier prairial. Il est trop certain que tous les partis paroissent agités, & que la position de chacun d'eux est si extrême, qu'il ne seroit pas impossible que de chaque côté l'on desirât secrètement d'en venir aux mains. Le peuple est si malheureux, que sans doute il ne rejetteroit pas l'occasion de se mesurer contre la caste pressurante & agiotante à laquelle il attribue tout ce qu'il souffre. L'ordre des riches sent à quel point il est détesté par la multitude dont il est l'oppresser: cette pensée l'entraîne à desirer une circonstance qui altère, comprime & épouvante à jamais la sans-culotterie, afin qu'en la jugulant, elle n'inquiète plus: on voudroit du même coup, s'il étoit possible, réédifier ce trône chéri

à l'ombre duquel on espère que l'on parviendroit bien mieux à consolider le doux régime des maîtres & des serviteurs. Si le gouvernement avoit voulu marcher de concert avec les hommes du peuple pour assurer à celui-ci ses droits, aucune agression de la part de la faction vendémiairiste n'eût été à craindre pour lui: mais si une telle agression avoit lieu, pouvons-nous taire que le souvenir tout récent de ce que le peuple a cru être une dernière entreprise sur ses droits, ne pût refroidir beaucoup sa ferveur & exposer la patrie à de plus grands dangers que ceux qu'elle a courus à la fin de la session de la Convention? Dans le cas contraire & très-invraisemblable du 31 mai nouveau dont il plaît à la chouannerie seule de créer le projet, la situation du gouvernement ne seroit pas plus heureuse. Croit-on bien que, conformément à ses promesses dans le Journal des lois, *la jeunesse qui a sauvé la Convention en prairial*, s'empresseroit si fort de défendre le gouvernement dont elle a voulu assassiner tous les membres il y a cinq mois? Oh! il y a bien apparence qu'elle laisseroit faire le 31 mai, & que, si elle s'en méloit, ce seroit pour le terminer en mouvement de vendémiaire, si elle entrevoyoit la possibilité de l'amener à un dénouement plus heureux que la dernière fois.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il est donc prouvé que le moindre risque auquel s'exposeroit le gouvernement, seroit de rester isolé & absolument en proie au parti qui l'attaqueroit? Il a donc infiniment mal fait; il s'est conduit très-impolitiquement, en mécontentant les patriotes qui l'auroient soutenu contre le parti qui, au fond, le menace le plus réellement. Il y a vraiment à gémir sur le degré auquel il paroît s'être aliéné l'esprit des vrais républicains & sur la crainte des suites que son isolement d'eux peut produire. Il en résulte que le Directoire est réduit à ce propos: *Nous avons nos soldats.* Mais en sommes-nous déjà au point d'être régis par le gouvernement militaire, & le gouvernement militaire pourra-t-il bien s'introduire facilement parmi nous?

Les soldats sont aussi du peuple, ils communiquent avec lui, leurs intérêts sont les mêmes. Le peuple transmettra tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense, aux militaires, & l'esprit du peuple & celui de l'armée deviendront le même : il est déjà sensible qu'une lutte de captation s'établit à l'égard des soldats entre le peuple & le gouvernement. Quel malheur qu'on en soit là ! qu'est-ce aussi que cela nous présage ? pourquoi le peuple cajole-t-il l'armée ? pourquoi l'armée est-elle caressée par le gouvernement ? est-ce que le gouvernement & le peuple veulent s'en servir l'un contre l'autre ? Ces apparences ne sont que trop sensibles, & la vérité ne nous permet pas de dire que le résultat de cette lutte paroisse pencher à l'avantage du gouvernement. Les preuves de cela se manifestent par le singulier effet qu'a paru produire un écrit placardé dans Paris, sous ce titre : *soldat, arrête & lis*. Vouloit taire que cet écrit émane des Panthéonistes expulsés, ce seroit disputer contre l'évidence ; mais c'est précisément parce que cela paroît très-évident que c'est une circonstance qui n'est point à mépriser. L'avidité avec laquelle ont été saisis, & les expressions d'excessif mécontentement de la mesure du Directoire, & le parallèle des deux espèces d'intérêt que prennent aux défenseurs de la patrie les prétendus Jacobins & les membres du gouvernement ; l'avidité, disons-nous, avec laquelle ces objets ont été saisis, n'a nullement laissé à douter que l'opinion la plus avantageuse est en faveur de la religion de ceux qui ont fait l'écrit. Sur les deux natures d'intérêt dont nous avons parlé, on a sur-tout senti & marqué la différence de celui qui consiste dans la sollicitude pour l'exécution des lois solennelles qui garantissent les secours accordés à nos défenseurs & à leurs familles, d'avec la sollicitude qui se borne à quelques largesses pécuniaires & à des distributions d'eau-de-vie, de liqueurs, &c. Il ne tiendroit peut-être encore qu'au gouvernement de se réconcilier avec tous ceux par qui & pour qui il existe, & d'arrêter le cours d'une suite de méconten-

temens dont il pourroit être aussi affligeant que peu facile de calculer les conséquences.

G. B A B Œ U F.

Nota. Ma signature n'est que pour la garantie particulière des Rédacteurs du Journal.

Trentième pièce.

Béthune, le 27 pluviôse, 4^e. année Républicaine.

Le commissaire du Directoire exécutif près l'administration municipale de la commune de Béthune,

A l'administration municipale de la commune.

Ce n'est pas sans indignation & sans se rappeler des souvenirs déchirans, que le commissaire du Directoire exécutif près l'administration municipale de la commune de Béthune a vu se reproduire à ses yeux des écrits sortis des mains de l'imposture & de la scélératesse ; des écrits où le patriotisme, traîné dans la boue, accusé par les amis des rois, étoit dépeint avec des couleurs qui appartiennent aux êtres impurs qui les avoient créés, qui méditoient la ruine de la République, & qui favoient bien ne pouvoir y parvenir qu'en assassinant ou faisant assassiner moralement ceux qui, depuis le commencement de la révolution, avoient été les plus fermes appuis. La révolution du 9 thermidor commençoit à peine à faire sentir ses funestes effets, que déjà toutes les presses étoient employées pour multiplier les calomnies que la malveillance se plaisoit à répandre contre ceux qui avoient été patriotes. L'énergie, comme l'insouciance, étoient attaquées par elle ; tout tomboit sous ses coups : de là les défiances, les craintes, la pusillanimité, les haines & la réaction. Un gouvernement qui marchoit vers la contre-révolution, n'eut aucune peine d'attacher à son char tous

ceux qui, sous le gouvernement révolutionnaire, n'avoient eu du patriotisme que le masque : on divisa les patriotes, on intimida les uns par des menaces d'incarcération, & trop souvent la peine suivait la menace, & des intérêts particuliers égarent les autres : c'est alors qu'on mit en usage cette maxime des tyrans, & consacrée dans la politique de Machiavel, *diviser pour régner*. Chaque patriote se croyoit en sûreté en s'isolant de son frère; on les prit tous séparément, & tous succombèrent; des écrits mensongers & fallacieux inondèrent le public; le public, toujours avide & souvent méchant, se rassasia de ces rapsodies. Bientôt la fausseté eut les apparences de la vérité, & les véritables amis du peuple ne furent plus que des anthropophages, des voleurs, des dilapidateurs de la fortune publique, qu'il falloit éloigner de la société, & livrer au glaive de la loi.

Plusieurs de ces écrits lui sont tombés dans les mains, & entre autres ceux qui ont pour titre : *Cri des habitans de Béthune; Atrocités commises à Arras; & la Censure Républicaine, par Guffroy.*

Considérant que ces écrits ne peuvent que continuer à tenir le peuple égaré sur le compte de ceux qui ont chaudement soutenu la République & qui la cimenteroient encore de leur sang, à faire regarder comme hommes de sang les martyrs de la liberté, à perpétuer les divisions entre les citoyens, & à empêcher une réunion sincère entre tous les habitans de cette commune :

Requiert l'administration municipale de la commune de Béthune de les faire brûler, afin que le souvenir de semblables ouvrages soit pour toujours effacé, & qu'il ne puisse désormais apporter aucun obstacle à ce que l'on soit tous & à jamais réunis.

Signé, D U J A R D I N.

Sur le réquisitoire ci-dessus, l'administration municipale, considérant que tous ces écrits ne tendent qu'à perpétuer la haine & la division parmi les citoyens de cette commune,

qui devraient se réunir & ne former qu'un peuple de frères, arrête que les écrits dont s'agit seront brûlés publiquement au devant du perron de la maison commune, le 2^e ventôse prochain, deux heures de relevée après-midi.

En séance, le premier ventôse, an 4 de la république.

Signé, CARPENTIER, président, &c.

Pour copie, HULLEN, secrétaire-adjoint.

Trente-unième pièce.

La trente-unième pièce est un écrit imprimé, intitulé *Réclamation des vainqueurs de la Bastille contre l'emprunt forcé, adressée au Corps législatif.*

Trente-deuxième pièce.

La trente-deuxième pièce est un imprimé ayant pour titre *la paix perpétuelle avec les rois.*

Trente-troisième pièce.

Les cinq grs. de la Grève, propos répétés de bouche en bouche (*quatre mots rayés*). Les myriagrammes. Les épithètes patriciennes. C'est un patricien, c'est un auto-égal.

(*Ces mots sont écrits sur un chiffon de papier, & paroissent de la main de Babœuf.*)

Trente-quatrième pièce.

(*Huit mots rayés.*) Collecte du Panthéon. Mon registre. Serviette à reporter & linge. Collections de Robespierre &

ouvrage de Garat. (*trois petites lignes rayées*) Metz; Omer.
(Au dos de cette pièce, qui est écrite de la main de Babœuf, sont les mots suivans écrits de la même main:) les fédérés des départemens.

(*Cette note informe paroît écrite aussi de la main de Babœuf*).

Trente-cinquième pièce.

La trente-cinquième pièce est un placard intitulé, *Message du Directoire exécutif en date du 9 ventôse, l'an 4, au Conseil des Cinq-cents*, au bas duquel est un arrêté du Directoire en date du 8 ventôse ordonnant la fermeture de plusieurs réunions de citoyens, & entre autres d'une, connue sous le nom de Société du Panthéon.

Trente-sixième pièce.

Gracchus
Babœuf,
premier
tribun.

Trente-sept, trente-huit, trente-neuf, quarante, quarante-une & quarante-deuxième pièces.

Les trente-sept, trente-huit, trente-neuf, quarante, quarante-une & quarante-deuxième pièces sont la minute du n^o. 5 de *l'Éclair du peuple, ou le défenseur de vingt-quatre millions d'opprimés*. (Ces pièces paroissent écrites de la main de Babœuf.)

Quarante-troisième

Quarante-troisième pièce.

Écrit à Léandre Lebon, à Arras, le 6 ventôse, adresse chez Pommond.

A M. Barthe (*trois mots rayés*) Clery, à Arras le 7, adresse chez Duplay.

A la société d'Arras le 8, à l'adresse de Duplay.

(*Cette note paroît être de la main de Babœuf*).

Quarante-quatrième pièce.

Paris, le 26 pluviôse l'an 4 de la République.

Je n'ai donné ma lettre pour te la remettre, que le 30 pluviôse.

CIT OY E N,

L'inquiétude où je suis ne me permet pas de garder plus long-temps le silence. Donne-moi des nouvelles de ton épouse, si tu le peux. J'ai passé chez plusieurs patriotes pour savoir si on s'occupoit de sa sortie; les uns m'ont dit que Lebois l'avoit obtenue du Directoire, les autres m'ont dit le contraire; je suis rentrée avec beaucoup d'humeur contre tous les imbécilles du siècle, sans oublier les méchans.

Le citoyen qui m'a appris son arrestation, m'avoit promis qu'il passeroit chez moi, & qu'il m'instrueroit de ce qui en résulteroit. Voilà six à sept jours que j'attends, mais inutilement: je te prie de me l'envoyer; je prie, lui, d'avoir cette complaisance, si je ne suis pas chez moi. Il est écrit sur
2^e volume. Copie des pièces de Babœuf. D

ma porte, les voisins chez lesquels je serois; tu lui remettras mon sac dans lequel je t'ai fait passer les numéros cachetés, tu y joindras un morceau de grosse mousseline que je lui ai prêté pour emporter les derniers papiers. Tu peux être tranquille sur ce qui me reste, cela est en ordre. Salut & fraternité. POTHÉAU.

(*Au dos sont différentes notes illisibles en partie raturées.*)

Quarante-cinquième pièce.

Tu nous créas pour être égaux,
Nature, ô bienfaitante mère:
Pourquoi des biens & des travaux
L'inégalité meurtrière?
Pourquoi mille esclaves rampans
Au pied d'un seul que tout seconde?
Pourquoi des petits & des grands?
Le soleil luit, le soleil luit, le soleil luit pour tout le monde.
Le soleil luit, le soleil luit, le soleil luit pour tout le monde.

(*Cette pièce est mise en musique.*)

Quarante-sixième pièce.

moi. J. CAUBRIER.

Bon jour, brave Babeuf. Les égaux t'embrassent ainsi que

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

N^o. 168 & A Arras le 16 ventôse, an 4 de la
30. République française, une & indivisible.

Léandre Lebon à Gracchus Babœuf.

J'ai reçu, mon cher ami, hier ta lettre en date du 6 de ce mois, qui m'a fait beaucoup de plaisir.

Je me suis acquitté aujourd'hui de la commission que tu m'as chargée; tu me demandes si j'ai reçu tes derniers numéros. Voici tous ceux que j'ai: Numéros 34, 38 & 39; il ne me manque plus pour compléter les numéros 36, 37, 40 & 41, que tu m'enverras quand tu pourras; mais ne te gêne pas.

Je n'ai pas reçu ta lettre par laquelle tu me mandes l'adresse de ma belle-sœur, femme de Joseph: la voici. A Elisabeth Regnier Lebon, chez la citoyenne veuve Regnier sa mère, aubergiste au faubourg d'Hasain, à Saint-Pol.

Tu me parles du linge que tu as, il ne faut pas te gêner; quand tu pourras venir nous voir, tu rapporteras le linge. Sur-tout ne mets rien à la diligence.

Salut, fraternité & amitié,

LÉANDRE LEBON.

Mes complimens au citoyen Babeuf, ainsi qu'à son épouse & ses chers enfans. *Eugénie Regnier.*

La femme de Léandre salue le citoyen Babeuf, comme elle a fait dans la dernière lettre (*un mot illisible.*) Les grandes occupations lui ont empêché d'y faire attention. ANGLIQUE REGNIER LEBON.

P. S. Je te recommande toujours Alexandre Boucher ; qui est toujours dans la prison d'Arras.

Bien des choses de ma part , je te prie , à ta chere épouse , ainsi qu'à tes enfans , que je n'ai pas encore le bonheur de connoître. (*Au dos est écrit : Au citoyen Babœuf à Paris.*)

Quarante-septième pièce.

La quarante-septième pièce sont les numéros 14 & 15 d'un imprimé ayant pour titre : *l'Accusateur public.*

Quarante-huitième pièce.

9 ventôse l'an 4.

(*Cette pièce paroît être une minute de la main de Babœuf.*)

Je suis bien aise , mon ami , que tu me parles avec autant de franchise que tu le fais dans ta lettre d'hier. J'en emploierai tout autant à te répondre , & je ne regretterai pas un moment que j'emploierai pour justifier en quelque sorte , aux yeux d'un homme comme toi , certaine nuance de conduite dans ma marche , dont je ne suis pas su pris que tu sois étonné. Mon opinion n'a jamais changé sur les principes ; mais elle a changé sur quelques hommes. Je confesse aujourd'hui de bonne foi que je m'en veux d'avoir autrefois vu en noir , & le gouvernement révolutionnaire , & Robespierre , Saint-Just , &c. Je crois que ces hommes valoient mieux à eux seuls que tous les révolutionnaires ensemble , & que leur gouvernement dictatorial étoit diablement bien imaginé. Tout ce qui s'est passé depuis , que ni les hommes ni le gouvernement ne sont plus , justifie peut-être assez bien l'assertion. Je ne suis du tout d'accord avec toi qu'ils ont commis de grands crimes & bien fait périr des républicains. Pas tant , je crois : c'est la réaction ther-

midorienne qui en a fait périr beaucoup. Je n'entre pas dans l'examen si Hébert & Chaumette étoient innocens. Quand cela seroit , je justifie encore Robespierre. Ce dernier pouvoit avoir à bon droit l'orgueil d'être le seul capable de conduire à son vrai but le char de la révolution. Des brouillons , des hommes à demi-moyens , selon lui , & peut-être aussi selon la réalité ; de tels hommes , dis je , avides de gloire & remplis de présomption , tels qu'un Chaumette , peuvent avoir été aperçus par notre Robespierre avec la volonté de lui disputer la direction du char. Alors celui qui avoit l'initiative , celui qui avoit le sentiment de sa capacité exclusive , a dû voir que tous ces ridicules rivaux , même avec de bonnes intentions , entraveroient , gâteroient tout. Je suppose qu'il eût dit : Jettons sous l'éteignoir ces farfadets importuns & leurs bonnes intentions. Mon opinion est qu'il fit bien. Le salut de 25 millions d'hommes ne doit point être balancé contre le ménagement de quelques individus équivoques. Un régénérateur doit voir en grand. Il doit faucher tout ce qui le gêne , tout ce qui obstrue son passage , tout ce qui peut nuire à sa prompte arrivée au terme qu'il s'est prescrit. Fripons , ou imbécilles , ou présomptueux & ambitieux de gloire , c'est égal , tant pis pour eux. Pourquoi s'y trouvent-ils ? Robespierre savoit tout cela , & c'est en partie ce qui me le fait admirer. C'est ce qui me fait voir en lui le génie où résidoient de véritables idées régénératrices. Il est vrai que ces idées-là pouvoient entraîner toi & moi. Qu'est-ce que cela faisoit si le bonheur commun fût venu au bout ?

Je ne fais pas , mon ami , si avec ces explications-là il peut encore être permis aux hommes de bonne foi comme toi de rester hébertistes.

L'hébertisme est une affection étroite dans cette classe d'hommes. Elle ne leur fait voir que le souvenir de quelques individus , & le point essentiel des grandes destinées de la République leur échappe.

Je ne crois pas encore avec toi impolitique ni superflu

d'évoquer la cendre & les principes de Robespierre & de Saint-Just pour étayer notre doctrine. D'abord, nous ne faisons que rendre hommage à une grande vérité, sans laquelle nous serions trop au-dessous d'une équitable modestie. Cette vérité li est que nous ne sommes que les seconds Gracques de la révolution française. N'est-il pas encore utile de montrer que nous n'innovons rien, que nous ne faisons que succéder à de premiers généreux défenseurs du peuple qui, avant nous, avoient marqué le même but de justice & de bonheur auquel le peuple doit atteindre ? & en second lieu réveiller Robespierre, c'est réveiller tous les patriotes énergiques de la République, & avec eux le peuple, qui autrefois n'écoutoit & ne suivoit qu'eux. Ils sont nuls & impuissans, pour ainsi dire morts, ces patriotes énergiques, ces disciples de celui qu'on peut dire qui fonda chez nous la liberté. Ils sont, dis-je, nuls & impuissans depuis que la mémoire de ce fondateur est couverte d'une injuste diffamation. Rendez-lui son premier lustre légitime, tous les disciples se relèvent, & bientôt ils triomphent. Le robespierrisme atterre de nouveau toutes les factions; le robespierrisme ne ressemble à aucune d'elles, il n'est point factice ni limité. L'hebertisme, par exemple, n'est qu'à Paris & dans une petite portion d'hommes, & encore ne se soutient-il qu'avec des lisières. Le robespierrisme est dans toute la République, dans toute la classe judicieuse & clairvoyante, & naturellement dans tout le peuple. La raison en est simple, c'est que le robespierrisme est la démocratie, & ces deux mots sont parfaitement identiques : donc en relevant le robespierrisme, vous êtes sûrs de relever la démocratie.

Envoie-moi tes notes, je suis certain qu'elles me seront utiles : nous avons tant rebattu ensemble autrefois la grande matière qu'aujourd'hui je mets à l'ordre du jour, que je suis hors de tout doute, que ton esprit juste aura là-dessus enfanté quelque chose de précieux.

Salut d'égal.

G. B A B Œ U F.

P. S. Attendu que j'ai fait, sans y penser, une dissertation qui me semble contenir quelques aperçus lumineux & intéressans peut-être à faire connoître, je ne fais que te prêter ma lettre pour la lire seulement. Renvoie-moi la tout de suite afin que je puisse en employer la première partie dans mon N°. Il est inutile que je te dise que je n'y déclarerai point que c'est à toi qu'elle fut écrite ; sans doute que le sacrifice t'en coûtera peu, parce que probablement tu ne l'eusses pas conservée, si je ne te la redemandois pas.

(*Au dos est écrit :*) Au citoyen Joseph Bodson, rue du Battoir Saint-André, n°.

Quarante-neuvième pièce.

Du 12 ventôse.

Pardon, mon ami, si je ne t'ai point fait passer ta lettre après l'avoir lue ; la crainte de faire attendre trop longtemps ton homme, a fait que je n'avois point lu le post-scriptum. Je fais le sacrifice de te la renvoyer. Quoique tu croies que ce n'en soit pas un, crois que je saurai toujours conserver religieusement tout ce qui pourra m'éclairer sur la marche de la révolution, en évitant toutefois de conserver ce qui pourroit compromettre imprudemment & inutilement ceux qui ont fait de si généreux efforts pour son affermissement ; je crois que telle est ta façon de penser : ainsi je crois, une fois pour toutes, qu'il est inutile de rien nous recommander à cet égard.

Quant à l'opinion que tu as de trouver utile d'appuyer ton système de celle des hommes, & de l'état des choses existantes avant le 9 thermidor ; je persiste à croire que tu pourrais être dans l'erreur. Pardonne . . . ; je m'explique.

Vouloir faire croire qu'il seroit utile de ramener un état de choses à-peu-près semblable au gouvernement révolutionnaire, je pense que cette idée augmenteroit prodigieusement

sement le nombre de tes ennemis ; que le peuple lui-même pourroit y être contraire en ce qu'il est fatigué de la révolution ; qu'il ne peut aspirer , & qu'il n'aspire en effet qu'après un gouvernement stable qui assure son indépendance & son bonheur : d'ailleurs, nous ne devons point oublier que si sous le gouvernement révolutionnaire le peuple étoit plus heureux , toujours est-il vrai qu'il fut dépouillé de toute sa souveraineté , en ne pouvant pas même nommer directement un commissaire de bienfaisance , en voyant destituer les hommes qu'il s'étoit choisis , & qui avoient encore sa confiance , quoiqu'à l'époque eût été installé ce gouvernement , le peuple donât la plus haute idée de ce que pouvoient faire sur lui les institutions démocratiques par les vertus & les actes de civisme qui commençoient à se propager & à germer dans tous les cœurs. Ainsi les plus grands crimes que l'on pourroit reprocher à ceux que tu veux préconiser , est cette démoralisation , cette infouction du peuple sur le choix de ses magistrats , cette espèce de joie barbare qu'on le força plusieurs fois de témoigner à la vue de leurs supplices , & ce par des récits aussi astucieusement perfides que mensongers. Non , les hommes qui se servoient de tous ces moyens pour conserver plus long-temps un pouvoir sans bornes , ne me paroîtront jamais dignes d'être les régulateurs d'un système qu'ils auroient fondé , ou du moins qu'ils auroient donné des marques plus irrécusables que quelques phrases isolées d'un discours , qu'ils avoient la volonté bien déterminée de l'établir. Quant au parti du robespierrisme ou la masse des patriotes que tu ranges sous cette dénomination , je ne pense pas non plus que tu puisses en attendre un aussi grand avantage que tu sembles t'en promettre. Convenant avec toi que l'engonement , l'enticherie & l'adulation , furent en partie les principales causes qui entravèrent la révolution , qui montra jamais plus à quel point on en peut porter l'excès que la célébrité monstrueuse de Robespierre ? Combien d'hommes dont le dévouement , les vues & les talens , l'ont au moins égalé , sur lesquels on a à peine jeté les yeux !

Ceux sur lesquels tu comptes , & qui ont pu ainsi se dégrader aux yeux de la raison , en attachant le sort d'une révolution aussi importante que la nôtre à la destinée d'un homme , sont des instrumens bien frêles pour travailler à la confection de l'édifice dont le programme est dans les cœurs de tous les ardents amis de l'humanité , mais dont tu as jeté des fondemens plus impérissables que la gloire de ceux que je verrois avec plus de plaisir au Panthéon qu'au comité de salut public. Crois que l'autorité de Lycurgue , Rousseau , Mably , vaut bien celle de nos légistes modernes ; crois aussi que ceux qui ne virent pas le renversement de la liberté par la violation de tous les principes , qui acceptèrent des places que le peuple seul a droit de donner , sont les mêmes qui les ont acceptées , les accepteront & préconiseront le gouvernement actuel ; s'il veut leur en donner. Pour moi , quoique tu me ranges sous une dénomination particulière , je te déclare que les hommes dont tu me crois le plus chaud partisan , ne sont pas à mes yeux plus exempts de reproches que ceux que tu veux & que je ne puis préconiser. Je me rallie aux principes de la sainte égalité ; pour leur propagation , les plus pénibles privations me seroient des délices : comme tu as prouvé & que tu prouves que tu partages fortement & d'une manière exemplaire ces sentimens , je ne puis que me glorifier de me trouver parfaitement d'accord avec toi sur le but de la révolution , sur le besoin bien prononcé de la voir consolidée pour le bonheur de tous. Tu ne trouveras pas mauvais que je te fasse quelques objections sur les moyens d'y parvenir. Je pense & je suis convaincu que , suivant l'impulsion de ton cœur , la véhémence de tes sentimens , tu y réussiras plus facilement que de suivre les traces d'hommes que tu dois avoir le noble orgueil (quels que soient les services qu'ils ont pu rendre à la patrie) de dépasser ; ne regarde point en arrière , ne vois que le bonheur du peuple , la reconnaissance de la postérité.

J. B.

(Lettres initiales du nom de Joseph Bodson.)

Cinquantième pièce.

18 ventôse.

Mon ami, j'ai reçu ce que tu m'as envoyé : tu verras, par la note que je te fais passer, que les reproches que tu me fais ne sont pas fondés : compte toujours que je ferai mon possible pour te faire le plus de fond possible. Je ferai aussi quelques notes : tu ne me reprocheras pas, j'espère, qu'elles ne sont pas à la hauteur ; tes principes sont tellement les miens, que nous ne pouvons différer que sur les moyens. L'écrit que je t'ai fait passer étoit fait il y a plus de cinq mois ; autre temps, autres mœurs : je voudrais que nous puissions converser ensemble, nous pourrions développer quelques idées, nous diviserions le travail : si je pouvois partager tes travaux & les alléger, je m'estimerois infiniment heureux : au reste, je m'en rapporte entièrement à ta prudence. — J. B.

Cinquante-unième pièce.

Arras, 25 pluviôse, an 4 de la République.

Les égaux d'Arras à leur tribun.

FRÈRE,

Nous sommes instruits des besoins que tu éprouves, ainsi que ta fanille : c'est pourquoi nous avons résolu *unanimement* de faire parmi nous une collecte patriotique, & de t'en adresser le montant ; tu trouveras en conséquence ci-joint 1,265 liv., reçois-les de tes frères. Tous nos Sans-culottes y ont contribué avec joie, ne leur donne pas le désespoir d'un refus ! . . . Continue à dévoiler les atroces projets du *patriciat*, à mériter sa haine, elle ne peut que l'assurer

de plus en plus l'estime & la reconnaissance des nombreux & infortunés plébéiens.

Salut démocratique. J. Cres.

Nous n'avons point reçu ton n^o. 39 ; mais nous l'avons lu ! du courage, mon ami . . . & la patrie & la liberté sont encore une fois sauvées.

Cinquante-deuxième pièce.

29 ventôse.

Elle ne m'est arrivée que le 27 au soir, mon ami, ta lettre du 26 : j'ai passé tout le 28 à faire, d'après elle, un travail dont je te parlerai plus amplement un peu plus loin. Cet exorde annoncerait que j'ai envie de te répondre avec beaucoup de méthode, ne t'y attends pas : je suis au contraire dans la position de ne savoir par quel bout.

(Minute qui paroît être de la main de Babœuf.)

Cinquante-troisième pièce.

Première page.

Paris, le 26 ventôse, an 4.

Ch. Germain, à G. . . . Babœuf.

Ami . . . & moi aussi j'ai l'honneur de la proscription, & moi aussi je suis signalé, poursuivi par les gouverneurs & leurs infames agens. Ah ! je n'ai pas besoin de ce nouveau motif à les exécuter, à les combattre, à travailler fortement pour leur ruine. Babœuf, mon compagnon d'infortune, fait bien quels furent toujours mes sentimens sur les hommes ; & à quelle valeur je les estimois lors même qu'ils n'étoient que conventionnels, & doit juger ce que je puis en penser & leur vouloir aujourd'hui qu'ils sont rois & souverains, qui

plus est. Une lettre signée *Megrain*, t'a instruit de mon affaire. Depuis le jour qu'elle te fut remise, le 16, je crois, il n'y a rien de changé dans ma position, seulement que certains membres du Directoire ont eu l'impudeur d'avancer qu'on avoit tort, & grand tort, de s'intéresser à moi; qu'ils n'avoient rien lancé contre moi: de sorte que si je n'avois vu de mes yeux propres leur oïdre de m'arreter, ou plutôt si je n'étois convaincu qu'ils possèdent tous les genres de perfidie, tous les moyens de scélératesse, je croirois tout bonnement qu'en vérité ils n'ont pas pensé à moi chérif. Tranchons là-dessus, & passons à autre chose: tout aussi bien nous aurions beau parler de ces gens-là, rien au monde ne pourroit nous colérer contre eux plus que nous ne le sommes.

Je crois que nous touchons à un moment bien critique: sera-t-il décisif pour la démocratie? le sera-t-il pour le crime qui gouverne? l'un & l'autre travaille à s'en donner l'avantage. Les mesures que prend le gouvernement, la sombre inquiétude qui se peint sur le moindre de ses actes, dans la moindre de ses démarches, l'or & la corruption qu'il étale & prodigue aujourd'hui plus qu'il ne l'a fait encore, tout nous démontre qu'il veut s'en attribuer le succès. D'un autre côté, la lassitude des patriotes démocrates, les mouvemens qu'ils se donnent, plus forts que toutes les autres considérations, la faim, la sainte faim, font croire que ceux-ci doivent agir & opérer pour le triomphe. Je suis sûr aussi qu'ils agissent, qu'ils opèrent comme collaborateurs: je connois une de leurs coteries, n'importe le terme; je fais, & tu ne l'ignore pas, que ceux-là veulent le bonheur commun sans restriction aucune & l'application pure & simple des principes que tu prêches. Plus d'un de tes amis, de décidés égaux en sont membres. C'est la presque certitude de nos succès, si nous n'étions barrés que par le gouvernement: mais voici une entrave qui s'offre & sur laquelle je réclame ton avis de toi à moi. J'en ai déjà touché quelques mots au brave sans-culotte qui te remet la présente; mais comme il

n'a pour lui que le zèle & le plus pur civisme, & qu'il faut pour me répondre sur tel objet encore quelque chose, je m'adresse à toi. Tous les patriotes, généralement parlant, ceux mêmes qui dans les premiers jours du gouvernement actuel étoient, je ne fais pas trop pourquoi, les plus fidèles zélateurs, tous enfin sentent la nécessité d'abattre la domination constitutionnelle d'aujourd'hui pour lui en substituer une plus conforme à leur opinion, & dans quelques-uns à leurs intérêts, de sorte que les uns veulent purement les lois de 93, d'autres desirant une refonte de 93 & 95 en un seul code; ceux-ci en veulent de toutes particulières: ceux-là, & c'est le plus grand nombre, une nouvelle Convention avec un autre gouvernement provisoire, & tout ce qui s'ensuit; chacune de ces parties travaille, & j'en suis sûr, forme des plans de soulèvement, d'insurrection contre l'ordre présent des choses. Combien peut devenir dangereuse cette confusion, cette diversité de langues & de projets! D'abord, en s'isolant de ceux qui tenent au vrai but, le bonheur commun, toutes les corporations leur deviennent encore plus dangereuses, parce qu'elles présentent contre eux des fronts d'opposition, peut-être même de résistance, dans le cas où ceux-ci se trouveroient assez en mesure pour arborer les premiers la bannière insurrectionnelle; ensuite parce que les hommes qui les composent en grande majorité, sans être à la hauteur de nos principes, ne peuvent ou du moins croient ne pouvoir être cependant regardés que comme républicains. Je ne sais si je me suis rendu intelligible: chaque jour, dans tous les lieux; on prêche qu'il y a à se méfier d'un mouvement, qu'il ne pourra être suscité que par les intéressés à trouver en défaut les hommes énergiques qu'ils détestent, & l'occasion de sévir impitoyablement contre eux. Cette opinion s'accrédite, chacun la répète, se l'inculque, & voilà que des plus chaloureux déjà sont frappés de torpeur, & sous le vain prétexte de surveillance, de prudence, de se retrancher seulement pour la défensive, ils ne font pas ce que leur commande l'intérêt de la patrie. J'ai un fort

soupçon que c'est le machiavélisme du gouvernement qui a semé ce bruit insidieux, a excité sous main la formation, l'ouverture de divers projets pour rendre, avec tous les autres, nul celui des francs démocrates, & dont l'existence, qui lui est dévoilée par les écrits, ceux de l'Eclaireur & autres, l'inquiète prodigieusement. Comment déjouer cette ruse de cabinet ? Comment imposer silence à tous les intrigailleurs, rallier à un centre commun & diriger vers le même but tous les partis divergens, dont un seul, celui de 93, peut être bien intentionné dans ce cas encore que son premier succès lui serviroit d'acheminement à de plus grands, à de plus dignes de l'homme ? Tu t'es déclaré le tribun du peuple : certes, ce titre, cette qualité dont jusqu'à ce jour tu t'es montré si méritant, t'impose l'obligation de tracer au peuple ou du moins à ceux qui sont en position d'être les intermédiaires de toi au peuple, le plan, le projet d'attaque ; je dis plus, tu ne dois t'en reposer sur cela qu'à toi. Les plans, les projets de tout autre, pouvant, s'ils ne s'étoient communiqués, & je ne sache pas qu'on l'ait fait jusqu'à ce jour, se trouver en contradiction avec toi-même, légèrement peut-être ; mais la moindre déviation en partant du but nous donne des lieues de distance en arrivant au terme : de là des dissensions, des guerres, & au milieu de tout cela quelquefois la ruine des principes & de ceux qui les soutiennent.

Le parti qui veut le règne de la pure égalité, ne fût-il qu'une faction, tu t'en es déclaré le chef ; tu dois comme tel en être le moteur, & bien des égaux croiroient, comme moi, que rien ne seroit bien opéré pour le succès de l'entreprise s'il n'avoit ta sanction. Je t'ai déjà dit que je t'écrivois de toi à moi, je puis donc m'expliquer sans équivoque : oui ; tu es le chef actuel des démocrates qui veulent, à ta voix, fonder l'égalité ; tu es le chef reconnu par eux : c'est donc toi qui dois, qui peux seul leur indiquer la voie ou leur désigner celui qui la leur indiquera.

Ch. GERMAIN.

Cinquante-quatrième pièce.

Cinquième page du 26 ventôse an 4.

Ch. Germain à G. Babeuf.

Je suis long. Mais que faire ? peut-être le temps que j'y ai employé ne sera-t-il pas perdu pour la chose. Si j'étois moins connu par toi que je le suis, certes, je craindrois par tout ce que je t'ai dit, par les inquiétudes que je t'ai témoignées, inquiétudes que très-sincèrement j'ai en moi, je craindrois, dis-je, que tu ne me regardas comme un sot alarmiste, un lâche terrorifié. Si tu me connoissois moins aussi, à ce que je réclame de toi, tu pourrais appréhender de trouver en moi un indiscret au moins ; mais je suis dégagé, comme tu l'es toi-même, je n'en doute pas, de toute idée pareille, & je reviens à mes moutons. Explique-moi comme il faut faire pour qu'un grand jour, qui n'est peut-être pas si éloigné que bien des gens l'imaginent, l'isolement causé par cette infinité de partis & de subdivisions de partis ne laisse voir au gouvernement que très-peu de formidabilité de notre part, & qu'aucun de ces partis, &c. n'use plus que le nôtre de l'avantage que nous rechercherions. Chacun d'eux a ses missionnaires, ses écrivains, ses petits moyens en jeu : chacun d'eux paroît être à la piste ou à l'écoute d'un mouvement pour en profiter, s'il peut. Mais, certes, ce qu'il y a de bien vrai, c'est qu'aucun de ces partis ne songe que tous les citoyens en général, tous appartiennent à quelque coterie aujourd'hui, à cette heure en rumeur, qu'aucun de ces partis ne prêtera ses bras à celui qui agira le premier, à moins, & nous sommes forcés de le soupçonner, que ce soit le gouvernement qui fasse remuer sous un prétexte vague dans le fond, mais en apparence plausible & attrayant. Dans ce cas, les chefs de prétendus partis qui ne seroient que des intrigans masqués, qui auroient le mot de leurs maîtres,

dirigeroient leurs forces & leurs moyens contre le parti isolé qui s'offriroit en révolte.

Je ne dis pas que peut-être la sublimité de nos principes, la sainteté de notre morale, les grands & incomparables avantages que leur triomphe & l'établissement de notre doctrine, de notre système, assureroient au peuple, ne le déterminassent en notre faveur; je ne dis pas que, reconnoissant l'erreur & le fol espoir dans lesquels ils auroient été bercés, bien des citoyens n'abandonnassent les faux prophètes, les anté-christs politiques: je suis même fondé à croire que cela finira de la sorte; mais aussi songeons au grand nombre de mécontents parmi ces hommes qui s'idolâ-trent tout-à-coup pour les chefs de leur parti, sans examiner s'il est un intrigant ou un homme probe, & songeons que la plupart de ces hommes sont, comme je l'ai déjà dit, républicains, & ne pèchent que parce qu'ils croient servir cette cause; on pourroit les ramener en s'y prenant à temps, diriger même vers le but salutaire leurs bras que la perfidie en détourne. J'espère que tu me répondras là-dessus. Je ne te proposerai pas d'aller te voir pour recevoir de vive voix & ta réponse & des instructions qui pourroient m'être bien précieuses, bien essentielles: je ne me dissimule pas combien pourroit t'exposer cette marche de la part d'un homme qui, proscrit lui-même, & peut-être suivi à la piste, & qu'on n'arrête pas dans l'opinion peut être qu'on le verra s'accoller à tel ou tel qui est déjà suspect au gouvernement, & contre lequel il n'attend que la preuve de son affinité aux vrais égaux pour l'accabler, l'assaillir aussi. Je compte donc sur ta réponse & offre, si cela te convient, de renouer notre correspondance d'Arras, qui ne sera pas tant inutile qu'alors.

Salut & l'égalité.

Ch. Germain égal.

(*Au dos est écrit.*) A Gracchus Babœuf, Tribun du peuple; à Paris.

Cinquante-cinquième

Cinquante-cinquième pièce.

(*Minute qui paroît être de la main de Babœuf.*)

Le frère de l'invincible Merlin de Thionville, dit l'invincible, commandant du dépôt de la légion de Versailles, a reçu à Versailles, une volée de la légion de police.

Réal-iser l'espoir des émigrés.

Bientôt je commencerai à défendre l'enchanteur Merlin, pour que tout le monde lui tombe dessus.

(*Au dos est écrit d'une main inconnue:*) Houdiare commandans de bataillons que son numerot s'imprime chaist Vachot son frere & generale.

Cinquante-sixième pièce.

(*Minute qui paroît être de la main de Babœuf.*)

Le mouchard Feru:

Les patriotes m'obligeront beaucoup, & ils s'obligeront eux-mêmes (*un mot rayé*) si par-tout (*deux mots rayés*) où il osera se montrer en public, ils le chassent à coups de pied dans le derrière.

Le journal des Hommes libres s'est montré le journal des cinq esclaves, en inférant sa lettre. Il devrait savoir un peu mieux discerner son monde.

Feru ne parle pas de la profession de foi qu'il a fait passer; & lui reste, si ce n'est pas lui, ce sont ses affidés.

Ce q' a dit sur Robespierre du 9 thermidor au nommé Boudray, allez détenvir.

2^e volume. Copie des pièces de Babœuf.

E

*Cinquante-septième pièce.**(Minute qui paroît être de la main de Babœuf.)*

Société du Panthéon, tous tes pas sont comptés, des observateurs suivent tous tes actes : ils les donnent à apprécier à la postérité, &c. Mais courage, tu commences à aller bien.

Fermer la société du Panthéon ; suivant la constitution en a-t-on le droit ?

*Cinquante-huitième pièce.**A Gracchus-Babœuf, rédacteur du Tribun du peuple.*

Bravo, ami, bravo ! encore quelques efforts, encore quelques numéros aussi solidement tapés que tes derniers, & l'atroce séquelle des honnêtes gens, des spoliateurs, des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes, va jouer un triste rôle. Ton 40^e N^o sur-tout, ah ! qu'il est bon ! Comme mes camarades, après eu avoir écouté la lecture avec un religieux silence, ont applaudi aux principes, aux vérités qu'il contient ! Si tu les avois entendu comme les uns aux autres ils s'en répétoient les traits les plus saillans en les affaisonnant de ces réflexions que le jargon vandale & grossier des camps rend si piquantes, & de ces apostrophes vives qui partent du cœur & annoncent une indignation profondément sentie, tu aurois passé un bien délicieux moment.

Je leur ai conté que, pour prêcher une morale aussi belle, aussi sainte, tu étois en butte aux plus inouïes persécutions, forcé de t'enterrer vivant, pour te soustraire aux recherches des gouvernans, que le code infame de la commission des onze a rendus les premiers ministres de la criminelle fureur des gens riches. Eh bien ! m'ont-ils dit, il faut qu'il sache qu'il y a aux armées de bons B. . . . Mande-lui de suite

qu'il nous fasse passer son écrit toutefois & quand qu'il lui sera possible de le faire sortir. Nous nous chargeons, nous, ont-ils ajouté, de le communiquer de tente en tente à nos frères & amis. Il seroit bien dommage f. . . . que nous tous, qui ne sommes venus ici que pour gagner l'égalité & la procurer à notre patrie, ne fussions pas instruits de ce que font pour la détruire à jamais les brigands qui soumettent nos pères & mères à des lois aussi scélérates que celles dont nous célébrions en 92 la destruction ; que nous ne fussions pas instruits non plus des beaux moyens que ce tribuna nous indique pour être autant heureux que nous le méritons.

J'ai soudain mis la main à l'œuvre & m'empresse de te faire passer ces lignes, persuadé que tu trouveras dans l'estime & la touchante cordialité de mes camarades défenseurs de la vraie République un dédommagement des maux dont t'accable la puissance meurtrière que le plus inespéré revers a assis sur les débris de notre liberté : rends publique cette lettre dans ton 41^e N^o par P. S. ou par supplément, si le cadre de ton journal est rempli ; car il n'est peut-être pas indifférent que les *myriagrammistes* sachent quel esprit dirige bon nombre de nos soldats & ce qu'ils doivent redouter du ressentiment terrible de ces braves qu'on a si cruellement & si outrageusement trompés en faisant servir à l'établissement d'un régime d'une monstrueuse férocité leur sang précieux qui ne coula que pour la démocratie & l'égalité parfaite.

Je ne t'invite pas au courage : peut-on en manquer ; lorsqu'on a entrepris de plaider la cause sublime de l'humanité toute entière ? la vertu peut-elle en manquer, en combattant le crime ? Laisse, laisse crier autour du lâche patricien les oies du Capitole, elles s'égosilleroient avant de réveiller un Manlius (*deux mots rayés*) ; d'ailleurs on voit peu d'hommes qui veuillent comme Pichegru perdre en un seul jour (& pour le bon plaisir de quelques brigands) le

fruit de quatre ans de triomphe & convertir leurs lauriers en chardons.

Salut, égalité.

Ch. G Egal.

(Lettres initiales de Charles Germain; & la pièce est de son écriture comme la cinquante-neuvième.)

Cinquante-neuvième pièce.

Ch. G., au Tribun du peuple.

Veuille annoncer dans ton prochain N°. & suivant, mon cher Gracchus, qu'il va paraître incessamment une feuille quotidienne, intitulée: *Peuple, lis-tu? veux-tu du pain? en voilà.*

Comme les principes sacrés, les vérités fortes que j'y consignerai sont merveilleusement sentis par toi, que tu me connois (& un peu mieux certes que le *foz*, le *salimbanque*, l'*ignare*, le *servile* Feru, grand courtier & agio-teur de places, comme il s'en vante lui-même dans certain café où il est mal niché) je ne t'inviterai pas à la recommander à tes lecteurs.

Grand sujet à la suite de laquelle infame des Luxembourgeois & à celle des Véroniens de s'écrier que je suis aussi payé, moi, par les Boilly-d'Anglas, les Pitt, les Cobourg & les Merlin de Thionville; cette feuille sera délivrée chaque jour & sans abonnement, à raison de 1 liv. 10 s. par numéro aux patriotes qui pourront payer cette somme, & *gratis* aux vrais fans-culottes.

Le premier numéro sortira dans les commencemens de germinal prochain.

Salut & constance imperturbable dans nos principes.

Ch. G Egal.

P. S. J'invite Feru, dont je crois inutile de répéter encore les trop connus titres, à se former auprès de l'expert Baralère, dans l'art de deviner les *pseudonymes*, &c., &c., à ne pas aller de droite & de gauche, à tort, à travers, à attaquer ceux qui ne pensent même pas à lui. Ch. G Egal.

Soixantième pièce.

(Cette note informe paraît être de l'écriture de Babœuf.)

(Cinq mots rayés.) Ils peuvent nous assassiner, & non pas nous condamner sur nos principes.

Code des délits & des peines.

(Deux mots rayés.) { Département de } (Un mot rayé.)
(Un mot rayé.)

(Deux mots rayés.)

(Six mots rayés.) L'opinion d'un homme.

Lettre à Drouet. Quelles nouvelles de celle du Panthéon?

Septembre?

Metz.

(Sept mots rayés.)

(Au dos est écrit:) Départemens du Nord & de Moselle, & pour Lyon & les environs.

Leur dire de s'assembler.

Soixante-unième pièce.

(Elle paraît être de la main de Babœuf.)

Envahisseurs . . . assassins du peuple . . . écrive qu'un jour à Boilly-d'Anglas nous le réservons.

T. c. o.

Soixante-deuxième pièce.

La soixante-deuxième pièce est un imprimé intitulé : *(Convention nationale.) Discours commencé par St.-Just en la séance du 9 thermidor.*

Soixante-troisième pièce.

La soixante-troisième pièce est un imprimé intitulé : *Société des amis de la liberté & de l'égalité, séance aux ci-devant Jacobins St.-Honoré.*

Extrait du procès-verbal de la séance des Jacobins, du 20 janvier 1793, l'an deux. de la Rép., &c.

Soixante-quatrième pièce.

La soixante-quatrième pièce est un imprimé ayant pour titre : *(Convention nationale.) Rapport fait à la Convention nationale, par A. C. Thibaudeau, député de la Vienne, de la mission qu'il a remplie près de l'armée des côtes de la Rochelle.*

Soixante-cinquième pièce.

(Note qui paroît être de la main de Babœuf.)

Titres de quelques chapitres du premier livre de Machiavel, Réflexions sur la première décade de Tite-Live.

Ch. 3. L'établissement des tribuns perfectionna la constitution de Rome.

Ch. 9. Il faut être seul pour fonder une République, ou pour la réformer sur un nouveau plan.

Ch. 17. Un peuple corrompu qui devient libre ne peut presque pas réussir à conserver sa liberté.

Ch. 18. De la manière de conserver la liberté dans un État corrompu, si par sa constitution il est libre, ou, s'il ne l'est pas, de la lui procurer.

Ch. 37. Sur la loi agraire.

Ch. 40. Ceux qui combattent pour leur propre gloire sont bons & fidèles soldats.

Ch. 44. Une multitude sans chef ne peut rien faire ; & l'on ne doit pas se porter à des menaces avant d'être saisi de l'autorité.

Soixante-sixième, soixante-septième, soixante-huitième & soixante-neuvième pièces.

(Minute qui paroît être de la main de Babœuf.)

C'est le relâchement de la sévérité qui vous demande l'ouverture des prisons pour les conspirateurs, qui vous demande en même temps la misère, l'humiliation du peuple, & d'autres Vendées. Au sortir des prisons, ils prendront les armes, n'en doutez pas. *(Six mots rayés.) Rapport de St.-Just sur les détentions, 8 ventôse.*

La monarchie n'est point un roi, elle est le crime. La République n'est point un sénat, elle est la vertu. *Idem.*

Notre but est d'établir un gouvernement ferme, tel que le peuple soit heureux, tel enfin que la sagesse & la providence éternelle présidant seules à l'établissement de la République, elle ne soit plus chaque jour ébranlée par un forfait nouveau. *Idem.*

Comme l'intérêt humain est invincible, ce n'est guère que par le glaive que la liberté d'un peuple est fondée. *Idem.*

A la destruction de l'aristocratie, le système de la République est lié ; la force des choses nous conduit peut-être

à des résultats auxquels nous n'avons point pensé. L'opulence est dans les mains d'un assez grand nombre d'ennemis de la révolution. Les besoins mettent le peuple qui travaille dans la dépendance de ses ennemis. Concevez-vous qu'un empire puisse exister si les rapports civils aboutissent à ceux qui sont contraires à la forme du gouvernement? Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que *se creuser un tombeau*. La révolution nous conduit à reconnoître ce principe, que celui qui s'est montré l'ennemi de son pays n'y peut être propriétaire. Il faut encore quelques coups de génie pour nous sauver. *Idem.*

Y a-t-il quelque espérance de justice, lorsque les malfaiteurs ont le pouvoir de condamner leurs juges? dit William. *Idem.*

Ne souffrez point qu'il y ait un malheureux ou un pauvre dans l'Etat. *Idem.*

Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux, ni un oppresseur sur le territoire français. *Rapport du 13 ventôse sur le mode d'exécution contre les ennemis de la révolution, du 8, par St. Just.*

Le bonheur est une idée neuve en Europe. *Idem.*

Le moyen d'affermir la révolution est de la faire tourner au profit de ceux qui la soutiennent & à la ruine de ceux qui la combattent. *Idem.*

Franchissez les idées intermédiaires qui vous séparent du but où vous tendez. Il vaut mieux hâter la marche de la révolution que de la suivre au gré de tous les complots qui l'embarrassent, qui l'entravent; c'est à vous d'en déterminer le plan & d'en précipiter les résultats pour l'avantage de l'humanité. *Idem.*

Faites vous respecter, en prononçant avec fierté la destinée du peuple français. *Idem.*

Vengez le peuple de douze cents ans de forfaits contre ses pétes. *Idem.*

Décret sur ce rapport. Toutes les communes de la République dresseront un état des patriotes indigens qu'elles renferment, avec leurs noms, leurs âges, leurs professions, le nombre & l'âge de leurs enfans. Le comité de salut public, lorsqu'il aura reçu ces états, fera un rapport sur les moyens d'indemniser tous les malheureux avec les biens des ennemis de la révolution.

Rapport sur les factions & sur Danton, &c., 11 germinal.

Beaucoup de gens ont assez d'esprit pour faire le bien; peu de gens ont un cœur propre à le vouloir opiniâtrément.

Idem. La liberté vous rappelle à la nature, & l'on voudroit nous la faire abandonner! N'avez-vous point d'épouses à chérir, d'enfans à élever?

Idem. Que tout ce qui fut criminel périsse. On ne fait point de république avec des ménagemens; mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi.

Idem. Ce que nous avons dit ne sera jamais perdu sur la terre. On peut arracher à la vie les hommes qui, comme nous, ont tout osé pour la vérité: on ne peut leur arracher les cœurs, ni le tombeau hospitalier, sous lequel ils se déborent à l'esclavage & à la honte d'avoir laissé triompher les méchans.

Rapport du même du 13 ventôse. N'avez-vous point le droit de traiter les partisans de la tyrannie, comme on traite ailleurs les partisans de la liberté? Seriez-vous sages vous-mêmes, si vous en agissiez autrement? On a tué Marat & banni Margarot, dont on a confisqué les biens; tous les tyrans en ont marqué leur joie; craignons-nous de perdre leur estime, en nous montrant aussi politiques qu'eux!

Idem. Que Margarot revienne de Botany-Bay! qu'il

ne périsse point ! Que sa destinée soit plus forte que le gouvernement qui l'opprime ! Les révolutions commencent par d'illustres malheureux vengés par la fortune. Que la Providence accompagne Margarot à Botany-Bay ! qu'un décret du peuple affranchi le rappelle du fond des déserts, ou venge sa mémoire !

Couthon, 10 prairial. Vous êtes chargés d'assurer le bonheur du peuple, & le peuple ne pourra être heureux que lorsque tous les crimes, tous les vices, seront écrasés, & que le règne des mœurs & de la vertu sera solidement établi.

Félix Pelletier. Réflexions sur le moment (lors de la prétendue révision de la constitution de 93.) L'impulsion est donnée, les vérités mises au jour ne rentrent plus dans le néant

J. J. Rousseau. Réponse à M. Bordes, académicien de Lyon, sur un discours sur les avantages des sciences & arts. La douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'âme. La vertu n'est pas toujours douce; elle fait s'armer à propos de sévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne fait point pardonner.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collègue Charilaüs : *Et comment seroit-il bon, leur dit-il, s'il ne fait pas être terrible aux méchants ?* Brutus n'étoit point un homme doux; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit point vertueux ? Au contraire, il y a des âmes lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal.

Idem J. J. Rousseau. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle *maître*,

& de cette autre espèce d'hommes fripons, menteurs, qu'on appelle *esclaves*; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour *oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim*; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres. je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister leurs vices, leurs crimes. . . . On m'assure qu'on est depuis long-temps défabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est défabusé de la chimère de la vertu !

Idem, en répondant aux objections : « C'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques. » Il dit : Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des Etats soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses : je ne fais si cette proportion ne seroit point inverse. Voilà une importante question à méditer, & je crois qu'on peut bien encore la regarder comme inédite.

Idem. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontière du pays une potence, où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir.

Note. On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'Etat un citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer. Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toute manière, c'est à la loi de prévenir; & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant. (Iysandre & Pausanias, Spartiates, sortirent de leur pays, & se laissèrent corrompre par l'or.)

Idem. (Objection.) Quel spectacle nous présenteroit le

genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers? Est-ce parmi les gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur? — On l'y cherchoit beaucoup plus raisonnablement que la vertu parmi les autres. Quel spectacle nous présente le genre humain composé de cuisiniers, de poètes, d'imprimeurs, d'oisifs, de peintres & de musiciens?

Idem. Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? — Pourquoi non? qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que, tels que je les demande, ils ressemblent beaucoup à des bêtes; & que, tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

Idem. On croit s'embarasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source du mal au-delà du nécessaire physique.

Idem. Je ne propose point de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas fermer le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens; mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal, & tâche d'en trouver les causes. *D'AUTRES, PLUS HARDIS OU PLUS SENSÉS, POURRONT EN CHERCHER LE REMÈDE.*

Idem J. J. R. discours sur les sciences & les arts. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes: mais bientôt, devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques; ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens.

Idem. (Chacun à sa place.) Tel qui sera toute sa vie un mauvais verificateur, un géomètre subalterne, seroit peut-

être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Descartes & les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes: & quel guide les eût conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés?

Idem. Ce sont les grandes actions qui font les grands hommes.

Idem. (De la nécessité, pour faire le bonheur du peuple, que la sagesse & la puissance soient réunies.) Il faut que la vertu, la science & l'autorité, animées d'une noble émulation, travaillent de concert à la félicité du genre humain. Quand la puissance est seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les savans pensent rarement de grandes choses, l'autorité en fait rarement de belles, & les peuples continuent d'être vils, corrompus & malheureux.

Soixante-dixième pièce.

(Paroît être de la main de Babouf.)

Une erreur involontaire a été cause que vous n'avez pas reçu le n°. 38 en son temps.

Au dos est écrit.

<p>Nous avons tué la faction des prudents.</p> <p>Nous avons tué le d^r.</p> <p>Énergie résuscitée</p> <p>9. th. C. 93. C. 92.</p> <p>... Il est temps de les réduire au silence.</p>	<p>Lâche Convention.</p> <p>La taxe révolutionnaire.</p> <p>Chevaux de luxe.</p> <p>Patriotes de 89. 92.</p> <p>Libelle par Deville.</p> <p>Germain, correspondance.</p> <p>Aller chez Monnard, chez Ferrier.</p> <p>Abonnés des départemens, N^{os} 37 & 38.</p> <p>Avis aux abonnés de Paris, pour 41.</p>	<p>Les soldats ont la liberté en gal. & pal.</p> <p>Debut, je me mire dans mes œuvres.</p>
---	--	--

Soixante-onzième pièce.

La soixante-onzième pièce est un imprimé ayant pour titre *la Liberté de la presse, second cahier du Publiciste philanthropique* (par Xavier Audouin).

Soixante-douzième pièce.

La soixante-douzième pièce est un imprimé ayant pour titre *Faits recueillis aux derniers instans de Robespierre & de sa faction* : du 9 au 10 thermidor.

Soixante-treizième pièce.

La soixante-treizième pièce est un imprimé intitulé *l'Orateur du peuple*, par Martel, avec cette épigraphe :

Qu'aux accens de ma voix la France se réveille :
Rois, foyez attentifs ; peuples, prêtez l'oreille. No. 13.

Soixante-quatorzième pièce.

Chançon nouvelle à l'usage des fauxbourgs.

AIR : C'est ce qui me désole.

Mourant de faim, mourant de froid,
Peuple dépouillé de tout droit,
Tout bas tu te désole :
Cependant le riche effronté,
Qu'épargna jadis ta bonté,
Tout haut, il se console.

Gorgés d'or, des hommes nouveaux,
Sans peines, ni soins, ni travaux,
S'emparent de la ruche :
Et toi, Peuple laborieux,
Mange, & digère, si tu peux,
Du fer, comme l'autruche.

*bis.**bis.*

Evoque l'ombre des Gracchus,
Des Publicola, des Brutus ;
Qu'ils te servent d'enceinte !
Tribun courageux, hâte-toi ;
Nous t'attendons : trace la loi
De l'*Egalité* sainte.

*bis.**bis.*

Oui, Tribun, il faut en finir.
Que tes pinceaux fassent pâlir
Luxembourg & Vérone !
Le règne de l'*Egalité*
Ne veut, dans la simplicité,
Ni panaches, ni trône !

*bis.**bis.*

Certes, un million d'opulens
Retient depuis assez long temps
Le Peuple à la glandée :
Nous ne voulons, dans le faubourg,
Ni les chouans du Luxembourg,
Ni ceux de la Vendée.

*bis.**bis.*

O vous, machines à décrets,
Jetez dans le feu, sans regrets,
Tous vos plans de finance :
Pauvres d'esprit, ah ! laissez-nous :
L'*Egalité* fera sans vous
Ramener l'abondance.

*bis.**bis.*

Le Directoire exécutif,
En vertu du droit plunitif,
Nous interdit d'écrire
N'écrivons pas ; mais que chacun,
Tout bas, pour le *bonheur commun*,
En bon frère conspire.

Un double Conseil sans talens,
Cinq Directeurs toujours tremblans
Au nom seul d'une pique :
Le soldat choyé, caressé,
Et le démocrate écrasé :
Voilà la République.

Hélas ! du bon Peuple aux abois
Fiers compagnons, vainqueurs des rois,
Soldats convertis de gloire !
Las ! on ne vous reconnoît plus.
Eh ! quoi ! seriez-vous devenus
Les gardes du Prétoire ?

Le Peuple & le Soldat unis
Ont bien su réduire en débris
Le Trône & la Bastille :
Tyrans nouveaux, hommes d'état,
Craignez le Peuple & le Soldat
Réunis en famille.

Je m'attends bien que la prison
Sera le prix de ma chanson ;
C'est ce qui me défie :
Le Peuple la saura par cœur ;
Peut-être, il bénira l'auteur :
C'est ce qui me console.

M.

*Soixante-quinzième**Soixante-quinzième pièce.*

19 ventose.

(Cette note paroît être de la main de Babœuf.)

(Deux lignes rayées.) A Did. deux douzaines de numéros, depuis 34 jusqu'à 39 inclusivement.

Au même qu'il porte deux douzaines de 40 chez la cit. Langl (1). (Trois lignes rayées.)

Abonnemens demandés au C. Al. pour les journaux suivans : Patriotes de 89, Sentinelle, Messager du soir, & le Censeur des journaux.

Demandé à Guillh. & à Path. des quittances (2).

A Did. 300 du n°. de *l'Eclaireur* (3).

22 ventose.

(Trois lignes rayées.) Les lois des foldats pour la pétition d'Arras. Mon habit. (4).

Reçu la quittance de Guilhemat & Pathiau. (5).

L'imprimerie des trois Amis, rue Jacques, n°. 51. Ne font-ce pas mes anciens imprimeurs ? Du linge, des pistolets, un sabre. (Trois mots rayés.) La chanson de Germain. Code la nature, c'est chez Vatar. (Un mot rayé). Ma pétition d'Arras à Rivol ? Le papier demi imprimé de chez Rivol ? Le papier..... Bodemant.

*Soixante-seizième pièce.*La soixante-seizième pièce est un imprimé format in-4°, intitulé *Manifeste des Belges & Liégeois unis*.*Soixante-dix-sept, soixante-dix-huit, soixante-dix-neuf, quatre-vingt, quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux & quatre-vingt-troisième pièces.*

Les soixante-dix-sept, soixante-dix-huit, soixante-dix-neuf,

(1) (2) (3) (4) (5) Ces lignes étoient barrées.
2^d volume. Copie des pièces de Babœuf.

F

quatre-vingt, quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux & quatre-vingt-troisième pièces ne sont autre chose que les listes des abonnés au journal de Babœuf.

Quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six, quatre-vingt-sept, quatre-vingt-huit, quatre-vingt-neuf, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze, quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, quatre-vingt-quatorze, quatre-vingt-quinze, quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-dix-neuf, centième pièces.

Les quatre-vingt-quatrième, quatre-vingt-cinquième, quatre-vingt-sixième, quatre-vingt-septième, quatre-vingt-huitième, quatre-vingt-neuvième, quatre-vingt-dixième, quatre-vingt-onzième, quatre-vingt-douzième, quatre-vingt-treizième, quatre-vingt-quatorzième, quatre-vingt-quinzième, quatre-vingt-dix-septième, quatre-vingt-dix-huitième, quatre-vingt-dix-neuvième & centième pièces, excepté la quatre-vingt-seizième qui sera transcrite ci-dessous, font la minute du n^o. 42 du Tribun du Peuple.

(Ces pièces écrites de la main de Babœuf).

Quatre-vingt-seizième pièce.

Les citoyens d'Arras soussignés, aux membres du Directoire-Exécutif.

Arras, 10 ventôse, an 4.

DIRECTEURS,

Sommes-nous donc retournés à cette époque malheureuse (juillet 92) où les patriotes étoient poursuivis, embaillés par les juges-de-peace dévoués aux habitans du château des Tuileries, pour avoir conspiré la perte du tyran? Sommes-nous de nouveau dépouillés de nos droits les plus précieux?

& ne nous est-il plus permis de dire au peuple, « Que la » République sans l'égalité, sans le bonheur, n'est qu'un » vain mot, dont on abuse perfidement pour le rendre » esclave? » Faudra-t-il enfin que nous soyons réduits à faire comme alors des vœux pour qu'un 10 août vienne anéantir derechef & le despotisme & ses coupables agens? . . . Non, citoyens-directeurs, vous ne nous mettrez sans doute pas dans la cruelle position, ou d'abandonner nos devoirs pour nous ressaisir de nos droits, ou de laisser impunément violer nos droits pour rester fidèles à nos devoirs! . . . Non, vous ne permettrez pas à ces juges-de-peace qui semblent institués pour proscrire impitoyablement le patriotisme de torturer encore les amis de la liberté, sous l'éternel prétexte de conspiration contre le gouvernement! Vous punirez ce *Lamaigniere*, qui s'est porté contre la femme du citoyen Babœuf à des excès qui outragent l'humanité, la justice & la constitution! . . . Vous reconsecrerez le principe de la liberté illimitée de la presse! . . . Vous rendrez une mère éplorée & non coupable à ses jeunes & malheureux enfans, & vous prouverez ainsi à la France entière que la vengeance n'entre pour rien dans son arrestation. Nous attendons avec confiance cette nouvelle preuve de votre attachement aux principes & à l'équité! . . .

Salut & fraternité. Suivent les signatures.

Cent-unième & cent-deuxième pièces.

(Minute qui paroît être de la main de Babœuf.)

L'Éclaireur du Peuple, ou le Défenseur de 24 millions d'opprimés, par S. LALANDE, soldat de la patrie.

Avec cette épigraphe: « Les malheureux sont les puissances de la terre; ils ont le droit de parler en maîtres » aux gouvernemens qui les négligent » *Saint-Just*.

Trop long-temps l'influence des écrits fut le domaine exclusif de l'aristocratie & de l'autorité; l'arène des publi-

cistes n'étoit remplie que d'athlètes de l'oppression & de l'injustice ; à peine restoit-il une seule voix pour protester en faveur de la vérité éternelle & des droits imprescriptibles : mais cette voix isolée au milieu de tant de trompettes impudentes de l'iniquité, de l'immoralité & de tous les paradoxes anti-sociaux, ne pouvoit articuler que des sons timides qui étoient nécessairement étouffés par les cent clameurs de la tourbe perverse. Ainsi le peuple étoit, pour ainsi dire, totalement indéfendu. L'excès des maux semble aujourd'hui contraindre les âmes fortes & sensibles à sortir du rôle d'observatrices silencieuses ; & dans ce moment où l'on menace encore de poser des digues au torrent de la pensée, l'énergie impatientée les franchit & s'élançe impétueusement dans les champs de l'indépendance. Il est apparemment des termes où la force coercitive contre les droits légitimes & incontestables n'en impose plus. C'est en effet précisément cet instant-ci que les plumes courageuses & bienveillantes paroissent choisir pour former une ligue puissante en faveur du peuple & de ses droits, & chaque jour voit éclorre de nouvelles productions qui annoncent l'existence, la force des moyens & le caractère prononcé de cette confédération ; ceci n'est pas d'un augure peu consolant pour les vrais républicains. Ils en concluront que la vertu, le dévouement héroïque, ne sont point entièrement bannis de notre sol, & les hommes placés à certains degrés commenceront peut-être à découvrir combien il est dangereux d'opposer un heurt trop téméraire aux principes d'une nation qui a vu de près la liberté. On peut garantir avec quelque confiance que la feuille que nous annonçons fera de couleur indépendante. Nous ne la jugeons pas seulement sur son titre ; nous avons vu trop de journaux qui n'ont eu de populaire que le nom ; ou si le contenu n'a pas toujours été le disparate frappant du titre, on voyoit ces feuilles annoncées si pompeusement dégénérer en recueil insignifiant de nouvelles, de procès verbaux & de remplissage. L'Éclaireur, d'après la touche de ses premiers numéros,

n'est point du tout cela ; c'est encore une feuille politique raisonnée, & raisonnée pleinement dans le sens du peuple & de la vertu toute entière. Le citoyen *S. Lalande*, son auteur, paroît être, ainsi qu'il se le dit, malgré l'entêtement de certaines gens à ne vouloir le croire, il paroît être un défenseur de la patrie, mutilé à son service ; il prend, dès son début, acte de sa qualité, pour s'établir en même temps que l'Éclaireur du peuple, celui de ses anciens camarades des différentes armées, auxquels il promet souvent d'adresser la parole & de les instruire de ce qu'ils doivent faire comme les soutiens nés de la démocratie, & de ce qu'ils ont droit de réclamer pour avoir déjà fait triompher la République contre les oppresseurs du dehors. Son style en même temps vigoureux & châtié a encore le mérite de la clarté & celui de pouvoir être facilement compris par toutes les classes de lecteurs. Sa doctrine est complètement populaire, complètement au profit des malheureux & dans l'esprit positif de son épigraphe. *Le bonheur commun*, paroît être aussi son mot de ralliement ; & les premières proclamations de son apostolat sont marquées d'un ton de vérité si nud, si prononcé, si exempt de ménagemens sur les hommes, les choses & les époques, qu'il est impossible de craindre qu'un tel combattant recule, parce qu'il est déjà trop engagé dès le premier pas. (*Onze lignes rayées*).

G. BARCEUF.

(*Cette signature est rayée.*)

S E I Z I È M E L I A S S E ,

I N T I T U L É E

**G R A V I L L I E R S , L O M B A R D S , T E M P L E ,
 A M I S D E L A P A T R I E ,**
(Ce titre paroît écrit de la main de Babœuf.)
Contenant treize pièces.

Première pièce.
Sixième arrondissement.
Le 20 floréal.

Oui, les pancartes sont prêtes & bien arrangées : vous pouvez en disposer quand vous voudrez ; les patriotes sont prêts ; donnez-moi l'assurance que les troupes seront pour nous, & jamais insurrection n'aura eu de caractère plus populairement prononcé : tracez-moi, pour le bien de la chose, un plan de conduite uniforme. Que tout marche ensemble & d'accord, & la tyrannie est abattue infailliblement.

Je vais m'occuper dès aujourd'hui de l'objet de vous entourer de la confiance populaire ; quand vous aurez la confiance du peuple, vous aurez sa force.

N'oubliez pas le tocsin de l'Unité ; souvenez-vous que cette cloche a causé plus de mal au peuple que la carabine de Charles IX, & qu'elle ne fut placée que dans le dessein de l'affaliner : dites-le au peuple, afin d'augmenter sa colère & sa vengeance.

Je ferai un petit mémoire de ce que les cartons ont coûté, & je vous le ferai passer.

Deuxième pièce.
Le 18 floréal.

Par votre lettre du 16, vous m'avez demandé l'état des armes à feu de l'arrondissement. Les renseignemens que j'ai eus à ce sujet en porte le nombre à - peu - près à 400, sans y compter les piques, qui probablement se montreront le jour de l'insurrection. A l'égard des cartouches, beaucoup de personnes en ont, quoique n'ayant point de fusils.

Il existe, dans chaque chef-lieu de section, 300 fusils, ou à-peu-près, en bon état.

Je vous prévien que l'insurrection sera terrible, si la troupe commence par se ranger avec le peuple : ce qui n'est pas difficile, & voici comment. Au moment où les troupes de Vincennes feront entrées dans le F., c'est de barricader l'entrée du côté de la ville, d'aller au devant, comme vous l'avez bien imaginé, avec des couronnes, les pérorer, les forcer à se ranger avec le peuple, & marcher avec cette colonne aux endroits destinés.

Songez que, le jour de la victoire, vous devez suspendre provisoirement l'exécution de toutes les lois & arrêtés des gouvernemens qui ont existé depuis l'horrible journée de thermidor.

Casser & annuler toutes les radiations de listes d'émigrés depuis cette époque, sauf à réviser. Enjoindre à tous les scélérats qui sont entrés sur le territoire de le quitter dans la huitaine qui suivra la proclamation de la loi.

Décréter que la salle des Jacobins sera reconstruite aux dépens de ceux qui l'ont fermée, & , à leur défaut, aux dépens des riches. Il en faut également une dans chaque arrondissement aux dépens de ceux qui n'aiment pas le peuple & qui l'ont ruiné.

Paris doit être fermé très-soigneusement pendant au moins

F 4

trois jours : personne ne doit sortir, pas même des courriers.

Les paquets de la poste seront ouverts par une commission.

J'ai omis de placer sur la liste des patriotes que je vous ai adressée, le citoyen Philippe, un des bons démocrates de l'arrondissement, très moral & capable d'administrer. Il demeure rue Charlot n°. 11.

P. S. Rendre responsables sur leurs têtes les chefs de la force armée, du fang qui seroit répandu.

Troisième pièce.

Sixième arrondissement.

P A T R I O T È S.

9 floréal.

(*La date & ces mots, Patriotes, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babeuf.*)

L O M B A R D S.

Canonnières.

1. Sorel, cordonnier, rue des Ecrivains, n°. 6.
2. Parent, rue *idem* & maison *idem*.
3. Poillon, rue de la Savonnerie, maison du faïencier.
4. Piqueur, rue des Lombards, maison du citoyen Duval, confiseur, enseigne du ci-devant Grand Monarque.
- Olivier, rue Quincampoix, cul-de-sac de Venise, capable de commander en seconde ou troisième ligne.

Patriotes bons pour administrer & révolutionner.

1. Cordas, rue des Ecrivains, maison du café, n°. 8.
2. Duvivier, perruquier, rue de la Vieille-Monnoie.
3. Blandin, ci-devant juge-de-peace, rue des Cinq-Diamans.

4. Clusel, bijoutier, rue Salle-au-Comte.
5. Dublanc, apothicaire, rue Martin, près le théâtre de Molière.
6. Seguin, employé à la police générale, demeurant à la maison ci-devant Saint-Magloire, rue Denis.
7. Ahuy, instituteur des aveugles, à la maison ci-devant Sainte-Catherine.

Contre-révolutionnaires des Lombards (En tout, 14.)

1. Limodin, imprimeur, rue Martin, membre du bureau central.
2. Guyot, rue Quincampoix, n°. 106.
3. Bonvin, marchand de toile, vis-à-vis les Innocents, aux deux Clefs.
4. Porte-fils, marchand de drap, rue Denis, près la porte Paris.
5. Quartier, marchand de foierie, rue Denis, près la porte Paris.
6. Robin, marchand de vin, rue aux Ours, au coin de la rue Magloire.
7. Altopaine, parfumeur, rue Denis, près la rue d'Avignon.
8. Bricogne, marchand de baleine, rue Denis, de plus municipal.
9. Bénard, marchand de cierges, rue Martin, près celle Aubry-le-Boucher.
10. Maucuit, horloger, rue Martin, au coin de la rue Aubry-le-Boucher.
11. Prevost, épicier, Cloître St-Jacques-la-Boucherie, n°. 11.
12. Martin, épicier, au coin de la rue de la Savonnerie.
13. Paris, confiseur, rue des Lombards; il est frère du fameux Paris-Freron.
14. Rondeau, épicier, rue des Lombards, près le grand balcon.

Quatrième pièce.

Sixième arrondissement.

9 floréal.

(La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.)

T E M P L E.

Canoniers.

1. Désormoise, rue de Menil-Montant, n°. 128.
2. Grenier, limonadier, boulevard du Temple, maison Foulon.
3. Rouffard, pâtissier, boulevard du Temple, à côté des Variétés.
4. Guilmin, rue Menil - Montant, n°. 119.
Féret, menuisier, rue du faubourg du Temple, à côté d'Atley.

P A T R I O T E S D U T E M P L E.

Bons pour administrer & révolutionner.

1. Metrot, rue Crussol, n°. 12.
2. Dutilh, enclos du Temple.
3. Perinet, enclos du Temple.
4. Fiquet (Antoine), rue Charlot, n°. 11.
5. Louis, jardinier, rue de Malthe, n°. 6.
6. Charles, rue fauxbourg du Temple.
7. Bauché, émailleur, rue d'Angoulême, n. 11.
8. Mallais, enclos du Temple, n°. 8.
9. Vie, perruquier, rue de Crussol, n°. 7 ou 5.

10. Draux, limonadier, au coin de la rue Fontaine nationale fauxbourg du Temple.

11. Francoz, rentier, rue de Crussol, n°. 12.

12. Lemoine, rue de Crussol, n°. 10.

Contre-révolutionnaires du Temple.

1. Perier, rue Boucherot, n°.
2. Louis Boudan, ci-devant prêtre, rue Fontaine nationale, n°.
3. Dubusc, rue Charlot, n°. en face la rue Normandie.
4. Breant, horloger, enclos du Temple, à côté l'hôtel Bouffers.
5. Sabotier, père & fils, enclos du Temple, derrière la Rotonde.
6. Dullere, commissaire de police, boulevard du Temple.
7. Hention, secrétaire du comité civil, rue Charlot, n°. 13.
8. Le chevalier Duplessis, enclos du Temple, n°. 8.
9. Dournel fils, juge-de-peace, rue Saintonge.
10. Guichard, directeur des chœurs à l'Opéra. *Nota.* Il a quitté la section. S'informer de sa demeure à l'Opéra; il mérite d'être suivi.
11. Bereau, rue Basse des fossés du Temple, employé au comité de sûreté générale pendant toute la durée de l'affreuse réaction.
12. Goin, ami intime de Rolland, employé au comité de sûreté générale; on ignore où cet être demeure.
13. Déniau, commandant les rebelles le 13 vendémiaire, employé fournisseur de la République, rue la Ville-Evêque, section du Roule.

Fin du contrôle du Temple.

Danjeon, rue des fossés du Temple, n^o. 60, propre à commander en deuxième ou en troisième ligne.

Fin de la section du Temple.

Cinquième pièce.

Sixième arrondissement.

9 floréal.

(*La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.*)

SECTION DES AMIS DE LA PATRIE.

Patriotes à placer pour administrateurs révolutionnaires.

1. Baude, commissaire de police.
2. Lambert, rue Denis, n^o. 54.
3. Vauthier, rue de Tracy, au coin de celle des Egouts.
4. Sellier, tabletier, rue Grenetat, n^o.
5. Genois, rue Denis, maison St.-Chaumont.
6. Rente, rue Martin, près l'Ancre nationale.
7. Gohier, à l'Arsenal, rue Martin.
8. Baugé, rue Martin, n^o. 354.
9. Simon du Ponceau.
10. Davellais, rue Martin, au Petit St. Martin.
11. Buneau, à Chaillot, section des Champs-Élysées.
12. Creston, juge-de-peace.

Fin des patriotes.

Contre-révolutionnaires des Amis de la patrie.

1. Vangeois, rue Martin, n^o. 282.
2. Boucheront, rue Martin, 285.

3. Rossignol, rue Bourg-l'Abbé, n^o. 3.
4. Roché, rue Bourg-l'Abbé, n^o. 4.
5. Laveau, rue Denis, au coin de celle du Petit-Hurlleur, épicier.
6. Fournier, marchand de vin, rue Martin, au coin de celle neuve Denis.
7. Canappe & Puger, rue Neuve-Denis, n^o. 15.
8. Pâris, avoué, rue Grenetat, n^o. 87.
9. Renard, fleuriste, rue Denis, n^o. 49.
10. L'au noir, rue *idem*.
11. Dupré, huissier, rue Denis, n^o. 54.
12. Rouffellet, ci-devant commissaire de police, rue Ponceau, n^o.

Sixième pièce.

Sixième arrondissement.

9 floréal.

(*La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.*)

SECTION DES GRAVILLIERS.

Canonnières.

1. Lefas, rue Transnonain, maison du perruquier.
2. Breois, rue Jean-Robert, maison du chandelier.
3. Baudin, rue Phélippeaux, près celle des Vertus.
4. Bolliard, rue Bailly, cour Martin.
5. Brocard, tabletier, rue Phélippeaux, très-brave & propre à commander.

Patriotes propres à être occupés.

1. Crespin, menuisier, rue des Gravilliers, n^o. 30.

2. Grespin, naturaliste, rue des Fontaines, n^o. 29.
3. Lepage, éventailiste, rue Aumaire, maison Lavarde; couvreur.
4. Petit, éventailiste, rue des Gravilliers, n^o. 5.
5. Charbeau, marchand mercier, au coin de la rue Jean-Robert & Transnonain.
6. Plançon, tabletier, marché Martin.
7. Brouillasse, ouvrier en foie, rue Mésée, près celle Martin.
8. Boursaut, instituteur, rue Phélippeaux.
9. Egosse, marché Martin, n^o. 4.
10. Boursier, frippier, n^o. *idem*.
11. Cazenave, officier de santé, rue neuve Martin.
12. Chicot, rue du Vert-Bois, n^o. 17.
13. Camelin, commissaire de police.

Contre-révolutionnaires des Gravilliers.

1. Felines, négociant, rue Jean-Robert, n^o. 9.
2. Sellier, corroyeur, rue Frépillon, n^o. 21.
3. Letellier, juge-de-peace, rue neuve Martin, n^o. 36.
4. Guillard, menuisier, rue Nazareth.
5. Grouvelle, rue Martin, n^o. 33, au roulage.
6. Vollée, ex-procureur, aujourd'hui épiciier, rue Aumaire, n^o.
7. Langlois, attaché à la ci-devant cour, rue des Fontaines, n^o.
8. Desmousseaux, peintre en bâtimens, marché Martin, n^o.
9. Leroux, chanteur à l'Opéra, rue Mésée, n^o.
10. Jacob, ébéniste, ses deux fils, rue Mésée, n^o. 77.
11. Richard, quincaillier, près le corps-de-garde.

Fin des Gravilliers.

Septième pièce.

Sixième arrondissement.

Le 9 floréal.

(La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.)

Je vous envoie à la hâte, citoyen, la liste que vous m'avez demandée : à l'égard de celles des contre-révolutionnaires, elles sont faites sans passion ; le nombre vous le prouvera. Celle des patriotes a été également soignée ; cependant je crois qu'il est possible d'en trouver quelques-uns de plus dans chacune de ces sections.

Je n'ai pu me procurer que le nombre des canonniers que je vous envoie : depuis que ces braves gens ont éprouvé tant d'avanies par la Convention, ils sont presque dispersés, de manière qu'il est très-pénible & très-difficile de se procurer le nombre que je vous adresse ; encore manque-t-il ceux de la section des Amis de la Patrie.

Vous pouvez vous fier aux hommes que je vous indique comme étant propres à être employés comme officiers supérieurs ; deux me sont parfaitement connus, Brocard & Danjent : le troisième m'est donné par un vrai démocrate. A l'égard d'Antoine Fiquet, je vous observe que c'est un brave, en qui vous pouvez placer une bonne confiance ; son intention seroit de partir pour les départemens de la Drome & de l'Ardèche, où il a beaucoup révolutionné. Disposez-en : il est tout entier au bonheur commun, & il connoît des hommes de ces départemens qui veulent de ce système ; je vous le rappelle, parce que je crois qu'il est infiniment propre pour cette opération.

L'esprit public s'est montré à découvert ; aujourd'hui les hommes timides se rassurent ; les forts prennent de l'audace : hâtez vos mesures, les patriotes sont impatiens ; l'occasion est

belle; saisissez-la, ne laissez pas au gouvernement le temps de prendre des mesures contre les hommes dont vous pouvez tirer un si grand parti; songez qu'un long retard dans l'explosion peut les perdre, & avec eux la patrie; leur détermination est superbe; ils veulent aller au Camp de Vincennes amener dans Paris leurs camarades égarés par le gouvernement, revenir à Paris, battre la générale, rallier les citoyens & marcher sur les scélérats. Voilà l'exacte vérité, c'est à vous à voir ce qu'il convient. Salut &.

Huitième pièce.

Sixième arrondissement.

Le 6 floréal.

(*La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.*)

Je vous envoie, citoyen, un extrait du discours prononcé il y a quelques jours par le commandant du deuxième bataillon de la légion de police, première demi-brigade, casernée à la Courtille, assemblée dans les cours de cette caserne; il m'a été transmis par un légionnaire qui m'a assuré l'avoir retenu assez exactement. Pendant tout le discours personne n'a soufflé: seulement à la fin les légionnaires ont répété le cri de *vive la République*, qu'ils ont dans le cœur, après quoi tout le monde s'est tu; le plus grand silence a régné pour écouter encore. Le discoureur interpréta à sa manière, le silence en faveur de ce qu'il venoit de dire pour le gouvernement. Il se trompoit bien grossièrement, cet esclave de la tyrannie; car il n'est plus possible de douter des intentions de la grande majorité de la légion, & la ferme résolution où elle est de favoriser de la force de ses armes un mouvement qui auroit pour objet le bonheur du peuple, & un changement dans les troupes.

La rue du Carême-prenant a dû vous dire là-dessus quelques

que chose d'assez intéressant pour ne pas être négligé, & il pourra bien encore vous en dire davantage, attendu que je l'ai abouché avec un brave qui m'a été recommandé, & qui m'a l'air d'être le meneur de la caserne de la Courtille. Réfléchissez-bien, citoyen, aux avantages que vous présente le mécontentement qu'a produit sur ce corps le décret rendu contre lui: c'est une masse de huit mille hommes mécontents, & dont on peut former l'avant-garde de l'armée populaire & insurgée; elle seule peut attacher à son audace tous les hommes qui sont las de la tyrannie, qui veulent la renverser ou mourir avec la liberté. Songez-y; les momens me paroissent à moi qui ne vois que le succès, très-pressans; c'est à vous, qui conduisez la machine, à juger si les circonstances nous sont favorables & avantageuses, si nous devons les presser, s'il faut enfin profiter du moment, ou attendre encore.

Rien de nouveau à la police: quelques patriotes mis à la surveillance, mais déjà prévenus, de sorte que les inquiétudes à cet égard doivent totalement cesser. Je ne suis pas mal servi de ce côté-là, & j'espère continuer à l'être malgré les changemens survenus dans cette administration.

Neuvième pièce.

É G A L I T É L I B E R T É .

B O N H E U R C O M M U N .

Paris, 3 floréal, l'an 4 de la République.

(*Cette pièce paroît être une minute de la main de Babœuf.*)

LE DIRECTOIRE DE SALUT PUBLIC,

A l'agent du sixième arrondissement.

Quand les hommes sont encore susceptibles de conversion,
2^e volume. Copie des pièces de Babœuf. G

il vaut mieux les gagner à soi que les rejeter des rangs parce qu'ainsi l'on grossit son parti, & l'on diminue celui de ses adversaires.

Quand l'erreur est trop enracinée, il ne reste de plus avantageux que d'empêcher de tels hommes d'exercer le prosélytisme parmi ceux de la secte dont on est. Ta règle est tracée d'après ces principes relativement aux 3 ou 4 Marseillais que tu dis être endoctrinés par Feru, & devenus, par ses soins, sous-endocteurs de ses maximes parmi les démocrates : c'est à toi de voir à quel point ils sont ancrés dans la religion de nos adversaires, & de juger, d'après cela, si tu dois entreprendre d'en faire des néophytes, ou si tu dois te borner à les présenter à nos fidèles comme des hérésiarques dangereux, dont il faut qu'ils se défient.

Dixième pièce.

30 germinal.

Sixième arrondissement.

(*Ces mots sont de la main de Babœuf.*)

Les rapports de la police n'offrent rien d'intéressant pour les patriotes ; depuis deux jours ils ont tous roulé sur l'effet qu'a produit sur les esprits l'infame loi du 27 sur les attroupemens ; on y présente le peuple comprimé, mais de cette compression qui laisse entrevoir qu'une pareille position ne peut durer long-temps.

On m'a assuré hier que Maisonselle & Astier quittoient le Bureau central. Si cela est, il est à craindre que le petit nombre de bons patriotes qui se trouvent dans leurs bureaux, ne soient exposés : vous sentez qu'alors je n'aurai plus les moyens de connoître les rapports & les ordres que les *puissans* envoient au Bureau central, & qui toujours intéressent les patriotes sous quelques rapports.

Je vais donc engager les patriotes à dissimuler (quelques changemens qui arrivent) ; car plus nous avançons, plus nous avons besoin de renseignemens.

Je n'ai pu encore découvrir la demeure de tous les canonniers : aussitôt que je me la ferai procurée ; j'en dresserai la liste, & vous la ferai passer.

Il en est de même des contre-révolutionnaires ; & comme vous me l'observez justement, je ne veux vous envoyer que ceux qui constamment depuis la révolution se sont montrés les ennemis du peuple.

La même justice aura aussi présidé à la liste des patriotes que je vous enverrai, & les observations que je ferai sur chacun d'eux vous mettront à même de les juger tous. Dans le dernier envoi que vous m'avez fait de feuilles ayant pour titre, *doit-on obéissance à la Constitution de 95 ?* il manquoit une partie des feuilles, de sorte que la distribution n'a pas été aussi étendue qu'elle l'auroit été sans cela : je vous invite donc à faire soigner cet objet.

Il y a ici trois à quatre Marseillais, j'ignore leurs noms, mais je les suis moi, endoctrinés par Feru, qui emploient tous les moyens qui leur sont transmis pour persuader aux patriotes foibles que c'est au Directoire qu'ils doivent s'attacher pour sauver la chose publique, tandis que ce n'est véritablement que pour le patricien Barras & le très-fayette Carnot qu'on veut former un rempart ; ne conviendrait-il pas de cerner ces hommes & leur démontrer qu'ils sont dans l'erreur, que leur bonne foi est trompée par des intrigans aux gages mêmes des Barras & des Carnot ; qu'ils sont, sans le savoir, les instrumens de la tyrannie la plus odieuse, les soutiens des provocateurs des lois de sang qu'on vient de rendre contre les patriotes & les écrivains patriotes, ou bien de les laisser, en avertissant les patriotes de se tenir en garde contre les discours, les conseils, les opinions de ces hommes ?

J'ai reçu les 1200 liv.

Première copie.

(*Ce mot & toute la pièce paroissent être de la main de Babœuf.*)

Onzième pièce.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

Paris, 26 germinal l'an 4 de la République.

LE DIRECTOIRE DE SALUT PUBLIC,

A l'agent du sixième arrondissement.

Nous avons reçu ton rapport du 24, qui nous a satisfaits. Il remplit une bonne partie de nos vues : sans doute que ceux des articles de nos instructions auxquels tu ne réponds pas, exigent de prendre des renseignemens ou de faire des démarches plus amples dont tu t'occupes. Nous t'engageons à beaucoup de suite & de célérité.

L'analyse des rapports de la police que tu nous promets nous fera d'un grand secours. Quelqu'un nous avoit déjà prévenus de ce service à rendre de ta part, & il nous avoit dit que tu pourrois nous procurer cette analyse pour tous les jours. Cela sera infiniment utile si tu peux le faire.

Voici les 1200 liv. que tu réclames pour avances relatives au collage des affiches ; tu seras satisfait pour le nombre des imprimés que tu desires d'avoir à ta disposition.

Nous savons, comme toi, que l'argent est le nerf de la guerre. Nous t'autorisons à faire les avances indispensables, mais seulement indispensables. Songe que cette révolution n'est point entreprise par des mylords ; & si cela étoit, tu ne voudrois point la servir. Elle est dirigée par des sans-culottes ; & c'est dire que leur trésor public doit être ménagé ; il n'est entretenu que par les contributions des sans-

culottes. Tu dis qu'il ne faut rien attendre de ton arrondissement ; donc les dépenses qu'il occasionnera seront à prendre sur ce qu'ils pourront fournir ; donc de la sobriété dans les demandes, sans cependant qu'une léfine mal-entendue arrête, & soit dans le cas de nuire à tout ce que tu jugeras utile.

P. S. Notre lettre n'est point encore partie, que ton rapport du 24 arrive. Nous ne pouvons que le répéter, que nous regardons comme infiniment précieux d'avoir celui de la police. Nous allons mettre à profit les premiers que tu nous transmets.

Notre circulaire d'hier te mettra à portée d'apprécier la valeur de celui des avis relatifs au prétendu projet des Amar, des Choudieu & autres.

*Douzième pièce.**Sixième arrondissement.**(Ce mot paroît être de la main de Babœuf.)*

24 germinal.

La police vient d'être avertie qu'il vient d'arriver chez des banquiers de Paris beaucoup d'argent qu'on présume vient de l'étranger.

Le ministre de la police a informé le Bureau central qu'on doit lire une lettre aux soldats, & qu'à cet effet les mesures doivent être prises pour arrêter les lecteurs.

Le ministre prévient pareillement ce bureau qu'on doit afficher dans les fauxbourgs un placard, pour le maintien duquel, ajoute-t-il, des patrouilles de patriotes doivent agir contre les mouchards qui prendroient fantaisie de les arracher.

On doit faire, dès demain, 25 de nouvelles recherches sur

l'orateur des campagnes Robin, lecteur de la feuille de Babœuf, à l'effet de connoître des moyens de subsistance les personnes & les endroits qu'il fréquente.

La dame Quincy, demeurante rue Lazare, tient journallement un jeu de trente-un, où se rendent habituellement Merlin de Thionville, Henri Larivière, & autres hommes semblables.

Les patriotes ont l'air plus satisfait depuis deux jours : j'ai cru remarquer que leur contentement venoit de ce que plusieurs d'entre eux paroissent avoir connoissance d'un projet dans lequel, dit-on, se trouvoient Choudieu, Amar, Barrère, d'Aubigny, Rossignol & autres; qu'ils sont souvent assemblés; que le coup se monte vigoureusement; que le succès est certain; que... que... qu'enfin la démocratie triomphera; & pour moi je n'en fais rien; mais si cela étoit, il faudroit, au moins quant à présent, douter d'une partie de ses espérances. Au surplus je vous donne cet avis, parce que je le crois utile à la chose publique: vous en ferez ce que vous jugerez convenable.

Il faut que l'*Eclaireur* ou le Tribun signale aux soldats de l'armée le nommé Prou, sergent de la quatrième compagnie du second bataillon de la légion de police, caserné à la Courtille, comme l'espion le plus actif du gouvernement, prenant toutes sortes de déguisemens, couchant de temps à autre dans les corps de garde, pour savoir ce qui se dit pour ou contre le gouvernement; ses principales galeries sont le Palais-royal, les Tuileries & les Boulevards. Il faut aussi prévenir les autres corps qu'il existe parmi eux de pareils êtres; il faut faire trembler les traîtres & les lâches pour relever le courage des foibles & soutenir les forts.

Treizième pièce.

Sixième arrondissement.

Le 24 germinal.

(La date & ces mots, sixième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.)

L'affiche a été lue avidement, elle a produit son effet.

J'ai organisé une compagnie de groupeurs, qui se forment tous les jours à la brune à la porte Martin & Denis, à l'instant où les ouvriers s'en retournent à leur domicile.

Il y a, rue du Temple, un magasin de subsistances, mais quant à présent il n'est fourni qu'au jour le jour. — De magasins d'armes aucun, jusqu'à ce jour, n'est découvert; seulement je sais qu'il en existe un aux Feuillans d'à peu près 12,000 fusils bien en état.

Je vous procurerai de temps à autre l'analyse des rapports de la police: par ce moyen vous connoîtrez mieux l'esprit public; vous pourrez le comparer avec les rapports des Douze, & vous mettre en mesure.

J'ai pris des mesures pour que les affiches soient dorénavant mieux collées: j'ai avancé pour journaux, colle & pot, 1200 liv. que vous me ferez passer.

Vous me ferez passer aussi une plus grande quantité de choses qu'il faudra distribuer ou afficher; il faut que le nombre excède toujours cent de chaque.

Je vous observe que les patriotes ne sont ici ni riches ni aisés; qu'ils ne peuvent cotiser que de très-foibles sommes. Vous savez que l'argent est un grand levier; procurez-m'en donc quand je vous en demanderai, sans quoi je ne vous réponds pas d'une exécution bien exacte.

DIX-SEPTIÈME LIASSE,

INTITULÉE

BONDY, BONNE-NOUVELLE, NORD ET BON-
CONSEIL.

(Ce titre paroît être de la main de Babœuf.)

Contenant trois pièces.

Première pièce.

PREMIÈRE COPIE.

(Ce mot & toute la pièce paroissent être de la main de Babœuf.)

Cinquième arrondissement.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

Paris, germ., l'an 4 de la R.

LE D. DE S. P.

A l'agent du cinquième arrondissement.

La liste des hommes suspects, des réacteurs, des mouchards, est une des mesures recommandées par toutes nos instructions précédentes; ainsi tu ne feras que t'y conformer en nous la donnant, comme tu te le proposes par ton rapport du 25, où cependant tu remets devant nous cette mesure en question; nous t'y répondons par la plus grande affirmative,

Tu as reçu notre circulaire du 25, qui t'a tracé la marche à suivre relativement à l'intrigue des Choudieu & Amar.

On va faire ce que tu desires, par rapport aux patriotes lyonnais & aux autres départementaux: nous sommes édifiés de l'activité que tu nous annonces avoir mise dans cette partie essentielle de tes instructions, le logement de nos frères externes.

Deuxième pièce.

24 germinal.

(Cette date paroît être de la main de Babœuf.)

Cinquième arrondissement, comprenant les sections

DE BONDY, NORD, BONNE-NOUVELLE ET
BON-CONSEIL.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

Le placard de l'analyse & la distribution qui en a été faite ont produit le plus grand effet; & pour vous en donner la preuve, c'est que plusieurs des braves sans-culottes que j'emploie dans les sections respectives de mon arrondissement pour faire des prosélytes, m'ont dit hier & aujourd'hui que les principes contenus dans cet écrit étoient un mobile beaucoup plus grand pour faire agir le peuple que l'appât de la constitution de 93 elle-même. Enfin, disent les bonnes gens, nous voyons qu'on va s'occuper de nous & que nous aurons quelque chose cette fois. Je ne perdrai pas de vue ces heureuses dispositions, & j'arrange en conséquence mes batteries. Je suis parvenu à découvrir plusieurs ateliers; on

s'occupe dans ce moment à en travailler les ouvriers ; le zèle , l'ardeur qu'y mettent *mes hommes*, me donnent une vaste espérance : déjà j'en connois quelques-uns qui prétendent avoir *arsouillé* (vous savez toute la valeur de ce terme) dans la révolution, & sont tout prêts à se remettre à la besogne, pourvu que ce soit pour tuer les coquins de riches, d'accapareurs, de marchands, de mouchards, & de panachés du Luxembourg. *Mes groupistes* vont à merveille, & je vois avec plaisir que j'ai plutôt à tempérer leur effervescence démocratique qu'à la provoquer. Le nommé Dumoulin, commandant de la garde nationale de la section de *Bon-Conseil*, est un excellent démocrate : je me suis attaché particulièrement à reconnoître ses principes, & je me trouve obligé de convenir qu'il est à la vraie hauteur, & que l'égalité n'a pas de plus fervent zéléateur ; il a été agent du gouvernement de 93 dans le Palatinat, & s'y est conduit en brave & intelligent citoyen ; il est intimement lié avec le capitaine des canonnières de cette section, dont toute la compagnie est & sera pour nous au premier ordre. Je pense que le *Directoire de salut public* peut & même doit employer ce bon bougre ; il est capable & a l'intention fortement prononcée de rendre de grands services.

J'ai entre les mains une liste d'hommes justement suspects ; car ils ont chaleureusement servi les réacteurs thermidoriens, soit comme mouchards de Rovère, soit comme incarcérateurs de patriotes : si le Directoire le juge à propos, je la lui ferai passer.

Je fais que de faux frères intriguent pour les *Amar*, les *Choudieu*, & autres membres de la députaille ex-conventionnelle ; qu'on disoit encore hier que le courageux *Antonelle* s'étoit rangé sous leurs drapeaux, & qu'un nommé *Auman*, membre de la commission temporaire de Lyon, alloit se mettre à écrire pour le parti, qui n'attendoit plus, pour se mettre à l'œuvre, que la découverte de quelques millions.

Je fais aussi que les intrigailleurs ne font pas fortune, & sont considérés comme des limiers poussés par le Directoire, quoiqu'ils feignent d'aboyer tout autrement que lui. Il est inconcevable combien, chaque jour, s'accroît le nombre des nôtres ; de petites & nombreuses réunions sont organisées & vont *au bon pas*.

J'apprends qu'il arrive grand nombre de Lyonnais démocrates, que la persécution & l'assassinat chassent de leur ville, & l'espoir de *bûcher* bientôt le Directoire & la clique des Danglas attire à Paris : j'ai pensé que vous deviez chercher parmi les patriotes de Lyon, que vous connoissez résidant à Paris, un brave qui nous les adresse ; nous les logerons. Déjà on travaille, dans mon arrondissement, à disposer des logemens pour les démocrates externes, & c'est un des moyens que je desirerois que nos collègues activassent le plus. S'il me falloit vous entretenir de tous les mille petits faits qui donnent la valeur de l'esprit public, j'aurois à vous entretenir d'in-folios. Il me suffit de vous dire que ça ne va point mal, & que tout me fait augurer un plus grand succès encore.

Paris, le 24 germinal,

Salut, Égalité.

Troisième pièce.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

Cinquième arrondissement comprenant les sections de BONDY ;
BONNE-NOUVELLE, NORD ET BON-CONSEIL.Rapport du quintidi 15 germinal, l'an 4 de la République
française une & indivisible.

J'ai, sous le prétexte de raviver l'opinion éteinte, conversé avec les patriotes les plus sûrs & les plus chauds de mon arrondissement. J'ai remarqué en eux une horreur profonde, une aversion indicible contre les regnans du jour : tous paroissent désirer ardemment la chute & la destruction de ces usurpateurs ; pour leur substituer les vrais magistrats, les vrais élus du peuple souverain, avec la constitution sublime de 1793. Ils entendent prononcer le mot d'égalité avec un touchant attendrissement ; ils parlent d'Antonelle & de Babœuf, & de tous les prédicans de cette belle doctrine, avec la plus grande vénération.

Les voyant dans ces heureuses dispositions, je leur observai, comme sans dessein prémédité, qu'ils devoient inspirer aux sans-culottes, à tous ceux de leurs concitoyens qu'ils seroient à portée de voir, ces plausibles sentimens, & d'aviser, pour cela faire, aux moyens les plus expéditifs & les plus certains. Ils me demandèrent si je ne croyois pas qu'on pût y parvenir par des réunions particulières : je leur dis que j'approuvois ce moyen, mais qu'il fût dans le principe sur-tout mis en usage avec la plus grande circonspection, afin de ne pas alarmer le gouvernement, dont la méfiance, commune à tous les tyrans & à tous les oppresseurs du peuple, n'avoit pas besoin de stimulant. Les réunions sont formées, j'en suis sûr, & jusqu'à présent composées d'excellens démocrates ; il ne s'y glissera pas de traîtres, j'ose l'assurer aussi. J'eus pu vous annoncer la création

de ces réunions, sans vous parler si longuement, si je n'eus désiré vous rendre tranquilles par l'exposé de ma conduite dans le procédé qui ne peut compromettre ni la cause ni ses apôtres.

J'insérerai dans mon rapport très-prochain les noms des hommes qu'on peut employer utilement, dans le cas où vous penseriez convenable d'étendre & multiplier mes ramifications ; *id.* les noms des faux-frères, des brigands, mouchards & tous les anti-égaux : leur nombre est bien grand ; mais leurs raisons sont si mauvaises & si contraires aux intérêts du peuple, qu'ils cherchent à dégoûter de notre système, qu'il n'est pas possible qu'ils aient du succès.

Je pense qu'il faudra en faire éclipser les plus marquans d'une manière ou d'autre, s'ils devenoient dangereux.

Hier on joua Brutus au théâtre du Marais : les avanies les plus outrageantes éclatèrent de toutes parts contre les gouvernans ; ils ont la méfiance, je dis plus, l'animadversion de tous.

Il paroît que certains démocrates aisés de cet arrondissement se disposent à faire quelques sacrifices pour (& je leur ai fait entendre cela) subvenir aux frais d'impression des journaux qu'on leur fournira, Babœuf & l'Eclairer, dont je leur ai dit ne pouvoir acquitter les abonnemens : je n'ai pas cru leur devoir dire encore qu'il étoit *gratis*.

Faites en sorte de me faire donner par jour deux ou trois Charles Duval, pour ne pas alarmer subitement les réunis : je veux qu'on les accoutume par cette lecture : il en est des articles, depuis quelques jours sur-tout, qui ne les aguerriront pas peu pour l'égalité.

Salut & baiser d'égal,

G. (1)

Du cinquième arrondissement.

(1) Lettre initiale de la signature *Germain*, dont l'écriture se reconnoît dans toute cette pièce & la précédente.

DIX-HUITIÈME LIASSE,

INTITULÉE

HALLE AU BLE, MUSÉUM, GARDES - FRANÇAISES,
MARCHÉS,

(Ce titre paroit être de la main de Babœuf.)

Contenant treize pièces.

Première pièce.

Quatrième arrondissement.

Hier, dîné chez M^e Merlin-de-Thionville, à la maison
du Raincy. Barras, Merlin, Talien, madame d'Orléans &
son fils, F. Fréron, &c.

(Au dos est écrit) : Gonnet ; des Gardes-françaises.

Vacret.

Bourrot.

Legras.

Geoffroy.

(Cette liste paroit être de la main de Babœuf.)

Deuxième pièce.

D. SECTION DES GARDES-FRANÇAISES.

Alibert, marchand d'estampes, rue Fromenteau.

Nogaret, rue *id.*, maison de l'Eclair, perruquier.

Caussard, bijoutier, rue *id.*, maison du pâtissier.

Jouve, rue du Chantre, n^o. 59.

Colin, rue *id.*, n^o. 59.

Petit-Jean, rue *id.*, n^o. 71.

Afforty, rue *id.*, maison de Fayet, perruquier.

Vidal, rue *id.*, n^o. 53.

Burguburu, rue *id.*, n^o. 60.

Croisé, marchand de vin, rue *id.*, au coin de celle
Honoré.

Lemaître, rue Champ-fleury, n^o. 116.

Boursier, rue *id.*, n^o. 116.

Fabre, rue *id.*, n^o. 116.

Thomas ; rue *id.*, n^o. 116.

Galonde, rue *id.*, n^o. 116.

Desieux, menuisier, rue *id.*

Lassaigne, rue *id.*, maison d'Enguien.

Derieux, rue du Cocq, n^o. 121.

Forestier, rue Honoré, chez le chandelier, près la rue du
Chantre.

Maron, rue d'Angevilliers, à côté du vitrier.

Kelar, même rue & maison.

Rubel, vitrier, rue *id.*

Lukener, rue *id.*, maison Conty.

Briquet, rue des Poulies, n^o. 160.

Roch, rue *id.*, n^o. 160.

Potevin, rue *id.*, vis-à-vis le traiteur.

Capitaine, rue des Poulies, maison du traiteur.

Praffinet, rue Bailleul.

Dubar, cordonnier, rue Jean-Tiron.

Tranchefort, rue *id.*

Soulier, traiteur, rue Honoré, maison des Américains.

Rigal, rue des Fossés Germain, n^o. 155.

Auvray, rue de l'Arbre-sec, n^o. 233.

Fabret, cordonnier, rue du Roule, chez le bottier.

David, maison du boutonier, rue *id.*, au Champ de
Mars.

Jaillet, sellier, rue Tableterie, maison de la vieille
Poste.

L'Echevin, sellier, rue & maison *id.*

Bourbon, rue des Bourdonnais, vis-à-vis celle des Mauvaises Paroles.

Montagne, vitrier, rue des Mauvaises Paroles.

Ferrière, rue de la Limace, n^o. 385.

Chochet, rue & maison *id.*

Canoniers, section id.

Muguet, capitaine, rue Champ-fleury, n^o. 91.

Bauffe, rue *id.*, n^o. 90.

Joyaux, rue de Beauvais, chez le perruquier, n^o. 83.

Delmas, rue du Chantre, n^o. 60 à 62.

Honalon, rue du Cocq, n^o. 118.

Portail, rue *idem*, n^o. 123.

Renaud, rue *idem*, n^o. 133.

Mayer, vis-à-vis les Piliers des Halles.

Simoneau, rue Tirechape.

Mera, rue Betizy, n^o. 345.

Desforges, rue de la Limace, n^o. 422.

Pouillot, rue des Bourdonnais, n^o. 349.

Crosnier, rue Bailleul, n^o. 239.

Mutrel, rue Bailleul, n^o. 238.

Troisième pièce.

É G A L I T É, L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Quatrième arrondissement.

Du 13 germinal, quatrième année républicaine.

Un patriote déguisé en chouan a rencontré hier l'agent intime de Rovère. Avant que les circonstances ne nous eussent appris à juger les hommes, ces deux individus étoient liés ensemble. Dans l'entretien qu'ils ont eu, cet esclave du crime

crime a dit au patriote que le club monarchique étoit bien organisé; que toutes les mesures étoient prises pour nous donner un maître; que c'étoit le jeune d'Orléans qu'ils avoient désigné; que, sous dix jours, la canaille seroit pendue, c'est-à-dire, ceux qui avoient été les auteurs de la mort de Capet; que *Rovère* auroit un exil d'un ou deux ans, pour la forme, vu les services qu'il avoit rendus & qu'il rendoit à la monarchie, &c. &c.

D'après tous ces propos, & encore plus d'après la conduite qu'on tient, je ne doute pas qu'ils n'emploient tout ce qui est en leur pouvoir pour faire réussir leur projet.

Reussiront-ils? je ne le pense pas; mais je crois que s'ils vouloient attaquer les premiers, ils nous rendroient un grand service: car on trouve bien de vieux patriotes, mais ils sont encore épouvantés par le souvenir des maux qu'on leur a faits. Je trouve par-tout le besoin de la liberté, & non l'audace qu'il faut pour la conquérir. Quel sera le résultat d'un choc donné par des hommes dont l'ame est glacée par la stupeur? Cependant, voici une occasion qui se présente. La légion part cette nuit pour Strasbourg & Metz, escortée par divers bataillons; & cette légion n'est pas disposée à partir. Plusieurs d'entre eux me l'ont assuré. Cela me fait croire qu'ils feront de la résistance à l'ordre qu'on leur donnera; & s'ils sont secondés, ils peuvent nous aider à briser nos fers.

Il y a une grande quantité de fusils dans les Feuillans: c'est *Lefranc*, canonnier de la section des Tuileries, qui est chargé de la direction & entretien de ce bâtiment; il est patriote, il peut nous en faciliter l'entrée. Voyez-le à cet égard, il peut être d'une grande utilité.

Je vous adresse la liste des démocrates & des canoniers de la section des Gardes-Françaises. Je ne néglige rien pour seconder vos mesures; mais le courage de mes collaborateurs n'égale pas leur esprit pour la liberté.

Salut, courage & sagesse.

2^d volume. Copie des pièces de *Babœuf*.

H

Si la troupe ne se décide pas promptement, le sang des républicains peut encore couler : & vous savez que le sang n'est souvent utile qu'à la tyrannie. Veillons donc à sa conservation, il vous est précieux ; & vous, veillez.

Quatrième pièce.

13 floréal, an 4.

(*Date qui paroît être de la main de Babœuf.*)

CITOYEN,

Tu n'en feras pas fâché d'apprendre le fait suivant, si tu n'en es pas instruit.

Le jour du licenciement de nos frères d'armes, je me suis trouvé près le Panthéon, où je vis descendre environ soixante dragons, un trompette & le général à leur tête ; celui-ci, apercevant un légionnaire, lui dit, Arrête là ; ensuite aux dragons, Défarmez cet homme. La trompette sonne, deux dragons s'avancent ; mais ils laissèrent entre eux & le légionnaire quinze pieds d'espace. Le général à commandé par cinq fois qu'on le défarme : aucun d'eux n'a obéi au commandement : le légionnaire a fait bonne contenance ; il a répondu fermement par trois fois : Mon sabre m'appartient. Le despote lui a demandé son nom, sa compagnie : ses réponses étoient précises ; mais je n'ai pu entendre le général. Après, il est parti. Deux autres légionnaires sont venus joindre le défarmé : je n'ai pu les revoir, ils se sont perdus au milieu de la foule de monde accourue pour voir cette infame opération.

J'ai reçu une lettre ces jours-ci de Port-Malo, en date du 25 germinal, par laquelle on me dit que l'armée venoit d'apprendre qu'une grande conspiration étoit découverte : tu vois que les conspirations sont découvertes à l'armée, avant de l'être à Paris ; car nous n'avons entendu parler

conspiration & loi martiale que le 27 & 28 du même mois ; si tu peux trouver dans ces petits renseignemens quelque chose d'utile, fais-le valoir.

Courage, & toujours courage, jusqu'au moment où la liberté triomphera ; ne donne point de répit aux tyrans ; ils tremblent, ils sont plus faciles à renverser. Salut & fraternité.

C. P. T.

Tu trouveras une lettre ci-jointe, je ne fais pas ce qu'elle contient, c'est une patriote de qui je la tiens.

Cinquième pièce.

10 floréal.

(*Date qui paroît être de la main de Babœuf.*)

É G A L I T É L I B E R T É .

B O N H E U R C O M M U N .

Quatrième arrondissement.

A U D I R E C T O I R E D E S A L U T P U B L I C .

Sans avoir égard à la liste des démocrates que je vous ai adressée, vous compterez sur celle-ci seulement. Ils sont en grand nombre : si leur caractère répondoit à leur volonté, la patrie seroit sauvée promptement & facilement ; tous ont une soif inaltérable de la liberté & une horreur sans borne pour la tyrannie : mais semblables à des moutons égarés, la crainte les poursuit par-tout ; ils craignent de rencontrer des loups qui les dévorent. Il est une infinité d'objets que vous me demandez qui se trouveront naturellement le lendemain de la régénération, comme les magasins de vivres, &c. Il importe d'avoir la force physique, & nous

H 2

l'avons; elle est pour la démocratie, comme je vous l'ai dit: elle cherche où s'accrocher. Notre ennemi est là, il nous attend pour se mesurer: il péirait de honte si les partis en venoient aux mains. Il faut les faire prendre, & l'ennemi succombera par-tout; j'acquiers la certitude que nous sommes les plus forts. Il faut qu'il y en ait qui s'exposent dans ces momens difficiles.

Liste des canonniers patriotes de la section des Marchés, bons.

Jacquinel, rue de la Tonnellerie, n°. 224.

Delettre, rue Denis, chez le marchand de vin, au coin de la rue de la Ferronnerie.

Dubois, rue de la Petite-Friperie, n°. 438.

Frazé, rue de la Lingerie, chez le marchand de vin, au Gros-Raisin.

Martin, sous les Piliers d'étain, entre la rue des Prêcheurs & celle Pirouette.

Larcher, capitaine d'artillerie, rue Aubri-Boucher, peintre en bâtiment, section des Lombards.

Section des Gardes-Françaises, canonniers, bons.

Muguet, rue du Champ-Fleury.

Cronier, rue Bailleterie.

Delmas, rue du Chantre.

Renault, rue du Coq.

Leforges, rue des Lavandières.

Portail, rue du Coq.

Mayer, les piliers de la Halle, rue Honoré.

Sixième pièce.

(Cette pièce paroît être de la main de Babœuf.)

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 8 floréal l'an 4 de la République.

LE DIRECTOIRE DE SALUT PUBLIC,

A l'agent du quatrième arrondissement.

Tu peux être rassuré. Tous les renseignemens qui nous arrivent sont relevés & analysés sur des états, qui nous présentent des apperçus généraux dressés par une même main & sous la même écriture, d'après quoi les minutes de toutes les notes nous deviennent inutiles, & sont en conséquence annihilées.

Nous allons employer Pierron, d'après le compte favorable que tu en rends,

Septième pièce.

10 floréal.

Quatrième arrondissement.

(La date & les mots, quatrième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.)

Liste des démocrates de la section des Marchés: ceux qui sont marqués par ce signe + ont le plus de caractère; si je suivais les renseignemens que j'acquiers, la liste des démocrates augmenteroit chaque jour.

+ Horcet, rue aux Fers, n°. 537, ancien militaire & ci-devant adjudant de section, bon pour un commandement.

- Dumay, rue des Prêcheurs, n^o. 445.
 Geisset, rue Honoré, n^o. 216.
 Tuffault, rue de la Poterie.
 Gumillion, rue de la Coffonnerie, n^o. 671.
 + Lavergne, rue de la Tonnellerie, n^o. 220.
 Gerome, rue de la Tableterie, n^o. 104.
 + Ravet, Piliers d'étain, n^o. 649.
 + Grioux, rue de la Poterie, n^o. 451.
 Devigne, rue aux Fers, n^o. 244.
 + Jouelars, rue des Lavandières, n^o. 84, employé à la police.
 + Nozieres, rue des Prêcheurs, n^o. 633, pompier.
 + Lamarche, rue de la Tonnellerie, n^o. 225.
 + Jacquinet, rue de la Tonnellerie, n^o. 224, canonnier.
 + Deletrée, rue Denis, chez le marchand de vin, au coin de la rue de la Ferronnerie, canonnier.
 François, rue de la Tableterie, n^o. 91.
 Breux, rue Denis, 40.
 Barberouffe, rue de la Tonnellerie, n^o. 225.
 Bizet, rue Petite-Friperie, n^o. 434.
 Lefevre, rue des Fourreurs, n^o. 146.
 Arault, rue des Prêcheurs, n^o. 627.
 + Barque, rue Denis, n^o. 9.
 + Penot, rue des Piliers d'étain, n^o. 649.
 Lacombe, rue Marché-au-Poiré, n^o. 336.
 + Langlois, rue de la Grande-Friperie, n^o. 445.
 + Lafosse, rue de la Coffonnerie, chez Lefevre, limonadier.
 Fortin, rue Denis, n^o. 21.
 + Saint-Amant, rue de la Coffonnerie, chez le tonnelier.
 + Michel, place Opportune.
 + Clumacippe, rue des Prêcheurs, n^o. 637.
 + François, rue des Fourreurs, n^o. 14.
 + Dubois, rue de la Petite-Friperie, n^o. 438, canonnier.
 + Fraze, rue de la Lingerie, à l'enseigne du Gros Raisin, canonnier.
 + Silvain, rue de la Tannerie, n^o. 225, canonnier.

- + Viala, rue Honoré, n^o. 216.
 + Selier, rue du Marché-au-Poiré, n^o. 339.
 + Morlaix, rue *idem*, près la rue aux Fers.
 + Lacombe, rue des Fourreurs, n^o. 145.
 + Pate, rue *idem*, n^o. 146 ou 147.

Vous avez des caractères pour imprimer les pancartes que vous me demandez par circulaire du 9 de ce mois de prairial : il vous convient de les faire imprimer ; car il est impossible que je puisse faire cet objet : les fonds & autres moyens manquent.

Salut, courage, & la démocratie triomphera.

Quatrième arrondissement, ce 10 prairial, 4^{me} année républ.

Huitième pièce.

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

6 floréal, 4^{me} année républ.

(Date qui paroît être de la main de Babœuf.)

L'AGENT DU 4^e ARRONDISSEMENT AU DIRECTOIRE,
 SALUT.

Je me rappelle avec plaisir les actes de patriotisme de la Bate, municipal du dixième arrondissement : je l'ai vu en prison ; mais il avoit toujours confiance en Legendre, député, & Mathieu son collègue, avec lesquels il étoit fort lié : je pense que ces liaisons existent encore, ou du moins la confiance. En supposant qu'il n'y eût plus de liaisons entre eux, un citoyen qui est si long-temps à porter un jugement sur des individus qui m'auront mis, il y a long-temps à même de les juger, ne peut remplir une de vos missions : il servira la liberté, j'en suis sûr, avant même qu'elle ne

triomphe; mais seulement par l'impulsion qui lui sera donnée par celui que vous chargerez de mission. Il y a le nommé Pierron, rue de Sèves, n^o. 1039 (1), dont l'adresse est ci-jointe, qui a la haine de la tyrannie profondément gravée dans le cœur. Il est greffier de la dixième municipalité. Il desire servir la patrie. Il a des moyens & de l'amour de la patrie; il m'en a donné des preuves. Je l'ai abordé, il m'a exprimé l'indignation où il est de voir le peuple si malheureux; enfin je le crois propre à remplir votre objet. Au surplus, prenez des renseignemens sur son compte pour n'avoir rien à vous reprocher: pour moi je lui confierois une mission si j'en avois à lui donner, malgré que je me méfie de tout le monde. L'amour de la liberté & l'impossibilité où je suis de la sauver seul me forcent à la confiance; car, sans cet amour, je serois muet jusqu'à ce qu'il fût permis de parler, car je n'ai rien de bien à dire des gens puissans.

Je vous engage de nouveau à brûler toutes nos correspondances, après avoir relevé ce qui peut vous être utile; vous en sentirez la cause.

Je vous ferai passer sous peu la liste des canonniers, ainsi que celle des espions que je pourrai découvrir; enfin, tous les objets que vous m'avez demandés: mais un peu de patience, car la tâche que vous m'avez imposée est aussi grande que délicate; elle mérite des précautions: ici je trouve difficilement des collaborateurs qui aient les qualités requises en ce cas. Je vous le répète, nous ferons beaucoup de notre parti, si nous triomphons, c'est-à-dire, si les principes l'emportent; tout le monde cherche une branche pour s'accrocher; & je pense que quand on la verra, on se précipitera en foule: mais il faut prendre garde que cette branche ne soit rompue avant.

Salut, sagesse, courage & force.

(1) Ces mots, rue de Sèves, n^o. 1039, sont un renvoi de la main de Babœuf.

Contre-révolutionnaires, accapareurs & persécuteurs de patriotes.

Roux & Bignon, associés, m^{ds} de draps rue Honoré; entre les rues Lenoir & celle de la Tonnellerie, section des Marchés.

Neuvième pièce

6 floréal.

(Date qui paroît être de la main de Babœuf.)

Section des Marchés.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

L'agent du quatrième arrondissement, au Directoire,

SALUT.

Vous trouverez ci-dessous la liste de quelques patriotes de cette section; le nombre en est bien plus grand, mais ils n'ont pas grandes lumières; ils veulent le bien, mais ils ne connoissent pas le chemin qui y conduit; & en général, ils sont terrifiés par le souvenir des maux qu'on leur a faits, & la crainte de ceux qu'on peut encore leur faire. Ceux-ci sont les plus instruits: encore le sont-ils peu; car vous savez que les sans-culottes n'ont pas beaucoup le temps de s'instruire. Ceux désignés par cette marque 1 sont les plus courageux & ont le plus de caractère.

Ravel, bon commandant la force armée, ex-garde-française; lieutenant de gendarmerie; sous les petits Piliers d'étain, près la rue des Frêcheurs, maison de Boisfervoise, potier d'étain: il est propre à commander la force armée. 1.

Penant, révolutionnaire; *Masson idem*, même maison que *Ravel*, peu de capacité.

Bercher, l'aîné, marchand de fromage, Piliers d'étain, près la rue des Prêcheurs.

Henriot, tailleur, rue des Prêcheurs, n°. 639, bon républicain, peu de capacité.

Homacipe, rue *idem*, n°. 621, révolutionnaire, peu de capacité.

Bassèrelle, rue Denis, républicain terrifié, peu de capacité.

Bon commandant de force armée 1. *Horcet*, chapelier, au milieu de la rue au Fer, ex - adjudant de bataillon, bon dans une administration révolutionnaire & à la force armée.

Boté, cordonnier, rue de l'Aiguillerie, maison de Plancon, chapelier, administrateur révolutionnaire.

Paillez, rue de la Colsonnerie, maison de Blenhard, marchand de vin, *idem*.

Boquet, mercier, rue de la Tableterie, au coin de celle des Lavandières, *idem*.

1. *Pate*, ouvrier armurier, rue des Fourreurs, n°. 146 ou 147, bon à différentes places.

1. *Lacombe*, rue *idem*, n°. 145, révolutionnaire, bon dans différentes places, ayant du caractère.

1. *Morel*, limonadier, Charnier des Innocens, n°. 6, révolutionnaire, bon à différentes fonctions.

Morlaix, marchand mercier, Marché aux Poirées, près la rue au Fer, républicain terrifié, mais ayant des talens.

1. *Cellier*, linge, ex-commissaire des guerres, rue du Marché aux Poirées, au coin de celle de la Cordonnerie, n°. 339; il est peu de place qu'il ne puisse remplir, & il est révolutionnaire.

Vassans, rue *idem*, n°. 338; il peut remplir diverses fonctions.

1. *Michel*, cordonnier, rue de la Cordonnerie, n°. 351, révolutionnaire, ayant des talens.

J'apprends à l'instant qu'il a perdu la tête, c'est-à-dire qu'il est fou.

1. *Puisson*, marchand drapier, rue de la Petite Fripperie, républicain, ayant des talens.

Leserre, marchand de papier, rue des Fourreurs, n°. 144, terrifié, mais républicain, ayant quelques talens.

Il est un grand nombre qui, au jour de la régénération, se montreront avec courage; mais souvenez-vous de ce qu'écrivoit *Cicéron* à *Atticus*:

« Qui est-ce qui forme le bon parti? seront-ce les gens » de commerce & de la campagne? à moins que nous » n'imaginions qu'ils sont opposés à la monarchie, eux à » qui tous les gouvernemens sont égaux, dès-lors qu'ils » sont tranquilles. . . . Ne comptons donc que » sur le peuple travaillant. »

Quant aux espions, j'en connois bien quelques-uns, mais ils sont subordonnés à des chefs, & je ne croirai jamais au patriotisme de gens qui font un aussi infame métier pour vivre; ils peuvent se corrompre, mais ils ne peuvent servir la liberté, voilà mon opinion. J'ai fait la découverte de la demeure de l'un des quatre, qu'on me dit être chef de la partie de l'esprit public: il demeure rue du Coq Honoré, n°. 134; on me le dit patriote: si vous pouvez vous aboucher avec lui, il pourra vous servir; je l'ai un peu connu; il ne m'a pas paru indifférent à la révolution; au contraire; je l'ai vu pour parler patriotisme avec lui, quoique je haïsse ces espions; je ferai un effort furnaturel. Salut.

Si avec nous vous êtes à l'abri de toute surprise, vous devez nous y mettre à couvert en brûlant nos correspondances, après avoir relevé les notes que nous vous envoyons; car la tyrannie veille: donnez-moi satisfaction à cet égard.

Dixième pièce.

6 floréal, quatrième année républicaine.

(Le mot floréal a été mis par surcharge de la main de Babœuf.)

É G A L I T É L I B E R T É .

B O N H E U R C O M M U N .

L'agent du quatrième arrondissement au Directoire,

S E C T I O N D E S M A R C H É S ,

Salut.

Vous trouverez ci-dessous la liste des ennemis incurables de la patrie, qui ont constamment donné des preuves de leur haine pour toute espèce de liberté; ceux qui se sont le plus signalés dans la proscription des patriotes sont désignés par cette marque 1, sont les chefs de la réaction. S'il falloit vous donner les noms de tous les ennemis de la patrie de cette section, il faudroit vous nommer presque tous les boutiquiers; mais de bonnes institutions les corrigeront peut-être; mais ceux-ci ont bien fait des maux à la patrie, & ils n'attendent que l'occasion pour recommencer contre les patriotes.

Harnoul, rue de la Chanvrerie, maison du carreleur, n°. 679.

Trudon, rue *idem*, maison du vitrier, agioteur.

Grosmas, rue des Prêcheurs, n°. 644: il a de grands magasins de vins 1.

Fremond, boutonnier, vis-à-vis Grosmas, commandant de bataillon.

Herbel, cordier, rue de la Cossonnerie, agioteur.

Pruneaux, rue *idem*, maison de l'épicier à gauche en entrant par la rue Denis 1.

Bidaut & Belenger, rue au Fer, marchand bouton-
nier 1.

Guibout, rue *idem*, à la Petite Chaîse.

Raffard, boutonnier, au Bras d'or, rue de la Ferronnerie en entrant par la rue Denis à droite 1.

Geance, clincailler, rue *idem*, à gauche en entrant par la rue Denis.

Demine, maison de Davignon, rue *idem*, maison du limonnadier: c'est le rendez-vous des chouans, près la rue Denis à gauche.

Denisar, rue *idem*, voisin de Demine; il est lieutenant.

Tabuis fils, limonnadier, rue *idem*, même côté de la rue 1.

Dharembur, magasin de vin & toile, rue *idem*, & même côté 1.

Malard, magasin d'épicerie, rue de l'Aiguillerie, Cloître Opportune.

Pauluse & Steverard, rue *idem*, magasin de draps.

Herbaux, juge-de-peace, rue *idem* 1.

Le marchand épicerie en gros, bâtiment neuf, rue Denis, au coin de la rue Courtalon.

Le marchand de bas, au coin de la rue de la Lingerie & de celle Honoré 1.

Le marchand de soie, rue Denis, au coin de la rue de l'Aiguillerie. 1.

Pluete, commis d'un commissaire de guerre, rue de la Chanvrerie, n°. 680, assassin des républicains. 1.

Mezy, agioteur, rue Denis, n°. 5, près la rue des Prêcheurs.

Beaulier, grand agioteur, rue *idem*, n°. 11.

Faiffard, clincailler, rue *idem*, n°. 12.

Pape fils, marchand de soie, rue Denis, n°. 13.

Charfoulas, chaircuitier, rue *idem*, près la rue de la Cossonnerie. 1.

Montfor, mercier, rue *idem*, vis-à-vis celle Trouffe-Vache. 1.

Cheville, son voisin, balancier, rue *idem*.

Fayan, drapier, rue *idem*, au coin de celle de l'Aiguillerie, commandant de bataillon. 1.

Varé, épicier, au coin de la rue de la Tableterie & celle des Lavandières. 1.

Dutemple, chaircuitier, rue des Déchargeurs, près celle de la Ferronnerie.

Ouzel, papetier, rue Honoré, entre celle de la Tonnellerie & celle dite Lenoir. 1.

Carette, drapier, rue de la Poterie, au coin de celle de la Tonnellerie. 1.

Preflat, drapier; magasin considérable, rue de la Poterie.

Portail, perruquier, rue de la Cordonnerie, n°. 370; il a démoralisé les habitans de son quartier. 1.

Marais, limonnadier, maison dite Paté, rue du Marché aux Poirées.

Cadzin, tallieur, rue des Fourreurs, n°. 148 & 149. 1.

Gaucher, orfèvre, rue de la Fromagerie. 1.

Faugeron, rue Mondetour, mentisier.

Tibault, marchand de papier, maison de Davignon, limonnadier, rue de la Ferronnerie, au premier.

Boutet, marchand de toile, rue au Fer. 1.

Legrand, marchand, rue Denis, n°. 61.

Bluteaut 1. & Ledoux 1., rue de la Chanvrerie, n°. 678; magasin de toile.

Coquard jeune, rue *idem* & maison *idem*. 1.

Section du Muséum.

Juneaut: magasin de drap, rue Bertin-Poiré, n°. 71. 1.

Maillard, avoué, rue Germain-l'Auxerrois, n°. 13. 1.

Section des Gardes-Françaises.

Boquet, marchand mercier, rue Honoré, n°. 320, au premier, près la rue Tirechape.

Vous aurez bientôt ceux des trois autres sections.

Sagesse, force & courage.

Ma longue détention m'ayant fait perdre tous ces messieurs de vue, je serai peut-être obligé de vous renvoyer un supplément: cependant je desire que cela ne soit pas; mais comptez que le seul amour de la patrie me dirige: vous savez que le grand nombre des hommes donnent toujours raison aux plus forts; il y a du danger à courir à faire autrement.

Onzième, pièce.

(Cette pièce paroît être de la main de Babœuf.)

É G A L I T É. LIBERTÉ.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 26 germinal, l'an 4 de la République.

Le Directoire de salut public, à l'agent du quatrième arrondissement.

Nous avons reçu ton premier rapport du 25, qui a été trouvé très intéressant. En répondant à notre circulaire du 19, tu nous observes qu'outre les dépôts généraux de subsistances, d'habillemens & de munitions, appartenant à la République, il est une infinité de dépôts particuliers de comestibles & draperies chez de prétendus négocians, & nombre de dépôts d'armes chez les armuriers, dont les bou-

tiques peuvent être considérées comme autant de petits arsenaux. Nous avons bien entendu, par le premier article de notre circulaire du 19, que l'on comptât ces objets dans les renseignemens que nous demandions; veuille donc bien t'occuper de nous indiquer en détail & par adresse de rues & de numéros, les magasins de MM. les négocians & ceux des marchands ou fabricans d'armes.

Nous avons reçu comme très-précieux l'avis sur Meudon & Vincennes.

Nous avons prévu cette trop grande précipitation de l'esprit public; & c'est pour l'empêcher d'amener les résultats nuisibles que tu crains aussi bien que nous, que, tant hier qu'aujourd'hui, cent circulaires ont été adressées aux douze agens, & que le numéro 42 du Tribun a paru.

La mesure proposée par toi pour faire monter la garde à la porte des deux hôtels de police, a été goûtée & va être mise à exécution.

Douzième pièce.

É G A L I T É L I B E R T É .

B O N H E U R C O M M U N .

Paris, 25 germinal, 4e de la République.

L'agent du quatrième arrondissement au Directoire secret de salut public,

S A L U T .

Si je connoissois l'arrondissement de ma commune, comme je connois celui de ma section, j'aurois pu vous rendre un compte plus satisfaisant & plus prompt sur mes opérations que celui que je vais vous rendre; mais les traîtres & les lâches sont si communs, que je crains de me confier à un de

de ces êtres qui aiment bien la liberté quand elle est établie, mais qui sont incapables de courir aucun des dangers qui se présentent pour la fonder. Voici donc ce que je puis vous communiquer dans ce moment.

1°. La halle aux draps, rue de la Patrie, section des Marchés, contient beaucoup de draperie & toilerie.

2°. La halle au bled contient des bleds, farines & légumes secs en tous genres.

3°. L'Oratoire, rue Honoré, section des Gardes-Françaises, est un dépôt d'habillemens & autres effets appartenans à la République.

Voilà les seuls dépôts que je connoisse dans mon arrondissement; mais il est une infinité de maisons particulières qui, sous les noms de négocians, sont remplies de toutes espèces de comestibles, notamment d'épiceries: quant aux dépôts d'armes, chaque maison d'armurier, qui sont en assez bon nombre dans cet arrondissement, peuvent être considérées comme de petits arsenaux.

L'on m'assure qu'il y a à Meudon plus de 80 pièces de canons; ce dépôt n'est gardé, dans ce moment, que par trente canoniers & quarante hommes: *Lecoinre* garde ce poste important; il se laisseroit volontiers forcer la main; Vincennes est de même rempli de munitions de guerre & de bouche: quoique ces objets soient étrangers à la tâche que vous m'avez imposée, j'ai cru devoir vous en parler pour que vous y fassiez attention.

L'esprit public est généralement bon; par tout il cherche le chemin par où il pourra sortir de l'oppression sous laquelle il est comprimé; mais l'esprit des groupes est si vif, que je crains qu'il n'amène des mouvemens qui nuisent à la cause de la liberté.

Quant aux renseignemens que vous me demandez sur les espions, mon cœur répugne de remuer cette boue du genre humain; mais l'intérêt public l'exige. Quel que soit le dégoût que j'éprouve à les fixer, je satisferai à votre

demande dans ma prochaine lettre. Je dois vous prévenir que nous sommes environnés de toutes parts par cette espèce de bêtes féroces. Il est, me dit-on, des individus qui prennent le masque du patriotisme pour profiter des indiscretions qu'ils provoquent avec adresse: mon silence doit les désespérer; mais tous les patriotes ne sont pas discrets: je pense donc qu'il seroit important que plusieurs républicains montent la garde deux ou trois jours à la porte du lieutenant de police & de celle de la mairie, pour y reconnoître ceux des individus qui se faufilent parmi nous, afin de reporter à leur maître nos entretiens.

J'ai déjà plusieurs petites réunions composées de républicains aussi sages que courageux.

Dans ma prochaine, qui ne sera pas éloignée de celle-ci, je vous donnerai des renseignements sur les autres objets dont vous m'avez parlé; mais, je vous le répète, je ne suis pas communicatif: tant de républicains immolés inutilement pour la patrie sont des leçons qui m'ont rendu sombre, inquiet sur tout ce qui nous environne: non que je craigne pour mon individu; car être esclave ou mort, c'est la même chose: il faut sauver la patrie.

Sagesse, courage & union.

Treizième pièce.

(Cette pièce paroît être de la main de Babœuf.)

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 24 germinal l'an 4 de la République.

LE DIRECTOIRE SECRET DE SALUT PUBLIC,

Au principal agent révolutionnaire du quatrième arrondissement.

Tu es le seul agent, citoyen, qui es en retard de répondre à la demande des renseignements & rapports que nous t'avons faite par notre instruction principale & par notre circulaire du 19 de ce mois. Nous nous imaginons bien que c'est parce que tu es fortement occupé des différentes organisations requises, & de recueillir les renseignements de toute espèce dont nous avons besoin. Nous t'invitons, cependant, à nous répondre sur-le-champ un seul mot, pour nous dire à quel point tu en es, sauf à prendre ensuite tout le temps qui te sera nécessaire pour achever tes rédactions.

DIX-NEUVIÈME LIASSE,

INTITULÉE

BRUTUS, CONTRAT-SOCIAL, MAIL,
POISSONNIÈRE,*(Ce titre paroît être de la main de Babeuf.)**Contenant dix pièces**Première pièce.**Troisième arrondissement.*

MESURES A PRENDRE.

Mettre le Directoire exécutif dans l'impossibilité de donner des ordres ;
 S'assurer de l'état-major-général ;
 Du ministre de la police générale ;
 Du ministre de la guerre ;
 Du ministre de l'intérieur.

La prison militaire appelée Collège de Montaigu, rue des Sept-Voies, près le Panthéon, renferme dans ce moment environ 300 hommes au moins ; cette prison n'est gardée que par 15 hommes de la légion de police ; un détachement de 15 ou 20 hommes suffiroient pour libérer les militaires qui y sont. On peut de suite se porter au poste du Panthéon pour y prendre les armes qu'on y trouveroit, ainsi que dans les autres postes environnans, de manière que ce petit bataillon se trouveroit armé sur-le-champ.

A V I S.

Les chouans du Corps législatif se réunissent, tous les

jours, rue de Clichy, dans une maison appelée la maison de Boutin ou la Bouxière ; ils sont, dit-on, au nombre d'environ 300 : ce rassemblement a lieu une partie de la nuit.

On pourroit prendre le plan de cette maison ; &, en la cernant, il en échapperoit très peu.

Un adjudant-général nommé Saint-Charles a dénoncé au ministre de l'intérieur, hier au matin, qu'il y avoit une conspiration contre la vie des Directeurs, qui devoit s'exécuter la nuit dernière ; il y a au Luxembourg des escaliers dérobés qui communiquent sur le jardin, & par lesquels les fîres peuvent s'évader.

*Deuxième pièce.**Troisième arrondissement.*

Patriotes de Brutus, susceptibles de remplir des fonctions civiles ou militaires.

Patizel, rue du Petit-Carreau, n°. 34.

Jacob, rue Montorgueil, n°. 23.

Debon, rue Montmartre, n°. 217.

Maisoncelle, rue du Petit-Carreau, n°. 26.

Champettois, rue Neuve Eustache, n°. 3.

Lambert, ex-commandant de bataillon, rue Neuve Eustache.

Thevenard, ex-capitaine des canonnières, Passage du Saumon.

Mirau, ex-officier de l'armée révolutionnaire, rue Montorgueil, à côté du Passage du Saumon, n°. 18.

Thouvenin, ex-officier de canonnières de la section du Contrat-Social, fera marcher ceux des canonnières de sa compagnie quand il en sera nécessaire.

Il est marchand épinglier, rue Montmartre, près celle Jean-Jacques-Rouffeu.

Troisième pièce.

Troisième arrondissement.

Vendémairistes de Brutus.

Vauchelet, président, électeur du Théâtre Français, rue du Gros-Chenet, n^o. 1.

Vigée, président, électeur *idem*, rue du Croissant, n^o.

Feline, secrétaire, rue du Gros-Chenet, n^o. 45.

Egasse, commandant de bataillon, rue des Jeûneurs, n^o. 6.

Chery, électeur, rue Joseph, n^o. 22.

Andron, rue Montmartre, n^o. 8, près celle Cléry.

Aubé, rue des Jeûneurs, près l'égout.

Franconville frères, marchands, rue neuve Eustache, n^o. 9.

Franconville, même rue, n^o.

Mazourie, rue Joseph, n^o. 1.

Bouvier, rue de Cléry, n^o., vis-à-vis celle du Gros-Chenet.

Bougrou, papetier, rue Montmartre, vis-à-vis les mes-fageries.

Tronson-Ducoudray, rue du Sentier, n^o. 24.

Portalis, rue du Croissant, n^o. 5.

Leheurteur, rue neuve Eustache, n^o. 11.

Jacob, marchand, rue neuve Eustache, 13 ou 14.

Il n'y a pas un de ces hommes qui ne soit coupable d'une longue série de crimes.

Individus dont la fortune fait présumer qu'ils sont approvisionnés de subsistances.

Bidermann, boulevard Montmartre, n^o.

Vigneron frères, rue du Croissant, n^o.

Lenormand d'Étiolles, rue du Sentier, n^o.

Laneuvillie, rue neuve Eustache, n^o.

Lagrange, ci-devant hôtel Montholon, boulevard Montmartre.

Ce sont les hommes les plus connus; mais, au surplus, la plupart des habitans de cette section sont riches, & on peut espérer de trouver infiniment de choses, en faisant des visites domiciliaires.

Quatrième pièce.

Troisième arrondissement.

15 floréal, an quatrième.

Il est nécessaire que le peuple connoisse les hommes que le gouvernement emploie pour exécuter ses actes tyranniques; il faut que l'armée sache que ceux qui ont préservé, qui ont ménagé & sauvé les royalistes du 13 vendémiaire, commandent aujourd'hui le désarmement des braves qui ont défendu la représentation nationale dans cette journée; il faut que les citoyens & les soldats apprécient un gouvernement perfide, qui brise les instrumens dont il s'est servi; lorsqu'il découvre en eux des intentions contraires à ses desseins populaires.

Voici les individus qui commandoient les bataillons qui ont été désarmer la légion de police.

Le général de brigade, président du conseil militaire séant au chef-lieu de la section Lepeletier.

Le nommé Villiers, chef de brigade, long-temps chef

du bataillon de la section Lepeletier, & qui la commandoit le jour du défarmement du fauxbourg Antoine en prairial.

Un Anglais, ci-devant aide-de-camp du traître Menou.

Le travail pour les renseignements demandés se fait, autant que possible; mais, comme il a été dit dans une première note, les matériaux révolutionnaires de cet arrondissement sont défalpétrés; il n'est plus que la matière neutre.

Cinquième pièce.

Troisième arrondissement.

(*Ces mots, troisième arrondissement, sont de la main de Babœuf.*)

8 floréal, an quatrième de la République.

Tout ce que renferment les prisons dans ce moment, sont généralement des voleurs & des assassins, à l'exception de quelques individus qui sont prévenus d'émigration ou autres délits contre-révolutionnaires; or, ces deux sortes d'hommes sont également un objet de proscription pour les démocrates. Il y a cependant à Bicêtre quelques militaires condamnés aux fers pour délits particuliers de désobéissance à la discipline; voilà les seuls hommes capables de rentrer dans la société & la servir: on remplit dans cet arrondissement le véritable but, relativement aux réunions civiques; car il n'y en a aucune d'offensible, & la distribution des papiers politiques se fait avec des précautions raisonnées.

Nous allons employer tout pour connoître les maisons qui sont susceptibles d'avoir emmagasiné des comestibles; cependant on ne pourra véritablement que former des conjectures, en raison des fortunes.

Les circonstances actuelles exigent plus que jamais des mesures discrètes, car la nouvelle organisation de la police ne laisse plus rien à notre disposition; tous les patriotes

qui en étoient en sont expulsés, & aucuns avis ne nous parviendront plus: il n'y a pas de doute que les nouveaux venus, pour se rendre dignes de la confiance de leurs maîtres, mettront tout en œuvre pour les servir selon leurs desirs, & que le principal objet de leur sollicitude sera contre les amis de la liberté.

Sixième pièce.

(*Minute qui paroît être de la main de Babœuf.*)

Paris, 6 floréal, an 4 de la République.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

Le Directoire de Salut public à l'Agent du troisième arrondissement.

Il faut nous donner la liste des particuliers riches chez lesquels on présume qu'il existe des provisions de comestibles, conformément à la demande que nous t'en avons déjà faite par une de nos précédentes circulaires.

Nous avons mis à profit tous les avis contenus dans ton rapport du 28: ce qui se passoit au café Boudray a toujours été contraire à nos vues, & ce n'étoit pas nous qui le provoquions.

Septième pièce.

du 29 germinal, an 4.

Troisième arrondissement.

Le machiavélisme de nos ennemis a conçu le projet suivant: « Une quarantaine de femmes se réuniront dans un

» quartier désigné; elles crieront beaucoup contre les accapareurs & les agioteurs, diront qu'il y a assez long-temps que ces hommes affament le peuple, qu'il est juste qu'ils dégorgent de bonne volonté ou de force; elles échaufferont & provoqueront ceux qui les écouteront; & enfin elles satisferont leur indignation en se jetant avec fureur chez quelques marchands: des individus placés exprès se répandront dans Paris, disant que ces coquins de Jacobins ont enfin mis à exécution le projet affreux de faire piller les honnêtes gens, les bons citoyens: ce bruit s'accréditera considérablement, les mesures répressives seront mises en activité. Les journaux feront retentir tout Paris & la république entière de ce nouveau crime des Jacobins, des terroristes, &c. de là l'impulsion contre eux, de là la persécution motivée; & bref la destruction totale de ces hommes affreux. »

Il est urgent de déjouer cette infame combinaison, il faut la rendre publique; & s'il étoit possible d'afficher, ce seroit un coup de maître: il seroit bon de désigner, par l'avis placardé, l'auteur du placard; il seroit pendant contre la proclamation du Directoire exécutif du 25 germinal: il est juste d'opposer machiavélisme contre machiavélisme: tel est l'avis de beaucoup de patriotes.

Ce qui justifie davantage ce projet à mes yeux, est une conversation particulière qui m'a été communiquée, dont le principal acteur étoit un député chouan de Lyon. Nous avons, disoit-il, avant hier remporté une demi-victoire, par la loi rendue contre les attroupemens; mais nous en rapporterons une toute entière sous quelques jours, nos batteries sont dressées, & nous sommes sûrs de leur réussite. Nous ferons faire un mouvement que nous attribuerons aux anarchistes, & nous détruirons enfin cette secte abominable qui entrave nos desseins. Hier encore le même a dit: Patience, ça ira.

Huitième pièce.

Du 28 germinal, an 4.

Troisième arrondissement.

Il n'existe aucuns dépôts d'armes, munitions, ni substances, dans le troisième arrondissement; mais il est probable que les particuliers riches ont des provisions de comestibles.

Il y a quelques patriotes armés, le nombre en est petit, le recensement s'en fera autant que possible.

Jusqu'alors il n'y a d'ateliers connus que celui des messageries, dont l'esprit n'est pas bon, parce qu'à l'époque de la réaction, on en a évincé tous les ouvriers patriotes.

Les individus attachés à la police, connus jusqu'alors, sont des patriotes prononcés, qui servent la liberté en remplissant leurs fonctions par les avis utiles qu'ils donnent; un de ceux-là a fourni un exemple non équivoque de son civisme à l'occasion de l'arrestation de Germain. Il se nomme *Taver*, ancien membre du comité révolutionnaire de Brutus.

Un autre non moins utile est *Jacob*, aussi du comité désigné.

Les autres articles des instructions ne sont pas encore prêts, parce qu'ils exigent plus de recherches & de précautions.

Le gouvernement a mis toutes ses batteries en avant pour trouver le secret des patriotes. Il est quelquefois bien averti; mais nous le sommes aussi.

Il seroit prudent, disent beaucoup de patriotes, d'activer moins ostensiblement pendant quelques jours, pour atténuer les mesures contraires.

Le café chinois est signalé d'une manière particulière; ce qui s'y passe est indiscret; rien n'échappe; il ne seroit pas étonnant qu'il ne soit l'objet d'une mesure arbitraire.

Deux citoyens nommés Gaudet sont désignés pour être les lecteurs publics, &c.

A demain, quelques détails importants.

Drouet est indiqué à la police comme un des chefs du café chinois.

Neuvième pièce.

(Toute la pièce paroît être de la main de Babœuf.)

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 25 germinal, l'an 4 de la République.

LE DIR. DE S. PUB.

A l'agent principal du troisième arrondissement.

Si nous ne t'avions pas connu avant de te livrer notre confiance, ton rapport du 22 nous rendroit témoignage du choix heureux que nous avons fait de toi. Nous ne pouvons te recommander qu'une suite de zèle & d'activité : multiplie, s'il est possible, tes rapports, & hâte encore, autant que tu le pourras, l'envoi de tout ce que tu nous a promis, & de tout ce que nous t'avons demandé.

Dixième pièce.

Du 22 germinal, an 4.

Troisième arrondissement.

On s'occupe à réunir les individus de cet arrondissement ; le nombre des élus n'est pas considérable : cependant il y a des hommes à caractère ; ils seront classés suivant leurs moyens physiques & moraux.

La distribution des journaux patriotiques se fait. L'affiche n'a pas eu lieu aujourd'hui, mais elle ne manquera pas pour cette nuit.

Celle des autres arrondissemens s'est effectuée. Il est ordonné de l'arracher ; l'ordre a été exécuté ce matin par les agens de la police ; une partie de ses agens sont patriotes, & ils seront utiles.

Je ferai l'état de ceux qui demeurent sur le troisième arrondissement, & je le ferai passer au Directoire.

L'esprit des groupes hier étoit bon.

Le changement qui s'opère sur la distribution du pain, fait fermenter les têtes.

Lorsque le troisième arrondissement sera organisé, je ferai le recensement des objets demandés.

V I N G T I È M E L I A S S E,

I N T I T U L É E

LEPELLETIER, BUTTE-DES-MOULINS, MONT-BLANC,
FAUXBOURG - MONTMARTRE,

(Ce titre paroît être de la main de Babœuf.)

Contenant huit pièces.

Première pièce.

Deuxième arrondissement.

Chatain, sellier en face des Bains chinois, n°. 7, capable de commander une compagnie : c'est un brave bougre d'un beau physique.

*Deuxième pièce.**Deuxième arrondissement.*

10 floréal.

(*La date & ces mots, deuxième arrondissement, paroissent être de la main de Babœuf.*)

Himbert, rue de Matignon, n°. 2, f. g. Honoré, vis-à-vis la petite rue Verte. Il a servi dans le régiment de Flandre; il connoît bien les évolutions militaires; il est ardent & courageux patriote: on peut, en toute sûreté, lui confier un commandement. Il a, au 31 mai, donné des preuves de sa bravoure: étant à la tête de quarante-deux hommes, il a arrêté un bataillon qui marchoit avec deux pièces de canon.

Son exaltation exige qu'on ne le prévienne qu'au moment.

*Troisième pièce.**Deuxième arrondissement.*

N O M S D E S C A N O N N I E R S

D E L A S E C T I O N D U F A U X B O U R G M O N T M A R T R E .

Berger, rue fauxbourg Montmartre, n°. 919.

Benzy, limonnadier, f. Gt., *id.* n°. 909 (patriote ardent, mais qu'il ne faut prévenir qu'au moment).

Robin, Boule-Rouge, cul-de-sac, *idem*, n°. 926.

Leclerc fils, vitrier, B. R. N°. 926.

Bonvaller, ferrurier, Boule-Rouge, *idem*.

Degrave jeune, *idem*, maison du citoyen Mauduit.

Le chaudronnier, rue des Martyrs.

Le ferrurier, *idem* (font connus; il n'y a qu'eux de leur nom dans cette rue).

Berry, ferrurier, Boule-Rouge, n°. 926.

Buiffon, chez le menuisier, rue Riché, près la Boule Rouge.

Salmon, au petit trou de la Boule-Rouge, rue Riché. Le marchand de vin en face du quartier.

Gerome, marchand, rue fauxbourg Montmartre, n°. 806. Le charron, rue Riché.

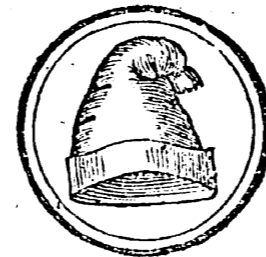
Quatrième pièce.

9 floréal.

(*Cette date paroît être de la main de Babœuf.*)

Noms des canoniers de la section du fauxbourg Montmartre.

Cette pièce est une liste pareille à celle de la troisième pièce, qui a été mise au net.

Cinquième pièce.

LIBERTÉ.

EGALITÉ.

B O N H E U R C O M M U N .

Paris, ce 3 floréal an 4.

*L'agent principal du second arrondissement au Directoire
secret de salut public.*

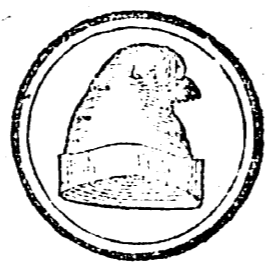
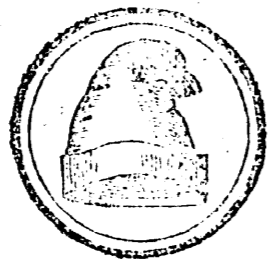
C I T O Y E N S ,

Vous trouverez ci-joint copie d'une lettre d'un brave

soldat à son pere à Paris. Vous verrez comment la tyrannie est sur sa garde pour prolonger l'esclavage du peuple, & empêcher la chute des scélérats qui nous gouvernent. J'ai des intelligences avec ce brave militaire, sans le connoître. Il vient chez son pere prendre ce que j'y remets pour lui. Je vous recommande de ne donner aucune publicité à cette lettre, car l'auteur est déjà bien surveillé, & de plus c'est un homme précieux à conserver.

Je m'occupe de toutes les listes que vous m'avez demandées dans une de vos lettres; d'ici à quelques jours je vous ferai passer cela.

Sàlut en la démocratie.



Sixième

Sixième pièce.

Paris, ce 6 floréal, l'an 4 de la République démocratique à venir.



LIBERTÉ.

ÉGALITÉ.

BONHEUR COMMUN.

L'agent principal du second arrondissement au Directoire secret de salut public.

ESPRIT PUBLIC.

Le numéro 42 du *Tribun du peuple* a produit le meilleur effet dans l'esprit des patriotes; il est sorti on ne peut plus à propos, car les scélérats désignés par le démocrate Babœuf avoient déjà acquis certaine confiance qui, comme vous l'avez fort bien observé (dans une de vos circulaires) auroit achevé de perdre la patrie; mais le contre-poison est venu à temps, & la guérison est entièrement opérée.

La loi martiale a (comme vous l'avez dit aussi) concentré dans le cœur des ennemis de la tyrannie la rage & la haine qu'ils ont pour nos tyrans; mais pas un patriote n'en a été effarouché; chacun a dit: C'est ce qui peut nous arriver de mieux, afin de se mettre suffisamment en mesure pour ne pas manquer le coup.

Cependant les groupes ont toujours lieu au bout des ponts Notre-Dame, au Change, à la Grève & sur le Port-au-blé, où les forts sont animés du meilleur esprit. Les groupes sont plus respectés par la cavalerie. Depuis quelques jours on y parle sans exagération; l'opinion y est entretenue dans un degré convenable; on n'y voit que des

2^e volume. Copie des pièces de Babœuf. K

sans-culottes, qui sentent que le moment n'est pas arrivé, mais qui desirent qu'il vienne bientôt.

E S P R I T M I L I T A I R E .

La résolution du conseil sur le départ de la légion de police a excité, de la part des soldats, les plus violens murmures. Tous ont dit qu'ils ne partiroient pas; les patriotes éclairés qui se trouvent parmi eux profitent de cette circonstance pour leur faire sentir & connoître la scélératesse du gouvernement: tous le détestent aujourd'hui également, & disent qu'il faut leur foutre la baïonnette dans le ventre avant que de partir. Nous nous apercevons bien (disent-ils) que tout cela est fait pour nous dégoûter: eh bien! ils se trompent. Puisque c'est ainsi, nous irons jusqu'au bout; & nous verrons si cinq brigands feront la loi à une nation entière. Tel est à-peu-près leur langage; & ils s'écrient par les croisées dans les casernes: Ils partiront, ils ne partiront pas, ils partiront, &c. Les officiers veulent les faire taire; mais ils sont obligés de se taire eux-mêmes pour leurs intérêts.

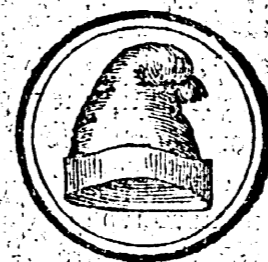
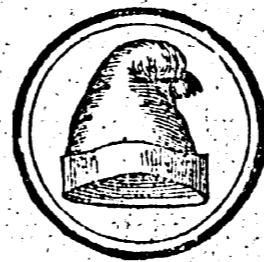
Aussitôt que le bataillon de Vincennes eut appris cette résolution, ils envoyèrent des camarades à Paris pour savoir ce que l'on en disoit. Ils ont aussi consulté les patriotes non soldats, afin de savoir la marche qu'ils devoient prendre. Tous leur ont conseillé de ne pas partir, & de profiter de ce moment pour endoctriner leurs camarades moins instruits: c'est ce qu'ils nous ont promis, en jurant de nouvelle haine aux tyrans!

Il se trouve aussi des militaires dans les groupes; ils y manifestent hautement les principes d'égalité & d'indépendance. Hier, trois volontaires très-échauffés disoient: Qu'il vienne à notre camp à Grenelle seulement quatre députés de la part du peuple, & tout le camp marche avec eux pour secouer le joug qui nous oppresse. Ces braves soldats jugent de l'esprit de tous les autres d'après le leur. Mais ce qui a très-bien fait

c'est qu'ils ont été entendus de beaucoup de monde; ce qui a prouvé aux peureux qu'on devoit avoir confiance à la troupe.

D I R E C T E U R S .

Le roi Rewbell a une maison à Vitry-sur Seine; ses gens disent, dans cette commune, que M. Rewbell dit qu'il est impossible au Directoire de sauver la chose publique; qu'ils feront ce qu'ils pourront, afin qu'on n'ait rien à leur reprocher, mais que c'est en vain qu'ils y travaillent.
Salut & courage.



Septième pièce.

(Cette pièce paroît être de la main de Babœuf).

É G A L I T É . L I B E R T É .

B O N H E U R C O M M U N .

Paris, 25 germinal, l'an 4 de la République.

Le directoire de salut public à l'agent principal du deuxième arrondissement.

Ton rapport du 23, citoyen, nous donne lieu à t'adresser cette lettre particulière. Il paroît, par un des articles de ce rapport, que le zèle, joint à l'intelligence dont tu nous as donné une première preuve, t'a inspiré l'idée bien louable de t'attacher particulièrement à l'esprit du soldat. Nous n'aurions pu te recommander rien de mieux que ce dont tu t'es

avisé toi-même, c'est-à-dire, de t'être fixé à la portion de l'armée la plus éclairée, qui par la même raison doit être en même temps, comme tu l'as très-bien observé, la plus énergique & la plus capable d'instruire l'autre portion & de l'élever à la même hauteur que le peuple. Celui-ci, dis-tu encore, dépasse même les bornes des dispositions où il faut être pour pouvoir secouer le joug qui l'accable; mais la différence sensible que tu remarques dans l'assiette d'ame du militaire est effectivement l'essentiel obstacle qu'il faut franchir: car tu as encore senti comme nous qu'il est à-peu-près indispensable pour le succès que l'opinion du peuple & celle de l'armée aillent de front. Ce que tu nous as dit dénote, au surplus, que tu as déjà su lier des intelligences utiles dans les bataillons stationnés autour & au milieu de nous. Nous te recommandons essentiellement la suite bien entretenue de ces liaisons, & de nous donner les noms des hommes sur qui tu découvriras que l'on puisse compter, avec le renseignement du genre d'emploi révolutionnaire auquel tu croiras propre chacun d'eux.

Huitième pièce.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

BONHEUR COMMUN.

Paris, ce 23 germinal, an quatrième de la République.

Au Directoire de Salut public.

Conformément à l'article 7 de votre lettre du 19 du présent, les compagnies d'afficheurs & de groupiers sont organisées dans les sections du *Mont-Blanc*, *Lepelletier*, *Fauxbourg Montmartre*, *la Butte-des-Moulins*. Les affiches ont été posées & lues par le peuple avec empressement & avidité; chacun disoit, Voilà la vérité, & manifestoit la haine la

plus profonde contre les scélérats qui nous tyrannisent. A la cour Mandar, un commissaire de police a arraché l'affiche; aussitôt un patriote énergique lui dit: Scélérat, tu viens arracher au peuple la vérité qu'on veut lui faire connoître; tu es un agent de nos affameurs. Les lecteurs se mirent à applaudir, & l'agent prit la fuite pour son salut.

L'esprit public fait des progrès rapides; il franchit, malgré nous, les bornes que nous voulons lui prescrire; on entend crier ouvertement: Il faut renverser les monstres qui nous gouvernent; nous n'aurons le bonheur qu'après leur défaite.

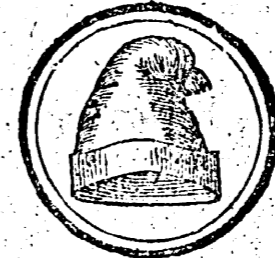
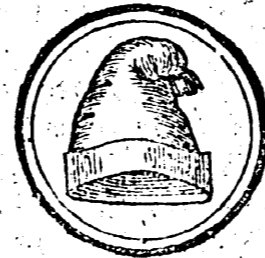
L'esprit du soldat n'est pas aussi avancé, c'est-à-dire, ceux qui ne savent qu'obéir paroissent assez indifférens; mais ceux éclairés redoublent d'énergie & de zèle pour les instruire & nous répondent du succès.

Il y a douze piques très-bonnes chez le citoyen Henriot, ferrurier, rue des Barres, section de la Maison commune. Il les avoit achetées pour employer; on lui a recommandé de les conserver; il l'a fait.

Plusieurs arrêtés du Directoire ont été arrachés hier dans la grande rue Denis par des enfans.

Je m'occupe du reste du contenu de votre lettre, & vous en rendrai compte aussitôt qu'il sera possible.

Voilà 400 liv., fruit de la collecte de quatre sans-culottes; je m'occupe aussi de cet objet, & vous ferai passer à fu & mesure que je recevrai.



VINGT-UNIÈME LIASSE,

INTITULÉE

 TUILERIES, PIQUES, CHAMPS-ÉLYSÉES,
 LA RÉPUBLIQUE,

(Ce titre paroît être de la main de Babœuf.)

Contenant vingt-une pièces.

 Première pièce.

Premier arrondissement.

SECTION DES PIQUES.

Brifaut : bon pour commander un bataillon.

 Charriot : *idem*.

Schefer : bon pour commander une compagnie.

 Pofeur, section des Tuileries, porte Honoré, canonnier,
 bon pour commander une pièce.

13 floréal.

(Date de la main de Babœuf.)

 Deuxième pièce.

16 floréal.

(Date de la main de Babœuf.)

A Passy, le nommé Lapallière donne à manger aux Directeurs souvent tous les lundis. On assure que ce Lapallière est caissier ou receleur d'objets précieux. On a vu arriver chez lui, un de ces jours derniers, deux charriots chargés d'or & d'effets de prix. On fait que la maison qu'il habite, &

qui est celle de la dame Lamballe, au-dessus de ce qu'on nomme les *Bons-Hommes*, contient des denrées & une infinité de choses de première nécessité.

G. (1)

 Troisième pièce.

CHAMPS-ÉLYSÉES.

12 floréal.

(Ce titre, qui se trouve sans suite, paroît être de la main de Babœuf.)

 Quatrième pièce.

Premier arrondissement.

12 floréal.

(Date & mots de la main de Babœuf.)

Moreaux, Porte Honoré, n°. 21.

Lerueiller, Porte Honoré, n°. 21.

Mamdibourg, Porte Honoré, n°. 25.

Dufaux, fauxbourg Honoré, n°. 102.

Petilot, maison de Bnel, n°. 114.

Vodémont, avenue de Neuilly, n°. 16.

Borel, avenue de Neuilly, n°. 6.

Laminières, avenue de Neuilly, n°. 1.

Massard, Rochefort, avenue de Neuilly, n°. 1.

Leroux, Beaulieu, avenue de Neuilly.

Carbonnier, grande rue de Chaillot, n°. 84.

Roulin, allée des Veuves, en montant, à droite.

 (1) Lettre initiale du nom de *Germain*, de qui paroît être cette note.

K 4

Boutinot, à la Pompe à Feu, n^o. 6.
 Joly, cordier, avenue de Neuilly.
 Sabarot, fauxbourg Honoré, n^o. 110.
 Levêque, boucher, porte Honoré, n^o. 8.
 Hochet, père & fils, fauxbourg Honoré, n^o. 111.
 Devennes fils, rue de la Révolution, n^o. 25.
 Hofiez, rue de la Révolution, n^o. 27.
 Marais, chez Levasseur, à Chaillot, rue de Lonchamps.
 Magne jeune, grande rue de Chaillot.
 Boutet, limonnadier, aux Champs-Élysées.
 Injai, porte Honoré, n^o. 42.
 Gaudron, porte Honoré, n^o. 46.
 Pradel, rue de Berry, n^o. 3.
 Entrai den le camps le preitexte d'alez voir mon frere
 dens le regiment Darmanique j aye remarquez 45 quaison
 fan cannon pas même une seule piéce, 500 volontaires due
 regiment Darmanique, 150 du 9^{ieme} bataillon de Lare-
 serve, 100 hussards, & tous bandis, lesprit due soldat
 forbon. Les volontaires on partie hier due champs a quatre
 heures du soir munie tous de chacun 30 cartouches.

Cinquième pièce.

Humbert, cordonnier.
 Margolin, maçon.
 Lecomps, son frere.
 Halez, jardinier.
 Recollin, capitaine des canoniers.
 Poulin, vitrier.
 V. Gean, Tellier.

Sixième pièce.

Piffolle, H. — Allain. — Baron.

Septième pièce.

(Cette pièce est de la main de Pillo.)

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

BONHEUR COMMUN.

*Le Directoire de salut public aux agens des douze arron-
dissemens.*

Le moment est venu de terrasser la tyrannie ; tiens-toi
 prêt & mets en mesure tous les patriotes de ton arron-
 dissement. Nous veillons pour la liberté, & nous ne tarde-
 rons pas à te faire passer les ordres qui doivent sauver le
 peuple.

Fais faire immédiatement dix guidons en carton, attachés
 à un bâton, avec ces mots écrits à la main, en très-grosses
 lettres :

Constitution de 1793.

Égalité.

Liberté.

Bonheur commun.

Fais faire quelques autres guidons, & sur les uns fais
 écrire ces mots :

« Ceux qui usurpent la souveraineté, doivent être mis à
 mort par les hommes libres. »

Sur les autres :

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple,
 l'insurrection est pour le peuple & pour chaque portion
 du peuple le plus sacré des devoirs. »

Envoie des sans-culottes, d'heure en heure, fraterniser
 avec les légionnaires de police, à la caserne de la Cour-
 tille.

Huitième pièce.

De la main de Pillé, & elle est scellée en cire noire, du cachet du comité insurrecteur.

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 8 floréal l'an 4 de la République.

Le Directoire de salut public aux agens des douze arrondissemens.

A M I S,

Hâtons-nous, les circonstances nous poussent & nous entraînent; le moment d'affranchir notre pays n'est peut-être pas aussi loin que nous même l'aurions pensé. Accélérez le travail des renseignemens majeurs que nous vous avons demandés; vite sur-tout la liste des canonniers de votre arrondissement, celle de tous les démocrates qui peuvent remplir les premiers postes militaires & de l'administration provisoire & insurrectionnelle, la note des poudres, des munitions, des armes, des dépôts de vivres, &c. &c.; il n'y a plus un moment à perdre.

Neuvième pièce.

(de la main de Pillé.)

É G A L I T É. L I B E R T É.

B O N H E U R C O M M U N.

Paris, 7 floréal, l'an 4^e de la République.

Le Directoire de salut public aux agens des douze arrondissemens.

C I T O Y E N S,

La tyrannie se meurt, elle perd la tête & ne fait plus

quel parti prendre; elle voit le danger où il n'est pas; elle applique des mesures bien loin de ce qui la menace véritablement; elle ne se doute même pas quels sont les vrais ennemis. Réjouissons-nous, & tirons-en de nouveaux motifs d'encouragement. Il nous est donc prouvé par là que nous n'avons parmi nous ni traîtres, ni indiscrets.

Nous justifierons l'adage, qu'un grand secret peut être gardé par beaucoup de monde; lorsque chacun y est vivement intéressé.

Le moment est peut-être venu de tirer un grand parti des fautes du despotisme, & de tourner à notre avantage tout ce qu'il croit devoir faire pour se garantir du précipice qu'il sent & estime lui-même inévitable.

Nous vous parlerons de deux choses importantes à l'ordre de ce jour:

1^o. Vous savez sans doute déjà que par un arrêté le Directoire du Luxembourg vient d'ordonner la sortie de Paris à sept ex-conventionnels qu'apparemment il soupçonne de tramer contre le gouvernement.

Mais ce que peut-être vous ne savez pas encore tous, c'est une mesure secrète qui vient d'être prise, au dessus de celle ostensible dont nous venons de parler. Tous les commissaires de police viennent de recevoir l'injonction d'arrêter, avec ces sept ex-députés, d'autres patriotes, au nombre de quatorze.

Nous vous en envoyons la liste totale à la suite de la présente.

Nous avons pour but, dans cet envoi, de vous engager de faire insinuer à tous ceux des patriotes que vous pourrez connoître dans votre arrondissement, de se mettre à l'abri de l'arrestation & de ne point quitter Paris.

Vous comprenez que nous n'avons, dans cette recommandation, d'autre raison politique que celle de ne rien laisser faire qui puisse décourager la masse des patriotes. Notre